THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juillet 1747.

DOMUS LUGDUNENSIS SOC. JESU

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1747.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	8.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1747.

ARTICLE LXXII.

Vita del Cardinale Gaſparo Contarini ſcritta da Monſignor Lodovico Beccatello, &c. in Breſcia 1746.

Vie du Cardinal Gaſpard Contarini écrite par Monſeigneur Louis Beccatelli &c. A Breſcia 4°. pages 139.

PLUSIEURS circonſtances concourent à rendre intéreſſant l'ouvrage que nous annonçons au Public. C'eſt la vie d'un

Cardinal célébre par ſes vertus, par ſes talens, & par les négociations importantes dont il fut chargé ; c'eſt un illuſtre Archevêque qui en eſt l'Auteur ; & ce qui fait en même-tems l'éloge du Héros, & de l'ouvrage, M. le Cardinal Querini en eſt l'Editeur. Nous n'ajouterons pas qu'il convenoit, qu'il étoit même néceſſaire que le Cardinal Contarini fût en quelque ſorte reſſuſcité par un Cardinal qui le remplace avec tant de gloire. Cette réflexion ſe préſente d'elle-même au Lecteur, pour peu qu'il ſoit au fait de la littérature. Perſonne n'ignore que M. le Cardinal Querini, peu content d'être un Mécene, encourage le progrès des beaux Arts par ſes exemples & par ſes écrits. Nous lui devons encore l'Edition des Lettres du Cardinal Polus avec des notes & des diſſertations ; & François Barbaro, l'honneur de ſa patrie qu'il défendit avec tant de courage, eſt redevable de ſa réputation à M. le Cardinal Q. On

pourroit donc, avec la proportion convenable, appliquer à cette Eminence, ce que l'on dit de S. Martin, & l'appeller *trium virorum suscitator magnificus.*

M. le Cardinal Q. toujours attentif à faire servir ses connoissances à la Religion, veut ôter aux ennemis de l'Eglise les moindres prétextes qui pussent les retenir dans leurs erreurs. C'est dans ce dessein qu'il a joint à l'ouvrage de M. Beccatelli, une préface raisonnée, dans laquelle il refute les accusations des Luthériens contre le Pape Paul III. Telle a toujours été la conduite uniforme des Sectaires. Ils se copient les uns les autres. Ils veulent après leur défaite se ménager la honteuse ressource de calomnier les Souverains Pontifes qui les ont foudroïés. Comme si l'opprobre d'un nouveau crime ajouté à la flétrissure de leur condamnation pouvoit les justifier. Luther & ses Disciples ne manquerent pas

de déclamer contre Paul III. Ils le peignirent ſous les traits les plus odieux ; c'étoit, diſoient-ils, un eſprit vain, ambitieux, incapable de ménagemens, ennemi des conſeils moderés, qui jamais ne diſtingua le mérite, qui ne vouloit dans ſes Cardinaux que des adulateurs &c.

L'Hiſtoire de ces tems-là nous en donne une idée différente. Paul III. fut un Pape actif, éclairé, toujours guidé par la ſageſſe & la religion. Entre pluſieurs preuves que je pourrois citer des grandes qualités de Paul III. dit M. le Cardinal Q. je me bornerai à développer la conduite qu'il tint à l'égard de Contarini. On eſt bien éloigné du vice, quand on n'a de faveurs, de bienfaits, que pour la vertu. Le Pape connoiſſoit trop le mérite de Contarini, pour ne pas l'honorer de la pourpre ; les vertus ſeules & les ſervices parloient pour Contarini. Paul III. ne put ſe refuſer à une recommandation ſi éclatante & ſi

rare. Sa Sainteté dût être bien flattée des applaudiſſemens qui ſuivirent un pareil choix. Nous nous contenterons de deux témoignages. Le premier n'eſt honorable pour le Pape & pour Contarini, que parce qu'il vient d'un homme qu'on ne ſoupçonna jamais d'être flateur. C'eſt Pierre Aretin, homme qui s'acquit une gloire honteuſe & coupable par ſes fureurs, & par ſes infamies, & qui ſe vantoit d'être la terreur des rois de l'Europe qu'il avoit mis à contribution. Dans une lettre qu'il adreſſe au Souverain Pontife ſur la promotion du Cardinal Contarini, il rend cet hommage pur à la vertu & à la vérité; *les autres Papes en faiſant des Cardinaux ſont des Princes, & vous faites des Vicaires de Jeſus-Chriſt, & comme ces hommes illuſtres ne pouvoient naître ſous un Pontife plus ſaint & plus reſpectable, auſſi Votre Sainteté ne pouvoit-elle mieux placer ſes dignités & ſes honneurs : Gli altri*

Pastori creano Cardinali Reverendissimi , & voi create Vicari di Christo ... veramente si come essi non poterano nascere a i giorni di miglior Papa: cosi voi non poterate dispensare le dignita sacro-sante in piu giuste creature. Le Sénat de Venise regarda cette promotion comme le triomphe de la vertu. Contarini étoit dans le conseil suprême, lorsqu'on vint lui annoncer qu'il étoit Cardinal, tous les Sénateurs se leverent à l'instant pour l'en féliciter ; & Louis Mocenigo *s'écria que la Cour Romaine avoit enlevé à la république le plus vertueux gentilhomme qu'elle eût: Questi Preti ci hanno pur rubato il miglior gentil-huomo c'havesse questa citta.*

Contarini se rendit à Rome, & ce ne fut que pour entrer dans la plus intime confidence du Pape: sans en avoir le titre, il faisoit toutes les fonctions du Sécretaire d'état. Le Pape avoit coutume de l'appeller le plus beau fleuron de la Thiare: *Era il Papo solito di vag-*

heggiare quel Cardinale qual vera gioia del ſuo Pontificato. Incapable de ſe démentir, Contarini ne ſe ſervoit de ſa faveur que pour la gloire du Souverain Pontife & de la Religion. Il s'étoit gliſſé quelques déſordres dans la Cour de Rome, Contarini entreprit de les réformer, il en parla à Paul III. qui ſe prêtant aux bonnes intentions du Cardinal, le chargea lui-même d'en rechercher la cauſe & d'y appliquer le remede. Ce deſſein n'étoit point du goût de quelques anciens Cardinaux, qui ſe plaignoient que Contarini n'avoit quitté le Sénat de Veniſe, que pour mettre la réforme dans le Sacré College, dont il ignoroit même les prérogatives & les droits. Contarini ſûr de l'approbation du Pape ne ſe laiſſa point ébranler par ces murmures. Le moyen le plus efficace de retrancher ces abus, diſoit-il à ſa Sainteté, *c'eſt de ne décorer de la pourpre & de l'épiſcopat que des ſu-*

jets qui réuniſſent, & les talens, & les vertus. Il eſt inutile de faire de nouvelles loix pour rendre à l'Egliſe ſa premiere ſplendeur. Se Sua Santita voleva far bella la chieſa non accadiva piu ſcriver Leggi, ma che faceſſe dè libri vivi, & queſto era fare Cardinali e Veſcovi che haveſſero il timore di Dio & fuſſero dotti.

Il n'arrive que trop ſouvent que les grands hommes eux-mêmes, pour ne pas ſe donner de rivaux, ne répandent les graces du Prince dont ils ſont les Miniſtres, que ſur des ſujets médiocres, qui ne peuvent leur faire ombrage. Contarini n'étoit point acceſſible à ce vice, ſi humiliant pour les grands hommes. Les ſujets illuſtres n'avoient point de protecteur plus aſſuré. L'obſcurité de la naiſſance n'étoit point un titre d'excluſion, quand ce défaut étoit racheté par un mérite éclatant.

Les Bembe, les Sadolet, les Gibert de Verone, les Fregoſe & les Caraffe juſtifient l'uſage que

Contarini fit de sa faveur. C'est lui qui, pour ainsi dire, les nomma Cardinaux. Le Pape ne fit qu'authoriser & déclarer un choix qui faisoit tant d'honneur au Pontife, au sacré Collége, à Contarini & au 16^e^ siécle.

Nous allons maintenant voir Contarini dans les négociations les plus épineuses & les plus importantes. Charles Quint, mécontent du mauvais succès qu'avoit eu la conférence de Worms, résolut de convoquer à Ratisbonne une diette de l'Empire ; il pria le Pape d'y envoyer, en qualité de Légat, Contarini dont l'autorité & le mérite frapperoient les Luthériens, & pourroient les ramener au sein de l'Eglise.

Le Pape y consentit ; & Contarini se mit en route dans les plus grandes rigueurs de l'hyver. La Politique presque toujours fatale à la Religion, fit encore échouer cette seconde conférence. On craignit

que l'Empereur ne devînt trop puiſſant & trop redoutable, s'il réuniſſoit tous les eſprits dans une même créance. Les ennemis de Contarini voulurent le rendre reſponſable de ce mauvais ſuccès , quelques-uns même l'accuſerent d'avoir molli. Ils prétendirent que , ſi l'on avoit ſuivi ſes conſeils , les Luthériens auroient eu tout l'avantage dans l'accommodement projetté. Cette calomnie ſe détruiſoit d'elle-même ; le Légat avoit tout concerté avec le Pape ; & il n'arrêtoit rien qu'il n'eût auparavant conſulté Rome. Ces bruits calomnieux ne ſervirent qu'à rehauſſer la gloire de Contarini.

Charles Quint , pour ſe vanger du Siége de Vienne , réſolut de porter la guerre en Affrique. C'étoit à Genes que ſe faiſoit l'armement , l'Empereur s'y rendit,& demanda au Pape une entrevûë qui ſe fit à Luques. Le Pape y reçut Contarini avec beaucoup de diſ-

tinction ; il falloit encore quelque chose de plus éclatant pour la justification du Légat ; l'Empereur se plaignit à Sa Sainteté de l'injure qu'on faisoit au Cardinal ; le Pape répondit qu'il n'avoit jamais douté de l'innocence du Légat, & que dans peu il lui donneroit de nouvelles preuves de son estime; il ajouta ce vers d'Ovide. *Summa petit livor, perflant altissima venti.*

La jalousie n'en veut qu'aux plus rares talens.

A peine le Pape fut-il de retour à Rome, qu'il honora Contarini de la Légation de Bologne ; mais de nouveaux besoins appellerent ce Cardinal à de nouvelles fatigues. François Premier & Charles Quint troubloient toujours l'Europe par leurs anciennes & constantes rivalités. Ils ne faisoient la paix que lorsqu'ils étoient las de la guerre ; ce n'étoit qu'une succession rapide de traités jurés & violés. Le Pape voulut faire un der-

nier effort pour étouffer les ſemences de ces guerres fatales. Dans ce deſſein il choiſit Sadolet & Contarini, pour aller trouver les deux Monarques ennemis. Sadolet étoit deſtiné pour la France , Contarini devoit ſe rendre en Eſpagne auprès de l'Empereur. La mort enleva Contarini , dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à partir. On peut juger de la douleur que fit naître cette nouvelle ; le Pape dit en ſoupirant: *nous avons perdu un grand Cardinal : Havemo perſo un gran Cardinale.*

On ſera curieux de ſçavoir comment cet ouvrage écrit il y a près de deux cents ans, voit le jour pour la premiere fois. Le titre de Bibliothécaire du Vatican n'eſt point pour M. le Cardinal Q. un titre vain , & de pure décoration. Il connoît toutes les richeſſes de cette magnifique Bibliothéque , & c'eſt en les parcourant qu'il a découvert ce Manuſcrit, qui avoit

échapé aux autres Bibliothécaires. C'eſt l'ouvrage de M. Beccatelli digne & conſtant ami de Contarini. Il a écrit auſſi l'Hiſtoire des deux grands Cardinaux, Bembe & Polus. Il eſt étonnant que M. Fontanini n'ait point parlé de ces productions dans ſon livre de l'éloquence italienne. La vie du Cardinal Bembe fut imprimée à Veniſe en 1718. Nous avons auſſi les vies des Cardinaux Bembe & Contarini en latin par M. de La Caſa ; mais cet Auteur a tellement ſuivi Beccatelli qu'il n'en eſt à proprement parler que l'élegant Traducteur. M. le Cardinal Q. finit cette préface, en répétant que la conduite de Paul III. à l'égard de Contarini prouve l'eſtime profonde que ce Pontife avoit pour le mérite & pour la vertu ; il n'étoit donc pas tel qu'il a plû aux Sectaires de le repréſenter. Nous nous ſommes étendus ſur cette préface parce qu'elle renferme preſque toute la

vie de Contarini depuis ſa promotion au Cardinalat ; nous allons maintenant parler de l'ouvrage de M. Beccatelli.

Il n'en eſt pas de la langue Italienne comme de la langue Françoiſe ; un ouvrage françois écrit il y a deux cents ans perdroit beaucoup d'agrémens du côté du langage, qui depuis s'eſt bien perfectionné; au lieu que le ſeiziéme ſiécle fut pour la langue Italienne, le ſiécle d'Auguſte ; ce fut le tems des Guicciardin, des Arioſte, des Taſſe & des Guarini ; tout ce qu'ont pû faire depuis les littérateurs d'Italie, a été d'empêcher que leur langue ne tombât de ce haut dégré de gloire. On trouvera donc dans l'ouvrage de Beccatelli toute l'élégance & toute la pureté de l'Italien.

» C'eſt la reconnoiſſance dit » l'Auteur, qui m'engage à écrire » la vie du Cardinal Contarini, » mais dans ce travail je trouverai » pour moi une ſource féconde

» d'inſtructions ; en me rappellant
» ſes vertus, je me rappellerai mon
» devoir ». Gaſpard Contarini naquit à Veniſe le 16 Octobre de l'année 1483. il eut pour pere Louis Contarini, & pour mere Polixene *Malipiera*. Pluſieurs grands hommes qu'elle avoit donnés à l'Etat, & ſon ancienneté rendoient la famille des Contarini une des plus conſidérables de Veniſe ; on ſçait que dans cette République, ainſi qu'en Angleterre, par un uſage établi ſagement, & qui tend à rendre une nation floriſſante, la nobleſſe ne ſe croit pas dégradée par le commerce. Contarini y deſtina ſon fils ; mais un génie décidé pour les ſciences fit bientôt changer cette réſolution.

L'Italie alors étoit peuplée de ces Grecs fameux qui furent contraints de tranſporter leurs talens ſous un ciel plus propice ; le Mahometiſme ſuivi de la fureur, & qui ne ſe ſoutient que par l'igno-

rance, qu'il introduit, & qu'il consacre, obligea ces hommes célébres à chercher un azile en Italie; ils y trouverent des Medicis qui par leur libéralité, leur firent oublier leur patrie & leurs malheurs. Sous ces maîtres illustres, Contarini fit des progrès rapides. Belles lettres, Philosophie, Mathématiques, tout fut de son ressort. Il commençoit à peine à se connoître, qu'il eut à pleurer la mort de son pere. Ce fut pour Contarini un nouveau motif de se livrer tout entier à l'étude. Le repos dont il jouissoit ne tarda pas à être encore troublé; l'Université de Padoue, qui étoit dans son plus grand éclat, fut dispersée par ces guerres cruelles, qui mirent Venise à deux doigts de sa perte, lorsque cette République eût à soutenir les efforts de l'Europe conjurée. Contarini se retira en 1509 à Venise: sans rien perdre de son goût pour l'étude, il commença d'entrer dans le gouverne-

ment, & il y apporta un eſprit vrai, pénétrant, délié, enrichi des plus belles connoiſſances, propre à ſaiſir le nœud des affaires, & a les éclaircir ; une politique ſaine qui avoit pour baſe les principes de la probité, & de la Religion : de ſi rares talens parurent bientôt dans le plus grand jour; il fut envoyé Ambaſſadeur auprès de Charles Quint. La circonſtance étoit délicate ; il s'agiſſoit de gagner & d'adoucir l'Empereur qui paroiſſoit mecontent des Vénitiens ; Contarini s'y conduiſit avec tant d'adreſſe qu'il diſſipa en même-tems & les allarmes de ſes Maîtres, & les ombrages de l'Empereur. En 1522. il ſuivit ce Prince dans ſon voyage d'Angleterre & d'Eſpagne; dans ce dernier ſéjour il ſçut faire uſage de ſes connoiſſances ; en voici l'occaſion. La fortune de Charles V. avoit fait éclore, pour ainſi dire, un nouveau monde. Pour l'aller reconnoître, il partit de Seville en

1519 une Flote de 5 Vaiſſeaux ſous le commandement de Ferdinand Magellan ; le Vaiſſeau *la Victoire* échappa ſeul aux tempêtes & au naufrage, & revint à Seville en 1522 chargé de Tréſors. Afin d'obſerver les Fêtes & les Dimanches, les Eſpagnols qui étoient de l'expédition, avoient exactement marqué & compté tous les jours; ſelon leur calcul, le jour où ils rentrerent dans le port de Seville devoit être le Dimanche 7. de Septembre ; mais ils étoient d'un jour plus vieux qu'ils ne penſoient ; croyant être au Dimanche, ils étoient au Lundi 8. Septembre; cette mépriſe déconcerta & confondit ces bons Eſpagnols : l'Empereur en fut inſtruit & voulut en découvrir la cauſe ; cette queſtion exerça les ſçavans, dont le commun n'étoit pour lors qu'un peu au-deſſus des ignorans. Contarini examina la choſe en Philoſophe Mathématicien, & fit voir que cette erreur étoit néceſſai-

re, parce que le Vaiſſeau *la Victoire*, avoit fait en trois ans le tour que le ſoleil fait en 24 heures; & comme, en ne changeant point de lieu, on voit toujours le ſoleil ſe lever, & ſe coucher au même horiſon; on ne devoit point en Eſpagne être expoſé au mécompte apparent de ces Navigateurs.

Au bout de cinq ans d'Ambaſſade, Contarini fut rappellé pour être chargé du gouvernement de Breſcia; il aſſiſta à Ferrare aux conférences qui ſe tinrent entre le Pape & les Ambaſſadeurs de pluſieurs Princes, qui projettoient une ligue contre Charles Quint, dont la puiſſance épouvantoit les autres Souverains. En 1529 il fut nommé Ambaſſadeur auprès du Pape; il accompagna Sa Sainteté à Boulogne, lorſqu'elle alla y donner la Couronne Impériale à Charles Quint. Dans la foule des Seigneurs qui s'y trouverent, Contarini fut diſtingué d'une façon bien hono-

rable ; l'Empereur lui donna plusieurs audiences. Contarini ménagea dans cette Ville une paix solide entre sa République & Charles Quint ; en reconnoissance le Doge & le Senat le créérent membre du Conseil suprême *Savio grande* ; Enfin Paul III. après son exaltation au Souverain Pontificat en 1535 ne crut pas pouvoir mieux signaler les commencemens de son régne ; qu'en plaçant Contarini dans le Sacré Collége ; nous avons vû dans la préface les principaux traits qui caractériserent la vie de Contarini depuis cette promotion; nous ajouterons seulement qu'en l'année 1538, il suivit le Pape à Nice à l'entrevûë de Charles Quint & de François I. Lorsqu'il alla rendre ses respects au Roi de France, il en reçut l'accueil le plus flatteur ; la Reine de Navarre fit quelques pas à sa rencontre. *Ed aventatasi al collo, lo baccio in faccia secondo il dolce costume del Paëse.*

La

La vie retirée du Cardinal Contarini étoit auſſi délicieuſe que ſa vie publique étoit honorable. Tour à tour à ſes amis & à ſes livres, Contarini goutoit une joie douce & pure ; Polus, Sadolet, Bembe, Contarini, quels amis & quels hommes ! Une pareille amitié n'étoit point formée par l'intérêt ni la politique ; une eſtime réciproque, fondée ſur le mérite & ſur la vertu, ſoutenoit une amitié aſſortie par la convenance & la ſympathie des devoirs, des inclinations & des études. C'eſt une réfléxion que nous avons déja recueillie ailleurs des ouvrages de M. le Cardinal Querini. Il demande aux Hérétiques s'il n'étoit pas plus doux, plus ſatisfaiſant, plus glorieux à un honnête homme de penſer & de vivre avec les grands Cardinaux que nous venons de nommer, qu'avec les Chefs de la prétenduë Réforme, avec cette multitude de prodigues qui paſ-

ſoient du Sanctuaire & du Cloître dans le parti de l'Erreur, ſéjour de l'indépendance & de la liberté.

Les momens où Contarini jouiſſoit de lui-même, il les donnoit à la compoſition ou à la priere; dans les grandes chaleurs de l'été, où les fibres de l'eſprit, pour ainſi dire détenduës & relâchées, ne permettent pas une application conſtante & ſérieuſe, il ſe faiſoit lire Homere ou Virgile: *Je ne connois pas*, diſoit-il, *de Muſique plus harmonieuſe que la lecture de ces deux Poëtes.* En prenant le frais dans des boſquets au Monaſtere de Sainte Marie du Mont, où il étoit allé paſſer quelques jours avec un de ſes neveux qu'il formoit aux Sciences & à la vertu, il contracta la maladie dont il mourut le 24 d'Août 1542 âgé de 59 ans. Le Pape donna des larmes ſinceres à un ami qu'il avoit tant eſtimé; il abandonna à la famille de Contarini toute la ſucceſ-

ſion de ce Prélat, quoiqu'en Italie la dépouille des Cardinaux appartienne au S. Siége.

Pendant la maladie de Contarini, le Frere Bernardin Ochin paſſa par Boulogne, ayant ordre d'aller à Rome pour rendre compte de certaines propoſitions qu'il avoit avancées dans ſes Sermons à Veniſe. Ochin ſentoit bien qu'il étoit coupable, & pour conjurer la tempête, il auroit ſouhaité la protection du Cardinal Contarini; il demanda une audience; le Cardinal quoiqu'à l'extrémité le fit entrer, & lui dit: Vous voyez l'état où je ſuis, priez Dieu pour moi. Ochin ne répondit que par une révérence profonde, & ſe retira; nous entrons dans ce petit détail d'autant plus volontiers que quelque tems après, lorſque ce Moine eut abandonné ſon Ordre & la Religion, il voulut colorer ſa double apoſtaſie par le ſuffrage du Cardinal Contarini, qui,

disoit-il, se plaignit à moi de la rigueur qu'on exerçoit à l'égard des gens de bien, & déplora les désordres de l'Eglise. Beccatelli & quelques autres étoient dans l'appartement du Cardinal, lorsqu'Ochin y fut introduit. Ochin ne dit pas un mot, & Contarini ne dit rien de plus que ce que nous avons rapporté.

Pour mieux faire connoître quelle étoit la réputation du Cardinal Contarini, nous citerons le témoignage d'un des plus zélés défenseurs du Luthéranisme. Après le mauvais succès de la diette de Ratisbonne, Bucer écrivit contre quelques arrangemens proposés par le Légat; il commença son Livre par ces paroles: *Miraberis fortasse Lector me adversus Contarinum hœc scribere, virum doctrinâ & castitate vitæ suspiciendum. On sera surpris que j'écrive contre le Cardinal Contarini, cet homme également respectable par l'inté-*

grité de ſes mœurs, & par ſon érudition.

Les Ouvrages de ce Cardinal ſont un Traité ſur l'Immortalité de l'Ame, cinq Livres ſur les Magiſtrats, & ſur la République de Veniſe; cinq autres ſur les Elémens; quatre Livres ſur la Métaphyſique. A l'occaſion d'une diſpute qui s'éleva dans le Senat lorſqu'il en étoit encore, il fit un petit Traité ſur l'autorité du Pape; depuis ſa promotion au Cardinalat, il compoſa une Somme des Conciles, & quatre Livres ſur les Sacremens, & deux autres ſur les devoirs d'un Evêque. Il a fait auſſi quelque choſe ſur la Prédeſtination, & ſur la Juſtification; il a commenté quelques Epîtres de S. Paul, & quelques Pſeaumes.

ARTICLE LXXIII.

DIDON TRAGEDIE considérablement retouchée, avec la Traduction de la même Piéce en vers Italiens, & plusieurs Poësies Françoises sur différens Sujets. A Paris chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence. 1746. in-8°. Avec approbation & Privilége du Roi.

PEndant que les Auteurs médiocres ne remarquent rien dans leurs ouvrages, qui ne leur semble achevé, les Auteurs du premier ordre ne sont jamais contens de leur travail. Les suffrages mêmes du public ne sont pas capables de les rassurer. Les Poëtes mêmes qu'on accuse d'avoir une affection singuliere pour leurs productions, se recherchent continuellement

avec une critique févére, & ils ſont les Cenſeurs les plus redoutables de leurs propres vers. Ce ſont autant de Peintres qui ont toujours le pinceau à la main, & qui ne ceſſent jamais de retoucher leurs tableaux. La plus belle réputation dédommage-t'elle de tant de ſoins, & de tant d'application ?

M. le Franc eût pû être ſatisfait du ſuccès de la Tragédie de Didon. Il n'ignoroit pas ce qu'elle lui avoit procuré d'eſtime & de conſidération parmi les connoiſſeurs : mais bien différent de ces Auteurs qui ne reliſent leurs ouvrages que pour s'admirer eux-mêmes de plus en plus, il a médité profondément ſur ſa Tragédie, & ſur tout ce qui peut contribuer à la perfection du Poëme Tragique, & il a changé en mieux dans ſa piéce, tout ce qu'il a jugé devoir être exprimé ou tourné autrement, pour approcher davantage du vrai Beau, qui convient à cette ſorte de compoſition.

Comme l'avanture de Didon est tirée de l'Enéïde de Virgile, l'Auteur de la Tragédie n'a pas manqué de lire ce Prince des Poëtes Latins, avec beaucoup d'attention, & d'examiner sérieusement le caractére d'Enée. Ce caractére n'ayant pas plû à M. le Franc, il déclara que Virgile, dont il est d'ailleurs l'admirateur, *étoit un mauvais modéle* pour les caractéres. Il reconnoît aujourd'hui dans la préface que *l'expression est dure & ne convenoit point à son âge, ni à son peu d'expérience.*

C'est en 1734 qu'il avoit écrit désavantageusement de Virgile. Du reste en rétractant l'expression, il pense encore aujourd'hui, comme il pensoit alors. Feu M. le P. B. prit la défense de Virgile, & M. le Franc ayant rencontré une occasion favorable, qu'il attendoit depuis long-tems, répond à M. le P. B. dans la préface de cette nouvelle Edition. Il seroit à souhaiter que

le défenſeur de Virgile vêcût encore. Cette conteſtation entre deux adverſaires ſi habiles eût produit des réflexions critiques & judicieuſes, dont le public eût profité. Il ne nous appartient pas de remplacer celui qui manque.

Ce qui a ſoulevé M. le Franc contre Virgile & ſon Héros, c'eſt qu'*Enée pleure plus ſouvent & plus abondamment lui ſeul, que tous les guerriers d'Homere enſemble.* Diomede à la vérité pleure aux jeux funebres de Patrocle. Mais c'eſt de rage: Agamemnon pleure dans le conſeil de guerre qu'il tient pendant la nuit pour déclarer qu'il faut lever le ſiége de Troye, mais il pleure de dépit. Achille même pleure quand on lui enleve Briſéis ſa captive. Toutes ces larmes ſont héroïques: mais les larmes d'Enée qui, près de périr par la tempête, regrette en pleurant de n'avoir pas perdu la vie ſous les murs de Troye, l'ont dégradé. Il ſeroit à propos que les

Philoſophes déterminaſſent ſérieuſement en quelles circonſtances, combien & comment, il eſt permis au Héros de pleurer. Cette queſtion ſeroit peut-être d'une plus longue diſcuſſion qu'on ne penſe.

Le départ d'Enée eſt aſſez juſtifié par les ordres de Jupiter. Le mépris des oracles & des volontés des Dieux ne fut jamais regardé comme une piéce néceſſaire à l'armure des Héros. Il eſt certain d'un autre côté que la conduite de Didon n'autoriſe pas beaucoup à la plaindre, il y a même telle Nation où l'on ſera plus tenté de rire de ſon malheur que de s'en affliger. Un Héros deſtiné par le choix des Dieux à être le Fondateur de l'Empire Romain, étoit-il tenu de renoncer à tant de gloire, pour contenter une pareille Reine ? Tout ce qu'on peut dire pour ou contre ſur ce ſujet devient inutile, ſi Virgile s'eſt fondé ſur quelque tradition populaire qui repréſentoit Enée & Didon ſous

les mêmes traits dont il les a peints. C'étoit des caractéres respectables à quoi il ne lui étoit gueres permis de toucher.

Il est tout naturel que M. le Franc désapprouvant autant qu'il fait les caractéres d'Enée & de Didon, y ait changé ce qui lui déplaisoit, pour s'accommoder à notre goût. On n'a pas trouvé mauvais que d'autres Poëtes Tragiques avant lui, ayent donné les mœurs de notre tems à leurs Héros, qui en eurent de bien différentes. Pourquoi donc lui sçauroit-on mauvais gré d'avoir réformé les caractéres des deux principaux personnages de sa Tragédie ?

Venons à la Piéce, & indiquons quelques-uns des endroits que l'Auteur a retouchés dans cette nouvelle Edition. Comme elle ne paroît que plusieurs années après la premiere, il a eu le loisir de lire & de relire son ouvrage & d'être instruit de tout ce que les

Critiques en ont dit. Tout cela joint au génie & à la capacité que tout le monde lui connoît, nous met en droit de regarder cette Edition comme une nouvelle Tragédie, plus parfaite & plus excellente encore que la premiere.

Dès le commencement on apperçoit un changement considérable.

IARBE.

Revien de ta surprise, oui c'est moi qui t'embrasse,
Et qui cherche en ces lieux la fin de ma disgrace.
Qu'il est doux pour un Roi de revoir un ami!

Ce début est plus heureux, & plus d'un Prince livré à sa passion; que les vers qu'on lisoit auparavant.

Enfin nous sommes seuls, Ami, grace à tes soins,
Je pourrai maintenant te parler sans témoins.

On a ajouté ou retranché plusieurs vers dans toute la Scene, & par là on a mis le Spectateur en état de saisir aisément tout le sujet de la Piéce. Ce n'est pas là un petit avantage pour toute Piéce de Théâtre.

L'Auteur a bien vû que dans la seconde Scène Iarbe jouant le rôle de son propre Ambassadeur, ne parloit pas avec assez de ménagement à la Reine.

Reine, je ne viens point retracer à vos
yeux
De vos premiers refus l'éclat injurieux :

On a substitué ces deux vers plus convenables :

Reine, j'apporte ici les vœux d'un Souverain,
Iarbe par ma voix vous offre encor sa main.

Dans la même Scène les vers suivans

Ces climats que l'on compte au rang de
nos Provinces,

Toujours pour leurs vrais Rois ont reconnu nos Princes.

représentent les Etats de Didon comme un grand Royaume, tels qu'ils n'étoient pas dans le commencement. C'est donc avec raison que ces deux vers ont été remplacés par ceux-ci :

Ce rivage & ce port compris dans la Libye,
Ont obéi longtems aux Rois de Gétulie.

Dans la seconde Scène du second Acte

Ils vous verront, Madame, & vous triompherez,

On a substitué

Enchantés du repos que vous leur assurez,
Ils vous verront, Madame, & vous triompherez.

N'y aura-t-il pas quelque Critique qui prétendra que la premiere Edition est plus glorieuse pour Didon, puisque dans la seconde les charmes de cette Reine

ont besoin d'être soutenus de la considération du repos qu'elle offre aux Troyens ?

Dans la cinquiéme Scène du 3e Acte, au lieu,

De séduire une Amante, & de trahir ses feux,

on a mis avec beaucoup de jugement,

De séduire une femme, & de trahir ses feux.

Il seroit à souhaiter que la rime n'eût pas contraint le Poëte à mettre un peu plus bas dans la bouche de Didon même le mot d'*Amante.*

Il faut d'autres raisons pour convaincre une Amante.

La nécessité d'être courts nous empêche d'entrer dans un détail, qui, pour être plus long, n'en seroit peut-être pas moins du goût de plusieurs personnes. Il nous vient en pensée que si M. le Franc avoit dressé lui-même une liste

exacte de tous les changemens qu'il a faits dans son ouvrage, & qu'il y eût ajouté les divers motifs qui l'ont déterminé à ces corrections, ou plûtôt à ces changemens ; ç'eût été une excellente instruction pour ses Lecteurs. Les grands Poëtes sentent & connoissent mieux que les Spectateurs & les Lecteurs les beautés & les imperfections de leurs Poësies.

On trouve dans le même recueil une traduction Italienne de la Tragédie de Didon en vers libres par M. l'Abbé Venuti, membre des Academies de Florence & de Cortone. Le Traducteur doit tenir pour assûré qu'il y aura plus de gens en France qui liront sa traduction, qu'il n'y en aura en Italie qui liront l'original : comme la langue Italienne s'apprend beaucoup plus facilement que la langue Françoise, il y a plus de François qui sçavent l'Italien, du moins autant qu'il est nécessaire, pour lire avec goût & discernement les Poëtes Italiens,

qu'il n'y a d'Italiens qui ſçachent aſſez le François pour lire les nôtres.

M. l'Abbé Venuti dans une Lettre à M. le Franc*, écrite à l'occaſion de la Traduction Italienne, ne diſſimule pas que, depuis qu'on repréſente des Opera ſur les Théâtres d'Italie, la Tragédie s'eſt éclipſée ; qu'elle a été comme anéantie par ces ſpectacles, & qu'on a fait d'inutiles efforts pour la rétablir. Le Peuple naturellement paſſionné pour la Muſique & enchanté par la Symphonie, par les changemens de décoration, par les machines, eſt devenu inſenſible aux beautés ſimples & naturelles des Comédies & des Tragédies réguliéres. Cependant M. Venuti nous aſſûre que quelques perſonnes de bon goût commencent dans ſon Pays à s'ennuyer des abſurdités des Opera.

* Cette Lettre Italienne a été traduite par M. Mayrault ; & c'eſt le dernier ſervice que cet Homme d'eſprit a rendu aux Belles-Lettres.

L'illustre Metastasio a travaillé sur des sujets tragiques, observant les regles de l'Art, autant que lui permettoit le caprice du Compositeur de Musique, & les Scènes les plus tragiques ont été les mieux reçues.

Le docte Academicien n'ignore pas que dans sa Nation, il y a des génies sublimes & capables d'exceller dans la Tragédie, s'ils s'y appliquent; mais il prévoit encore un autre obstacle, c'est que ces grands Poëtes n'auront ni des Barons, ni des Duclos, ni des le Couvreur. Le Théâtre n'est pas ouvert en Italie pendant toute l'année comme à Paris; & il n'y a aucun Prince, qui étende jusqu'aux spectacles les soins de son Gouvernement; il n'y a point aussi de récompense destinée aux Acteurs distingués par leurs talents. Il sera moins aisé peut-être de remédier à tous ces inconveniens que de rencontrer des Auteurs, qui remplacent dignement ces fameux Poëtes tra-

giques que leurs propres Rivaux ne cessent de regretter.

Outre la Tragédie de Didon & la Traduction Italienne, on a dans le même recueil un grand nombre de Poësies de M. le Franc, Odes, Cantiques, Epitres, &c. Toutes ces Piéces méritent d'être luës : elles sont une preuve sans replique de l'heureuse disposition de l'Auteur, pour tout genre de Poësies, ce qui n'est pas un talent commun, & de son application à cultiver les dons de la nature. Plusieurs de nos Poëtes ont composé des Odes sacrées & des Odes chrétiennes : ce n'a pas été uniquement pour montrer que ces grands sujets sont capables de tous les ornemens de l'Art, & ce que le Public eût dû espérer de leur génie, s'ils s'étoient bornés à cette matiere. Ce ne sera pas leur faire injure de supposer que c'est aussi pour réparer en partie le dommage que causent les maximes non Evangéliques,

qu'on débite ordinairement dans les Poësies profanes, dans celles mêmes qui passent pour être modestes.

Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons nous dispenser, en finissant cet extrait, de donner, du moins une esquisse des belles Poësies qu'on trouve ici ajoutées à la nouvelle Edition de la Tragédie de Didon.

ODE

Tirée du Pseaume 67 *Exurgat Deus & dissipentur inimici ejus &c.*

Dieu se leve : tombez, Roy, Temple, Autel, Idole,
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée :
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,

Iſraël, dans vos feſtins;
Offrez d'innocentes Fêtes
A l'Auteur de vos deſtins.
Jonchez de fleurs ſon paſſage;
Votre gloire eſt ſon ouvrage,
Et le Seigneur eſt ſon nom.
Son bras vange vos allarmes
Dans le ſang & dans les larmes
Des familles d'Aſcalon.

Ils n'ont pû ſoutenir ſa face étincelante.
Du timide Orphelin, de la Veuve tremblante,
Il protége les droits.
Du fond du Sanctuaire il nous parle à toute heure:
Il aime à raſſembler dans la même demeure
Ceux qui ſuivent ſes loix.

Il briſe, il met en pouſſiere
Le joug terrible & les fers
Qu'il forge dans ſa colere
Pour ſes enfans les plus chers.
Il délivre ces rebelles
Qui chez des Rois infideles

Mouroient noyés dans les pleurs,
Ou traînoient leur vie affreuſe
Dans la priſon ténébreuſe
De leur barbare Vainqueur.

. . . .

La ſuite de cette Ode ſe ſoutient avec le même feu, & ce qu'on doit ſans doute admirer, c'eſt une explication très-bonne & très-litterale de ce Pſeaume, qui a exercé tant d'interprêtes. Ajoutons quelques ſtrophes de l'Ode très-Pindarique, intitulée, Les Arts, *à Meſſieurs de l'Académie de Marſeille.*

Ainſi la Reine des Monarques
Mere de peuples triomphants;
Dans ſes Faſtes Vainqueurs des Parques
Adoptoit de nouveaux Enfans:
Patrie honorable & féconde,
Les divers habitans du monde
Aſpiroient à ſes doux liens;
Le Nil, la Seine, le Pactole
Sur leurs bords, pour le Capitole
Voyoient naître des Citoyens.

Tels & plus révérés, beaux Arts, Dieux que j'encenſe,
Rois & Légiſlateurs de tout mortel qui penſe,
Vous formez un Etat d'un peuple de Rivaux ;
Empire indépendant qui n'a point de frontieres ;
Où les hommes ſont freres,
L'autorité commune & tous les rangs égaux.

. . . .
. . . .
. . . .

* Sur le rivage où des deux mondes
Le commerce aux yeux eſt offert,
Dans le Palais du Dieu des Ondes,
Quel ſanctuaire m'eſt ouvert ! *
Que d'Ariſtarques & d'Orphées
Y conſacrent aux chaſtes Fées
Leurs preceptes & leurs chanſons !

* Marſeille.
* L'Académie de cette Ville.

Aſſiſe au thrône du génie
J'y vois la ſçavante Harmonie
Au goût demander des leçons.

Enfans des Phocéens recevez mon hommage;
Chez vous de nos François l'harmonieux langage,
Dans la langue d'Homere a puiſé ſes tréſors.
Nos premiers Amphions ſortis de vos aziles
Ont porté dans nos villes
Des concerts d'Apollon les ſublimes accords.

. . . .

. . . .

O du pinde immortels arbitres
Envers vous puis-je m'acquiter?
Vous me diſpenſez les ſeuls titres
Que je brûle de mériter.
Je laiſſe une foule importune
Briguer aux pieds de la fortune

Des

Des rangs, des bienfaits, des
faveurs:
L'amitié, ſeul tréſor des ſages,
La paix, l'étude, vos ſuffrages
Voilà mes biens & mes honneurs.

ARTICLE LXXIV.

REFLEXIONS SUR LA POESIE, par M. Racine de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres Tome 3^e. A Paris, chez Deſaint & Saillant Libraires, rue S. Jean de Beauvais 1747. Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE ſujet de la premiere diſſertation de ce recueil, eſt digne de l'Auteur; il n'eſt point ingrat. La Poëſie a immortaliſé le nom de ſon pere : elle a rendu le ſien fameux ſur le Parnaſſe : il étoit juſte qu'il prît la défenſe d'un art, qui fit tant d'honneur à l'un & à l'autre.

M. Racine n'a pû voir qu'avec chagrin des perſonnes reſpectables, mais trop ſévéres condamner la Poëſie comme dangereuſe, ou du moins la mépriſer comme frivole. Il entreprend de la juſtifier ; ce n'eſt pas les Poëtes dont il fait l'apologie : il ſe chargeroit d'une mauvaiſe cauſe ; il ne veut que défendre la Poëſie, & il la défend avec tout le zèle d'un vrai citoyen du Parnaſſe. Il dit tout le bien qu'on en peut dire, & réfute tout le mal qu'on en a dit. Il ſoupçonne que ſes adverſaires n'ont peut-être conſervé quelque chagrin contre la Poëſie, que parce qu'elle ne les avoit pas honorés de ſes faveurs. C'eſt un reſte de mauvaiſe humeur dont les plus grands hommes ne ſont pas toujours exempts, & qu'il a l'indulgence de leur pardonner.

Il pouvoit ſe diſpenſer de prouver que la lecture des Poëtes eſt dangereuſe. Les vers d'Ovide, de

Tibulle, de Catulle, & de Juvenal montrent assez qu'ils n'ont pas ménagé la délicatesse de leurs lecteurs.

Les Poëtes modernes se sont conformés au goût des anciens : ils ont presque tous chanté l'amour, & la galanterie a presque toujours fait l'agrément de leurs ouvrages. Nos Poëtes François n'ont pas été plus sages. Comment toutes les Muses se seroient-elles preservées de cette contagion, puisque Melpoméne en fut elle-même infectée, & qu'on pourroit bien lui appliquer ces vers d'Ovide :

Omne genus scripti gravitate Tragœdia vincit :
Hæc quoque materiam semper amoris habet.

M. R. n'est pas moins zélé contre la morale lubrique de nos Héros à voix luxurieuse, & il lance tous les traits de sa juste indignation contre ce bizarre spectacle, où

l'on exécute en muſique une eſpéce de Tragédie.

Les Poëtes, dit-on encore, ne ſont pas moins frivoles que dangereux. Tout eſt fable chez eux. *Junon*, *Mercure*, *Mars*, *Jupiter*, *Venus*, *Apollon* reviennent ſans ceſſe dans leurs ouvrages : leur interdire ces noms, c'eſt ſupprimer la Poëſie.

Le menſonge & les vers de tout tems ſont amis.

Ce que la *Fontaine* diſoit, tous les Poëtes l'ont penſé. C'eſt par cette raiſon qu'ils méritérent l'indignation de *Platon*, & qu'il les bannit de ſa République, ſans faire grace à *Homere* même, qu'il congédia de la maniere du monde la plus ingrate. *Virgile*, le ſage *Virgile*, eſt-il moins frivole que les autres ? Que nous donne-t'il à penſer de *Junon*, de *Didon*, de ſa deſcription des Enfers ? Les ſonges & les allégories y habitent partout,

& ſont cachées dans tous ſes vers.

La diſſertation de M. R. eſt un peu diffuſe, il pouvoit répondre en un ſeul mot : c'eſt le crime des Poëtes, & non pas celui de la Poëſie. Voici comme il réfute ſes adverſaires: il remonte à l'origine de la Poëſie. Rien de plus glorieux pour elle. Le plus ancien & le plus ſublime des Ecrivains, *Moïſe*, & après lui *David*, & les Prophétes conſacrerent la Poëſie à la vérité; la Religion la fit naître, la reconnoiſſance l'inſpira, la ſageſſe l'adopta. Les premiers Poëtes furent les premiers Théologiens, les premiers Légiſlateurs, les premiers Philoſophes, & les premiers Hiſtoriens.

Solon, le grave Solon, écrivit ſes loix en vers. Les Romains chantoient ſur la Lyre les exploits de leurs grands hommes. Les Germains, ſelon Tacite, n'avoient point d'autres Annales que d'anciens vers. Les Arabes avoient

leur Hiſtoire en vers. Les Chinois, cette nation ſi ſage, mirent n vers les principes de leur morale, & de leurs loix.

Tels furent les travaux de la Poëſie dans ſon premier âge, & dans le tems de ſa gloire.

Sic honor, & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit.

Ce tems fut court, il eſt vrai. La Poëſie bientôt dégénéra : elle s'approcha de la cour des Rois ; les Poëtes devinrent galants & voluptueux : mais la Poëſie ſoutint toujours le parti des Héros & de la vertu, elle le ſoutint dans Homére ; ſes Dieux ne ſont pas toujours ſi reſpectables, mais ſes Héros ſont toujours eſtimables. Quelle ſageſſe dans les conſeils qu'il donne à *Télémaque !* Elle le ſoutint dans *Virgile* : elle le ſoutint dans *Pindare :* elle le ſoutint dans *Sophocle* & dans *Euripide*. Jamais ils n'avilirent la Poëſie

par des peintures indignes d'elle. Le crime de quelques Poëtes n'eſt donc pas celui de la Poëſie. On voit par ſon origine qu'elle fut conſacrée à la Religion, ou à l'inſtruction des hommes, & que ſans ſonger à plaire par des peintures licentieuſes, les plus grands Poëtes remplirent dignement le principal objet de leur art.

La ſeconde accuſation n'eſt pas moins bien réfutée. Les Poëtes n'ont point fait les fables. *Ils n'ont point inventé les choſes*, dit Lactance, *mais aux choſes déja faites, ils ont ajoûté une certaine couleur. Non res ipſas finxerunt Poëtæ, ſed rebus ipſis addiderunt quemdam colorem.* Ils n'ont pas inventé; par exemple, un Tartare, & des champs Elizées: mais il les ont embellis de nouveaux ornemens, ils ont fait une deſcription des enfers, ils ont mis un Cerbére à la porte, ils y ont établi un Roi des Ombres, des Juges, des Fu-

ries, & différens ſupplices. Ils ne vouloient point nous amuſer par des contes frivoles, & ils faiſoient aſſez entendre aux perſonnes éclairées, ce qu'ils penſoient de ces fables allégoriques, qui ſous leur voile myſtérieux cachoient toujours quelques vérités.

L'Auteur examine, ſi dans des piéces *profanes*, on peut emprunter les noms des Divinités Payennes. *M. Rollin* portoit la ſévérité juſqu'à paroître allarmé de ce langage Poëtique. *C'étoit*, diſoit-il, *anéantir la Victoire de J. C.* il ne vouloit pas qu'on fît ſortir l'héréſie de l'Achéron.

Tartareæ peſtes rupto ex Acheronte profectæ.

Santeuil appella de ces anathêmes, & proteſta hautement, qu'il nommeroit toujours le feu *Vulcain*, le froment *Cérés*, & la pluye *Jupiter*.

Ignem, Mulciberum: Cererem frumenta vocabo,

Et pluviam in terras, dum cadit unda,
Jovem.

Si decora hac tollas, sine vi, sine pondere
carmen,
Lectori fesso tædia mille feret.

Un sujet chrétien rejette tous ces noms fabuleux, & quoiqu'un grand Poëte ait dit en parlant de J. C. à table avec ses Apôtres :

Tum Christus Sociis, Bacchum, Cererem-
que ministrat,

Ces ornemens nous paroissent déplacés, dégradent notre Religion, & révoltent notre goût; nous prenons le sage milieu de *Boileau* quand il dit :

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet
Chrétien
Un Auteur à la fois idolâtre & Payen :
Mais dans une riante & profane peinture
De n'oser de la fable employer la figure,

D'ôter à Pan ſa flute, aux Parques leurs
cizeaux,

. . . .

C'eſt vouloir à l'eſprit plaire ſans agré-
ment....

Mais pourquoi, ſe demande M. R. les beaux vers ſur des ſujets Chrétiens, ſont-ils plus rares, que les beaux tableaux ſur de pareils ſujets? La raiſon qu'il en apporte n'eſt que trop vraie. C'eſt, dit-il, que nos Poëtes ne font ordinairement des vers Chrétiens, qu'après avoir épuiſé leur feu ſur des ſujets profanes. Leurs Muſes Pénitentes n'ont plus les mêmes agrémens qu'avoient leurs Muſes mondaines, leur Apollon a vieilli.

Et tout enveloppé de ſes vapeurs funé-
bres

Sur les yeux les plus ſaints ne jette que
ténébres.

Il n'en eſt pas ainſi des Peintres.

Ceux qui reſſuſcitérent la peinture en Italie conſacrérent les prémices de leurs talens à des ſujets de piété, & à la décoration des Egliſes. Les Papes étoient leurs Mécénes. Les Peintres devinrent pieux par intérêt: ils peignirent nos Myſtères avec des pinceaux d'or, & leurs coups d'eſſai furent des coups de Maîtres.

Après avoir reconcilié la Poëſie avec ſes ennemis les plus redoutables, M. Racine s'occupe de ſes différentes beautés: il en recherche l'eſſence, le caractére qui lui eſt propre, & qui la diſtingue eſſentiellement de la Proſe. Ce n'eſt ſelon lui, ni *la verſification*, ni *l'imitation*, ni *la fiction*. La verſification eſt néceſſaire, mais tout homme qui fait des vers, n'eſt pas toujours Poëte. L'imitation eſt un des plus grands charmes de la Poëſie, mais elle n'en fait pas le caractére diſtinctif: la fiction bâtit ſur le fond de la vérité; elle in-

vente, elle crée des mondes nouveaux, elle les embellit de palais enchantés ; elle forme des êtres à ſon gré, mais elle ne conſtitue point l'eſſence de la Poëſie.

L'Auteur diſtingue ici deux ſortes de fictions : la fiction de récit, & la fiction de ſtile. La fiction de récit, c'eſt-à-dire, les merveilles opérées par ces perſonnages, qui n'ont de réalité que dans l'imagination du Poëte, ne ſont point, ſelon M. R. néceſſaires à la Poëſie. *Virgile* eſt un grand Poëte dans ſes Géorgiques, & il s'en eſt paſſé. Il n'en eſt pas ainſi de la fiction de ſtile : c'eſt-à-dire, de ces images, & de ces figures hardies, par leſquelles le Poëte anime tout ce qu'il décrit. Ces fictions de détail renaiſſent à chaque moment chez *Virgile.* C'eſt par là qu'il donne la vie à tout ce qu'il chante, qu'il la répand ſur les ſujets même inanimés, & qu'il leur donne certaines couleurs, dont l'harmonie nous

charme & nous enleve à nous-mêmes.

Quel est donc celui à qui l'on ne peut refuser le titre honorable de Poëte ?

Ingenium cui sit, mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Ce passage ne paroît point prouver ce que M. R. veut prouver, il ne s'agit point là de l'essence de la Poësie, mais des qualités d'un Poëte parfait. C'est une de ces définitions, qui ne sont, ni toutes vraies, ni toutes fausses, & qu'on peut apporter quand on ne s'embarasse pas de définir sérieusement.

Quoiqu'il en soit, c'est l'*Enthousiasme* que M. R. regarde comme l'essence de la Poësie ; il ne se contente pas de ce terme vague, il en détermine l'idée. Ce

n'eſt point, ce que les anciens appelloient une *fureur*, une *influence*, une *inſpiration divine*: il écarte ce langage emphatique. La définition qu'il donne, ſort moins d'une imagination étonnée, & frappée d'Enthouſiaſme elle-même, que d'un eſprit qui a réfléchi: cet Enthouſiaſme qui fait les Poëtes, n'eſt ſelon lui, qu'un effet naturel des paſſions humaines, qu'un feu d'imagination qui s'allume vivement, & qui eſt ſemblable à celui que la nature allume en nous à la vûe des objets qui nous paſſionnent.

Notre Auteur paſſe ici en revûe toutes les paſſions, l'admiration, la colere, la joye, l'amour profane, l'amour divin, la triſteſſe même, & prétend avec raiſon que les grands Poëtes leur ſont redevables de leurs plus belles images, & que celui qui ne brûle pas de ces vives chaleurs, ne ſera jamais qu'un Poëte froid, languiſſant, &

efflanqué. Ceux qui ſont nés avec ce beau feu d'imagination ſçavent imiter le langage rapide des paſſions ; la vivacité qui les transporte, anime leurs penſées, les expreſſions s'arrangent, les images ſe forment, les ſentimens s'expriment, le cœur s'échauffe, & l'eſprit eſt élevé ; il faut que cette paſſion allume le feu, & que l'art le nourriſſe & l'entretienne.

M. R. traite du ſtile Poëtique dans le chapitre ſuivant. Le langage des Poëtes eſt différent de celui des autres par deux caractéres principaux. 1°. Par un uſage plus fréquent, & plus hardi des figures. 2°. Par un arrangement de mots, qui n'étant point aſſujetti aux liaiſons ordinaires de la Proſe, marche par de vives ſaillies, & forme une langue particuliere aux Poëtes. Notre Auteur ne prétend pas parler de toutes les figures, ni traiter de la maniere dont il faut les employer : c'eſt la nature qui

l'apprend ; il en choisit quelques-unes qui distinguent particulierement la Poësie de la Prose: ce qu'il dit de la Métaphore mérite d'être lû, cette figure est l'ame de la Poësie.

Homere ne donne pas seulement des aîles aux fléches ; l'ardeur de la vengeance les anime.

Et la fléche en furie, avide de son sang
Part, vôle à lui, l'atteint, & lui perce le flanc.

Il donne du sentiment aux traits inutilement lancés contre Ajax :

Et sur la terre épars, de leur rage frustrés
Ils demandent le sang, dont ils sont altérés.

L'Araxe chez *Virgile*, est indigné du Pont que fait construire le Vainqueur, *pontem indignatus Araxes.*

Il ne faut être, ni timide, ni hardi à créer des expreſſions neuves. Nous ne donnerons point des pieds aux Tonnerre, comme *Pindare*, & nous n'oſerons dire comme lui :

Puiſſant Maître des Cieux, dont les
mains redoutables
Font rouler le Tonnerre aux pieds infatigables.

Mais un Rimeur qui ſe pique de ne rien devoir aux anciens, dit agréablement :

Mon Apollon ne régle point ſa note
Sur le Clavier d'Horace, & d'Ariſtote.

On fait bien couler la flamme de l'amour dans les veines.

Je ſens de veine en veine une ſubtile flâme.

On ne peut, comme *Virgile* la faire couler juſques dans la moëlle des os, *it flamma medullas*. Tel eſt le caprice de la langue; certaines images plaiſent

à un peuple, & ne plaiſent pas à un autre. Il eſt de l'habileté du Poëte de les bien choiſir, & de n'en être jamais, ni trop avare, ni trop prodigue. C'eſt pourquoi ce précepte de Boileau doit être modifié :

De figures ſans nombre égayez vos ouvrages.

Que tout y faſſe aux yeux de riantes images.

C'eſt à ce défaut de ſtile figuré, que l'on doit attribuer la diſgrace de tant de piéces, qui n'étant pas d'ailleurs ſans mérite, n'ont pas eu un ſuccès durable : le ſujet étoit intéreſſant, le plan régulier, mais le ſtile languiſſoit, & la piéce eſt tombée dans l'oubli.

On fait ſentir cette différence par la maniere dont s'expriment deux Poëtes, dans un endroit où la même choſe eſt repréſentée : *l'Agamemnon* de l'un décrit ainſi

le calme qui retint l'armée en Aulide :

Les Grecs prêts à partir, brûloient d'impatience
D'aller faire sur Troye éclater leur vengeance,
Lorsqu'un calme soudain répandu sur les eaux,
Près ce triste rivage arrêta nos vaisseaux.

L'autre *Agamemnon* peint ainsi le même événement.

Nous partions, & déja par mille cris de joye,
Nous menacions de loin les rivages de Troye :
Un prodige étonnant fit taire ce transport.
Le vent qui nous flattoit, nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter ; & la rame inutile,
Fatigua vainement une mer immobile.

L'Agamemnon de *le Clerc* parle

en proſe, & tout ce que dit celui de *Racine*, eſt de la Poëſie.

On trouve d'excellentes remarques dans l'article ſuivant, ſur les expreſſions de la langue Poëtique: elles ſont d'un citoyen du Parnaſſe, qui ſçait parler aux Muſes, & les fait parler comme il faut. La critique qu'il fait du *P. du Cerceau* ſur le Chapitre des *Inverſions* nous paroît un peu forte. Le P. *du Cerceau*, dit-il, *qui fit tant de vers, ne connoiſſoit pas bien ſon art.* Ce ton eſt un peu trop déciſif: l'urbanité le défend, & M. R. ne ſuit pas ici le précepte de M. Nicole, qui aimoit qu'on *amollît la dureté des expreſſions.*

On eſt étonné que dans un article deſtiné à nous tracer les tours de la langue Poëtique, M. *Racine* louë à perte de vûë le ſtile de Paſcal & de Nicole. Ce ſont de profonds génies, & de graves *Proſateurs.* Mais le ſtile de Nicole eſt ſec, & jamais langage ne fut moins

Poëtique que le sien. Pascal n'avoit pas même l'idée de beauté Poëtique. » On ne sçait pas, dit-il quel-
» que part, en quoi consiste l'a-
» grément, qui est l'objet de la
» Poësie, on ne sçait pas, quel est
» ce modéle qu'il faut imiter; fau-
» te de le connoître, on a inventé
» certains termes bizarres, siécle
» d'or, Bel Astre, & on a appellé
» ce jargon, beauté Poëtique. »
Despréaux n'auroit pas pardonné ce jargon à M. Pascal.

Corneille, Racine, Despréaux, voilà les modéles de notre langue Poëtique qu'il faut citer. Est-il quelqu'un qui ne soit pas frappé de la maniere forte, dont le grand Corneille nous peint les trois favoris du vieux *Galba?* Ses traits sont encore plus expressifs, que ceux de *Tacite : servorum manus avidas, & tanquam apud senem festinantes.*

Je les voyois tous trois se hâter sous un maître

Qui chargé d'un long âge, a peu de tems
à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce régne d'un moment.

Il n'appartient qu'à un *Corneille* d'enrichir ainsi la langue, & d'en exprimer toute la grandeur avec une hardiesse, & avec une force qui ne sont qu'à lui. Le Rival de Corneille, & Despréaux ne sont pas moins heureux dans l'alliance de leurs mots.

Tout ce que notre Auteur dit de la versification est fondé sur *l'harmonie;* il en distingue de deux sortes, il appelle l'une *Méchanique*, & l'autre *Imitative.* La premiere est un rapport juste & varié, que les sons doivent avoir entr'eux pour contenter l'oreille. La seconde une convenance, une proportion que ces sons doivent avoir avec les pensées qu'ils expriment, pour contenter l'ame; cette dou-

ble harmonie doit ſe trouver dans les grands Poëtes : *Virgile* ne la manque point : *Claudien* ne l'attrapé jamais : il contente l'oreille, mais il fâche l'eſprit. Certains Poëtes ne ſentent pas aſſez cette différence : ſouvent chez eux l'oreille eſt en contradiction avec l'eſprit. Réunir les plaiſirs de l'un & de l'autre, c'eſt le point exquis de la verſification. Un arrangement meſuré de mots ſonores fatigue, quand ils n'ont point de rapport aux idées qu'ils préſentent. Il ne faut point ſe mêler de peindre, quand on n'entend rien au coloris.

Ce que M. Racine raconte de *Lully* & de *Le Brun* prouve bien les vives impreſſions de l'harmonie imitative ; on reprochoit au premier qu'il ne devoit les ſuccès de ſa Muſique qu'aux vers paſſionnés de *Quinault*. Il prend ſon clavecin & chante ces quatre vers d'*Iphigenie*, qui tous quatre font des images, & ne peignent point des ſentimens.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle
Portera ſur ma fille une main criminelle ;
Déchirera ſon ſein, & d'un œil curieux
Dans ſon cœur palpitant conſultera les
Dieux.

Ceux qui ſe trouvérent à ce ſpectacle furent ſaiſis d'horreur, & aſſurent que les tons de Lully étoient encore plus ſaiſiſſans que les paroles de Racine.

M. *Le Brun* voit paſſer une criminelle qu'on menoit à la Gréve pour y être brûlée. Il crayonne ſes traits ſur un papier, & ce crayon eſt regardé comme ſon chef-d'œuvre : c'eſt qu'on reconnoît les grands Maîtres à l'imitation de la nature.

Malherbe ſe plaignoit du peu d'harmonie de la Langue Françoiſe. C'étoit un ingrat, qui lui avoit plus d'obligation qu'il ne penſoit : il étoit heureux d'avoir des oreilles ſi ſçavantes, mais il n'avoit pas le cœur aſſez reconnoiſſant.

Au

Au reſte notre Auteur eſt avec raiſon un des plus vifs partiſans de la rime, toute quinteuſe qu'elle eſt, il ſe déclare ſon ami,

Perfida, ſed quamvis perfida, chara tamen.

Les plus grands Poëtes s'en ſont plaints : mais il compare leurs plaintes à celles des Amants, qui en accuſant la peſanteur de leurs chaînes veulent toujours les porter : il n'aime pas les Auteurs qui tiennent ce langage ennemi de la rime. Le grand *Fénélon* ne vouloit pas l'abolir ; il convenoit que ſans elle notre Poëſie tomberoit. Il vouloit ſeulement mettre les Poëtes plus au large.

Hélas! dit M. R. nous n'avons déja que trop de rimeurs ; & pourquoi les mettre plus au large ? Ils ne s'y mettent que trop. Elargir la chaîne, ce ſeroit enhardir à la briſer tout-à-fait. M. de Fénelon étoit un grand Maître, même en fait de

Poëſie, & M. R. en prononçant que l'Auteur de Télémaque n'auroit pas bien manié les crayons & les pinceaux d'Apollon, avoit oublié le précepte de *Quintilien*, qui nous apprend qu'il faut juger ſobrement des grands hommes. *Sobriè de tantis viris judicandum.* Un ſi beau génie qui ſembloit tenir ſa plume de la main des Graces, qui penſoit avec tant de nobleſſe, & qui peignoit ſi bien la belle nature, auroit été un grand Poëte, s'il n'avoit mieux aimé être un grand Evêque.

On trouve ici une courte digreſſion où M. R. veut nous perſuader que la rime Latine ne choquoit pas les oreilles Romaines. Les raiſons qu'il apporte, ne le prouvent pas, elles prouvent même le contraire. Il y a quelques années, qu'un critique Anglois hazarda cette conjecture, elle ne fit pas fortune : il trouvoit un agrément infini dans ce vers de Virgile :

I nunc, & verbis *virtutem illude* superbis.

On ſent l'habileté de l'Auteur dans les réfléxions qu'il fait ſur l'imitation des Mœurs & des caractères. Il reproche à Corneille d'être un Peintre trop exact des mœurs de l'antiquité, & Corneille reprochoit à Racine de trop rapprocher les mœurs anciennes des nôtres. *Achille, Agamemnon, Oreſte, Mithridate*, lui paroiſſoient avoir l'air trop François, & il appelloit tous ces perſonnages, *des Héros refondus à notre mode.* Nous croyons que les Poëtes Tragiques doivent toujours garder, toujours embellir, rapprocher quelquefois, mais jamais dénaturer, ni refondre les caractères.

Ce recueil eſt terminé par des obſervations ſaines & judicieuſes ſur la beauté de l'imitation, que l'on fait conſiſter dans deux ſortes de vrai, *le ſimple*, & *l'Ideal*; le premier peint la nature telle qu'el-

le eſt ; le ſecond l'embellit, en raſſemblant ſur le même objet pluſieurs traits bien rendus & bien aſſortis , qu'elle a diſperſés ſur des objets différens. C'eſt dans la réunion de ces deux vrais , que conſiſte la beauté de l'imitation. Le goût & l'art doivent la diriger. Il faut que dans les ſujets les plus ſimples , elle ſoit ornée par le vrai Idéal, & que dans les grands ſujets elle prenne le vrai ſimple pour fondement.

Les Eclogues du *Mantoüan* nous déplaiſent, parce qu'elles repréſentent des Bergers trop groſſiers: elles manquent du vrai Idéal. Celles de M. de *Fontenelle* nous les préſentent trop ſpirituels , elles manquent du vrai ſimple. Ce n'eſt point aſſez de parler de Brebis , de Titire , & d'Amarillis. Si vous ſimplifiez trop le ſujet, vous riſquez d'être fade & ennuyeux ; ſi vous l'embelliſſez trop , vous ſortez de la nature , & vous tombez

dans l'affectation. Ne donnez à vos Bergers d'autres bouquets, que ceux de leurs prairies : d'autres graces que celles de la Rose, d'autre miroir, que celui d'une onde pure. Peignez la nature, mais choisissez. Que le vrai simple ne vous échappe pas, mais que le vrai Idéal vous prête les ornemens, qu'il faut ajouter à la simplicité de la nature.

Ces deux vrais sont inséparables dans toute Poësie, & celle qui présente les plus grands objets doit dans toutes ses imitations avoir le vrai simple pour fondement ; que *César*, dans les horreurs d'une tempête, craigne la mort, il est homme : mais il est *César*, qu'il la craigne en Héros. Il ne faut pas que le vrai Idéal anéantisse le vrai simple, *César* ne doit point à la vûë d'un naufrage paroître content, parce qu'il a trouvé un péril digne de *César*.

. . . Credit jam digna pericula Ceſar
Fatis eſſe ſuis ;

C'eſt méconnoître le vrai ſimple, pour ſaiſir une fauſſe idée de grandeur. *Lucain* tombe ſouvent dans ce défaut. C'eſt encore celui des Poëtes Italiens, qui prennent pour vrai, tout ce que leur fournit une imagination trop vive ; ils ne peignent pas la nature: ils la maſquent, & nous dérobent le plaiſir de l'imitation.

Nous ne mettons point avec M. R. au nombre des penſées froides, celle-ci de Corneille :

Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux,
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Il eſt vrai que le ſang d'un homme qu'on tire, ne fume pas de colere ; mais ſi *Homere* donne du ſentiment aux fléches, pourquoi *Corneille* n'en donneroit-il pas au

ſang ? Cette image ne déplaît point ; mais on eſt choqué d'entendre dire au *Taſſe*, quand il parle d'un combattant, que ſi l'ame ne ſort point d'un corps perçé de tant de bleſſures, elle y eſt retenuë par la fureur.

. . . . E ſe la vita
Non eſco, ſdegno tien là al petto unita.

C'eſt ce qu'on doit encore plus reprocher au *Marini*, qui voulant trop embellir la nature, l'a accablée de tant d'ornements qu'il l'a entiérement étouffée. Où l'art paroît trop, dit *Quintilien*, la vérité ſemble diſparoître. *Ubi ars oſtentatur, veritas abeſſe videtur.* La Poëſie vit du menſonge, mais elle eſt morte, ſi elle ne donne au menſonge un air de vérité.

ARTICLE LXXV.

ALPHABETUM TIRONIANUM, ſeu notas Tironis explicandi Methodus : cum pluribus Ludovici Pii Chartis, quæ notis iiſdem exaratæ ſunt, & hactenus ineditæ, ad Hiſtoriam & Juriſdictionem cùm Eccleſiaſticam, tùm civilem pertinentibus. Labore & ſtudio D. P. Carpentier, *O. S. B.* Præpoſiti S. Oneſimi Doncherienſis. Pariſiis, *apud Hyppolitum Lud. Guerin, & Jacobum Guerin, viâ Jacobæâ, &c. Fol. pag. 108.*

LE Livre dont nous allons parler eſt à tous égards une curioſité littéraire. L'Auteur a prétendu donner une Méthode pour déchiffrer des ſignes qui tenoient lieu de lettres : il a fait l'application de ſon art à des monumens qui intéreſſent la littérature, il a mis en

œuvre pour l'édition toutes les richesses de la Typographie. Donnons en peu de mots une idée de tout ce travail, digne assurément d'un homme très-appliqué & très-intelligent.

On distingue trois espéces de notes propres à caractériser des choses ou des mots. Premierement celles que les anciens appelloient des hyeroglyphes : nous pouvons mettre aussi dans cette classe les signes dont se servent les Astronomes, & les Arithméticiens. Secondement, les Lettres initiales ausquelles on attache la signification des mots entiers. Tels furent ces quatre lettres S. P. Q. R. *Senatus Populusque Romanus*: 3°. Les signes dont on se servoit autrefois à la place des lettres ordinaires. L'Alphabet de Tiron que nous présente M. Carpentier, nous fournit les exemples de cette 3^e^. division.

Il faut donc bien remarquer que

ces ſignes ne furent ni des lettres, ni des marques deſtinées à repréſenter des choſes ; c'étoient des figures miſes au lieu de lettres. On les appelle notes de Tiron, parce qu'on croit que cet affranchi de Cicéron, & Cicéron lui-même en accréditerent l'uſage parmi les Latins. Cette origine n'eſt peut-être pas bien ſûre, mais Tiron a toujours l'honneur d'avoir donné ſon nom à cet art de ſuppléer les lettres par les ſignes.

Il reſte encore quelques monumens, c'eſt-à-dire quelques Chartes écrites en notes de Tiron : M. Carpentier en cite d'après la Bibliothéque du Roi, d'après celles de S. Germain des Prez, & de S. Remi de Reims ; il ne doute pas qu'on ne pût en trouver ailleurs, ſoit en France, ſoit dans les Royaumes voiſins.

Il n'a fait uſage dans l'ouvrage préſent que d'un volume de Chartes de l'Empereur Louis le Dé-

bonnaire ; c'étoit un des plus beaux MSS. de la Bibliothéque du Roi, mais trésor tout-à-fait inconnu avant les opérations de M. Carpentier ; or voici comment il s'y est pris pour se mettre en état de le communiquer au Public.

Il falloit déchiffrer, c'est-à-dire observer chaque note, & tâcher d'en connoître l'usage : il compara d'abord ce volume MS. avec un morceau de la Diplomatipue du P. Mabillon où ce sçavant Bénédictin donne une idée, un *prospectus* des notes de Tiron. Mais, soit activité de la part de notre Auteur, soit différence entre l'imprimé & les caractères manuscrits, M. Carpentier ne trouva point de rapports entre les notes du volume de la Bibliothéque du Roi, & celles de l'ouvrage du P. Mabillon. Il ne laissa pas de soutenir le travail du déchiffrement, durant quelques jours ; cependant les difficultés augmentoient ; le labyrinthe de-

venoit tortueux de plus en plus : il déſeſperoit déja du ſuccès de ſon entrepriſe, lorſqu'il s'aviſa de penſer que ce MS. contenoit des Chartes, ou de Charlemagne ou de Louis le Débonnaire, ou de l'Empereur Lothaire. Quelques mots inſérés parmi les notes, le dirigeoient là : ſur quoi reprenant courage, il ſe mit à lier ce peu de mots, à en faire des ſens ſuivis, à deviner, à conjecturer. Il ſe trompoit quelquefois : il rencontroit juſte de tems en tems : enfin le fil de ſon MS. le conduiſit à un capitulaire de Louis le Débonnaire, qui a été imprimé par M. Baluze, & à trois ou quatre Chartes dont on a fait auſſi des Editions. Ce fut là une découverte eſſentielle : car rapprochant les mots de ces piéces avec les notes, il fut facile de découvrir la valeur de chacun de ces caractères ; & un habile homme tel que M. Carpentier tira tous les avantages poſſi-

bles de cette bonne fortune. Il eut bientôt dressé un Alphabet, qui comprend tous les caractères employés dans ces monumens, pour exprimer les lettres; cela est suivi de tables contenant les notes qui se rapportent aux diverses terminaisons, aux noms, aux verbes, aux pronoms, aux prépositions, & aux adverbes. Ce sont autant de moyens qu'a ménagé l'Auteur, pour faciliter la lecture de tout Diplome écrit en notes de Tiron.

On conçoit déja que cette espéce de travail a dû exercer beaucoup la patience d'un sçavant: mais M. Carpentier nous développe bien des difficultés particulieres qu'il a eues à surmonter, soit parce que le texte de son MS. n'étoit pas correct; soit parce qu'une même note y est quelquefois employée pour signifier diverses lettres; soit à cause de la ressemblance que les notes ont entr'elles &c.

Or, pour bien eſtimer la grandeur de cet ouvrage, il faut ſe donner la peine de comparer les lettres Latines des Chartes, ſurtout celles du Capitulaire avec les notes placées vis-à-vis, de les rapporter enſuite à l'Alphabet & aux tables qui le ſuivent. On trouve que tout ſe ſoutient, que l'Auteur débrouille avec une ſagacité ſinguliere, ce cahos d'antiquité. Le petit eſſai que nous avons fait à ce ſujet nous a fait un plaiſir ſenſible, & nous invitons les Gens de lettres à s'en procurer un ſemblable.

On a ici outre le Capitulaire de Louis le Débonnaire 54 Chartes du même Prince, dont 50 n'avoient point encore vû le jour, & à la fin du volume, l'Auteur ajoute de courtes notes pour indiquer au Lecteur les principaux avantages qu'on peut retirer de ces monumens. Ils ſont en effet précieux pour l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & civile du 9^e^. ſiécle. Mais nous ſe-

rions encore tentés de croire que le travail de M. Carpentier l'emporte ſur le fond de la choſe : c'eſt le cas où l'on peut dire en toute vérité,

Materiam ſuperabat opus.

ARTICLE LXXVI.

Carta Latina de Ignacio Philalethes a los P. P. de Trevoux, Sobre lo que ſe dice en las Memorias del mes de Marzo de l'anno paſſado de 1742. acerca de las Coſas Litterarias de Eſpaña &c. C'eſt-à-dire, Lettre aux Auteurs de Trévoux ſur un endroit de leurs Mémoires du mois de Mars 1742 où il eſt parlé de la Littérature Eſpagnole &c. *A Saragoſſe 1743.*

IL n'y a que fort peu de jours que cette brochure, quoiqu'imprimée depuis quatre ans, eſt tombée entre nos mains : cela juſtifie un peu le mot qui ſe trouve dans notre Volume de Mars 1742 ; ſçavoir, que nous autres François *ſommes communément aſſez peu inſtruits* de ce qui concerne la littérature d'Eſpagne. Cependant c'eſt cet article

de nos Mémoires qui donne lieu à la lettre dont nous allons rendre compte en peu de mots. Elle est précedée d'une petite préface en Espagnol, & suivie de deux lettres dans la même langue; le tout ayant pour objet l'endroit du Journal que nous venons de marquer.

Voici en quels termes il est conçu (page 524). » On est si peu ins-
» truit de l'état des Sciences en ce
» Royaume (d'Espagne), & des ou-
» vrages qui y paroissent, qu'on
» est assez porté à croire qu'il ne
» s'y fait rien en ce genre, qui soit
» digne de notre attention, &
» qu'on daigne à peine s'en instrui-
» re. Un François qui a fait un
» long séjour en Espagne, entre-
» prend de détruire ce préjugé, en
» nous faisant connoitre quelques
» ouvrages capables de donner une
» idée plus avantageuse de la Na-
» tion &c.

Nous parlions alors, comme il est évident par ce texte, d'une for-

te d'opinion que quelques Littérateurs de France avoient conçûë de l'état des Sciences en Eſpagne ; ſans l'appuyer cette opinion, bien loin de l'adopter ou de la préconiſer, nous l'appellions même un *Préjugé*, & nous paroiſſions être bien aiſes que le François, dont nous indiquions les entrepriſes littéraires, eût pris à tâche de le *détruire* en publiant une liſte d'ouvrages Eſpagnols. Encore une fois il nous ſemble que la lecture de l'Article XXII. de ce Journal de Mars 1742 ne préſente point d'autre Image à l'eſprit. Cependant on n'en a pas été content en Eſpagne ; on a pris nos termes dans le ſens abſolu & même perſonnel, comme ſi nous jugions nous-mêmes que les Eſpagnols d'aujourd'hui ne font *rien dans le genre littéraire qui ſoit digne de notre attention*. On a diſſimulé auſſi le rapport des paroles dont nous nous étions ſervis, avec l'entrepriſe du *François* hom-

me de Lettres, jaloux de *détruire le préjugé* désavantageux à la Nation Espagnole.

Et de tout ceci a résulté la Brochure que nous adresse un Auteur qui se dit *Amateur de la vérité.* Il faut lui rendre justice, il n'a lû l'article de notre Journal que dans une Traduction Espagnole, qui n'est pas tout-à-fait exacte, puisqu'au lieu de ces mots, *on est assez porté à croire qu'il ne s'y fait rien en ce genre qui soit digne de notre attention &c.* Le Traducteur met *Nos hallamos bastanta-mente inclinados à creer que nada se hace en este genero, que sea digno de nuestra attencion &c.* paroles qui attribuent aux Journalistes une *inclination* qu'ils ne s'attribuent point eux-mêmes, & dont ils ne parlent qu'en général.

Mais après tout si nous sommes fâchés d'avoir déplu, de quelque maniere que ce soit, à l'Homme de lettres qui nous écrit, & si

nous avons toujours été fort éloignés de penser peu favorablement de la Littérature Espagnole ; il faut avouer cependant que les reproches qu'on nous fait sont mêlés de tant de politesse, & ils contiennent d'ailleurs tant d'anecdotes utiles à nos Mémoires, que nous serions tentés de nous applaudir de ce petit procès littéraire. C'est le cas peut-être où l'esprit de procédures peut paroître agréable.

La Lettre Latine qui contient tout le fond de cette controverse est écrite avec beaucoup d'élégance, & ce monument seul pouroit déja réfuter tous ceux qui penseroient que la bonne Latinité n'a plus de partisans au-delà des Pyrenées. L'Auteur, aussi sincere que poli, commence par quelques aveux qui nous exposent l'état, ou si l'on veut, la fortune des Sciences en Espagne, à prendre les choses depuis la mort du Roi Philippe Second.

Ce fut, ſelon lui, l'époque de la décadence des Lettres dans ce Royaume; le Siécle d'Or commença, dit-il, à ſe changer en Siécle d'Airain ou même de Fer. Cette dégradation continua juſqu'après le regne de Charles II. Le Roi Philippe V. eut le goût des Lettres, il les protégea, il les récompenſa : mais les longues guerres qui partagerent ſon attention ne lui permirent pas de faire tout ce qu'il auroit ſouhaité en ce genre. Les Belles-Lettres ne ſont pas encore en Eſpagne ſur le pied où elles furent autrefois. L'Etude de la Langue Grecque n'y eſt pas cultivée, le Latin y eſt trop négligé, les Ecoles publiques ne manquent abſolument pas de bons Maîtres, mais on n'y exerce pas aſſez longtems la jeuneſſe; après deux ou trois ans de Grammaire Latine, les Enfans paſſent en Logique, n'ayant preſque aucune teinture de l'Art Oratoire. Cette

Logique & les autres Sciences abſtraites achevent de faire perdre le peu de goût qu'on pouvoit avoir pris pour les bons Auteurs. La barbarie de l'Ecole abſorbe toutes les graces de la belle Littérature, & tels ſont à peu près les défauts qui regnent dans l'éducation des jeunes Eſpagnols.

Notre Auteur ne les diſſimule point, il les blâme ſans reſpect humain, mais il ajoute que l'état d'oppreſſion ou d'obſcurité dans lequel ſe trouve la Langue Latine n'empêche pas qu'on ne cultive les Sciences en Eſpagne. D'abord il ſe trouve toujours un nombre d'illuſtres Littérateurs, qui s'élévent au-deſſus du Vulgaire, & l'on nous trace ici une liſte aſſez ample de Sçavans dont les Ouvrages ſont très-eſtimés. Enſuite, ſans toutes les richeſſes de Rome & d'Athènes, chacun ne peut-il pas cultiver les beaux Arts dans ſa langue maternelle? Vous autres François,

dit l'Auteur de la Lettre, ne traitez-vous pas toutes les Sciences ſans ſortir des bornes de votre langue? Il en eſt à peu près de même en Eſpagne: on y compoſe d'excellens ouvrages dans la langue du Païs, & il y auroit de l'injuſtice à croire que les Eſpagnols ne ſont pas gens de lettres, parce que leurs productions ne paſſent point dans les Etats voiſins, ou qu'on les y voit rarement.

Sur cela on adreſſe la parole aux Auteurs de Trévoux; on les fait reſſouvenir, que l'Eſpagnol n'eſt pas à la mode aujourd'hui comme le François; que la plûpart des Etrangers, ceux même qui ſe piquent de ſçavoir l'Eſpagnol, ne peuvent néanmoins juger de l'état des Sciences en Eſpagne, parce qu'ils ſont communément trop peu inſtruits d'une langue qu'ils n'apprennent que dans les livres. Enfin l'Auteur croit qu'il regne contre l'Eſpagne une ſorte de jalouſie, qui fait qu'on

ne reconnoît pas plus volontiers ſon mérite littéraire, que la grandeur de ſa puiſſance. A cette derniere raiſon, nous pourrions bien répondre que ces rivalitez furent peut-être il y a cent ans, lorſque les cœurs François & Eſpagnols compatiſſoient ſi peu enſemble; mais que depuis l'étroite alliance des deux branches Royales de la Maiſon de Bourbon, nous regardons, nous autres François, la gloire de l'Eſpagne comme un bien qui nous intéreſſe, qui nous touche, comme une ſorte d'héritage que nous voulons défendre avec la plume & avec l'épée.

Il nous ſemble que tout cela ſeroit dit aſſez à propos, & que l'élegant Auteur, qui nous adreſſe la parole, liroit volontiers cette apologie dans notre Journal. Finiſſons par un projet de paix entre nos Mémoires, & tout ce qu'il y a de gens de lettres dans les Royaumes d'Eſpagne. Les conditions du traité ſeroient

roient que des deux côtez, on ſe préviendroit d'eſtime & de politeſſes ; que les ſçavans Eſpagnols procureroient aux Auteurs de Trévoux les moyens de connoître les ouvrages qui s'impriment au-delà des Pyrénées ; & que les Journaliſtes en rendroient compte avec autant de ſoin que d'équité. Ajoutons qu'il ſeroit ſtipulé que, quand on exerceroit de part ou d'autre quelque critique littéraire, l'Axiome d'Horace auroit lieu,

Veniam petimuſque damuſque viciſſim.

ARTICLE LXXVII.

HARMONIE THEORICO-Pratique divisée en 6 Parties. De l'Imprimerie de J. B. C. Ballard rue Saint Jean de Beauvais. A Paris 1746. in-4°. forme longue 55 pp.

C'Est un traité de composition de Musique, fait par M. Blainville, avec beaucoup de netteté & de précision. L'Auteur paroît concis dans toute sa maniere. Dix lignes d'avertissement font toute sa Préface. Il y déclare que son but est de rapprocher la Théorie moderne de M. Rameau, de la pratique ancienne & ordinaire, telle que celle de Corelly. Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût un peu mieux tenu cette parole, & qu'après une simple exposition fort abregée des Principes les plus généraux de M. Rameau ou de tout autre, il en eût fait une vraie ap-

plication détaillée à la pratique, dans laquelle il paroît un grand Maître, & qui ne l'a que trop gagné. On jugera de ſon Livre par ces mots ſuccints. *Enfin un peu de Théorie & beaucoup de pratique, c'eſt le conſeil & le Livre que je donne.*

Il n'eſt pas douteux que pour exceller dans la Muſique comme en toute autre choſe; il ne faille un peu de Théorie & beaucoup plus de pratique, en ſuppoſant encore plus de génie & de naturel: mais s'il faut cela dans un maître, il faut pour un Ecolier & pour l'inſtruire d'abord dans un art, beaucoup plus de Théorie que de Pratique. Un Commençant n'a point encore de pratique, & n'eſt capable d'être initié dans celle d'autrui, que par des principes, des réflexions, des explications, de la Théorie en un mot.

La premiere Partie, préliminaire aux Regles de compoſition,

roule ſur le ſon fondamental, ſur la Baſſe fondamentale, ſur la conſtruction des accords, & ſur leur renverſement. M. Blainville dit ce que c'eſt que Son fondamental. Il le défiuit *le ſon grave d'un accord parfait ou de ſeptiéme d'un accord direct & non renverſé* : l'accord direct eſt double ou parfait ou de ſeptiéme. Du parfait formé de tierce & de quinte dérivent par renverſement tous les conſonans de ſixte tierce & de ſixte quarte : de celui de ſeptiéme accompagné de tierce & de quinte, dérivent tous les diſſonans de fauſſe quinte ou de grande ſixte, de ſeconde ou de triton, de petite ſixte.

La ſuite des ſons fondamentaux de chaque accord, forme la Baſſe fondamentale qui n'eſt qu'un enchaînement de cadences, de même que le diſcours n'eſt qu'un enchaînement de Phraſes. On appelle cadence (*cadence pleine*) un certain repos qui ſe fait dans toutes les

Parties par un accord parfait. Il y a des cadences parfaites, il y en a d'irrégulieres, de rompuës, d'interrompuës. On en définit ici le progrès, tel que nos Mémoires l'ont souvent défini à l'occasion de M. Rameau.

M. Blainville n'oublie pas les accords de supposition, neuviéme & onziéme, ni ceux d'emprunt, quoiqu'il confonde ceux-ci avec ceux-là, non sans raison, puisqu'absolument ce sont les mêmes à la différence près du mineur ou du majeur. Sur quoi il y a ici une nouveauté où l'Auteur paroît rectifier M. Rameau, qui ne veut pas qu'on puisse renverser ces accords que notre Auteur renverse sans façon, &, nous croyons, sans licence, ou plutôt sans faute. Car la licence n'est point absolument une faute.

La seconde Partie traite de la composition à deux parties. Le principe de M. Rameau selon le

quel la composition à 4 parties, est préliminaire à la composition à 3 & celle-ci à celle qui est à deux, nous paroît toujours vraie, au moins théoriquement parlant, & dans l'ordre didactique. Il nous paroît même impossible de bien composer à deux ou à trois, sans sçavoir à fond composer à quatre, & tout le fonds de l'accord d'où on tire les deux intervalles préférés. Deux intervalles ou plutôt l'intervalle de deux sons, ne fait jamais un accord complet : il y a toujours un ou deux autres sons sous-entendus, & que le compositeur doit sous-entendre très-distinctement en lui-même pour bien composer. Il doit y avoir du choix dans son travail. Or on ne choisit pas deux sons, lorsqu'on n'en a que deux à choisir. Cela paroît décisif.

En général, M. Blainville ne se sert gueres des principes de M. Rameau, que pour l'explication des siens ; & assez peu pour l'éta-

bliſſement des régles & pour les en dériver. Et il eſt vrai que cette dérivation & cet établiſſement des regles ſont un peu imparfaits chez M. Rameau, & difficiles à ſuppléer par tout autre. C'eſt à quoi Meſſieurs les Muſiciens devroient viſer tout de bon & ſans entêtement, à moins qu'il n'y faille un Homme de Lettres, plus Phyſicien Géometre que Muſicien praticien. Car en toutes choſes ce ne ſont pas les Artiſtes qui écrivent le mieux ſur les Arts. L'Artiſte a droit de dicter ſes regles à l'Ecrivain, mais c'eſt à l'Ecrivain, écrivain, de les dicter au Public.

Dans la compoſition à deux, les quintes & les octaves ne doivent point être prodiguées. Il n'en faut jamais deux de ſuite, à moins que le mouvement n'en ſoit différent, & la nature auſſi, au moins des quintes. Les tierces entremêlées avec elles les rendent moins fades, & ces tierces mêmes doi-

vent avoir quand elles ſe ſuivent, une diverſité de caractère & ſouvent de mouvement. Les ſixtes en ſuivent la regle, étant leur renverſement. Nous croyons pouvoir dire que les accords conſonans n'ont à craindre que leur propre perfection, & n'ont d'autre regle à ſuivre que celle de la ſimple varieté.

Les accords diſſonans ont des progrès déterminés, obligés, contraints. On les prépare, on les ſauve, on les lie pour les adoucir; ſans quoi ils heurtent trop l'oreille, & donnent à l'ame des eſpéces de mouvemens trop convulſifs. La ſyncope qui leur eſt aſſez ordinaire ſemble exprimer celle que l'on éprouve en les entendant. Sur cela & ſur tout le reſte l'Auteur donne un fort bon détail de regles, avec leſquelles on peut abſolument bien compoſer. Mais c'eſt du détail, & ce ſont des regles auſquelles rien ne

nous garantit qu'il n'y ait pas absolument des exceptions. Ce n'est que par des principes généraux, tels que ceux de M. Rameau un peu rectifiés ou développés, qu'on peut embrasser tous les cas particuliers.

Dans la 3ᵉ Partie, il est question de la composition à quatre & à cinq Parties. L'Auteur convient qu'on n'y est point obligé à une harmonie aussi correcte qu'à trois: ce qui paroît confirmer qu'il faut moins d'habileté pour composer à quatre & à cinq qu'à trois & à deux. Comme de soi quatre & cinq parties font plus de varieté que deux & trois, on peut s'astreindre un peu moins à en varier le détail des accords, des intervalles & des sons particuliers. Les mouvemens contraires n'y sont pas si nécessaires: on peut même y faire deux quintes ou deux octaves de suite. La pluralité des parties couvre cette sorte

de monotonie, insipide lorsqu'elle est seule & sans rien qui partage avec elle l'attention de l'oreille ou de l'esprit.

C'est une bonne regle, une bonne maxime de l'Auteur, de dire en général que les sons qui n'ont point de progrès forcé peuvent être doublés pour le remplissage des parties, & non ceux qui comme la note sensible ou la septiéme, doivent monter ou descendre pour être sauvés. D'ailleurs les dissonances ne doivent point être trop renduës sensibles : elles le sont déja assez. M. Blainville appelle au secours des regles en ce point, le progrès de la Basse continuë, & ne croit pas même qu'on puisse s'en passer. Ne pourroit-on pas sur cela concilier ses regles avec le principe de la Basse fondamentale de M. Rameau, en disant que la Basse continuë tient immédiatement de la fondamentale, le droit de lui servir de Vicaire, &

de diriger d'après elle les accords & le progrès des parties ? Qui doute qu'en formant les diverſes parties on ne doive leur faire obſerver des égards, des rapports reſpectifs les unes envers les autres, & avec celle ſurtout qui repréſente la mere générale des parties & des accords ?

Il y a ici de la part de M. Blainville des choſes de pratique qui ſont admirables. Il ajoute des remarques non moins utiles ſur les ſons qu'il faut retrancher dans les renverſemens de la progreſſion fondamentale & dans quelques autres accords particuliers, ſelon leur nature & le progrès de la Baſſe continue.

Il conclut, & ſa concluſion mérite attention, que, » quoique la » progreſſion fondamentale ſoit la » ſeule qui nous donne le moyen » de faire un enchaînement de diſ- » ſonances, ſes renverſemens n'en » ſont pas moins ſubordonnés au

» progrès de la Basse continuë ;
» qui a aussi ses regles particulie-
» res, & qui n'ayant pas tant de
» force que la progression fonda-
» mentale, exige un mêlange al-
» ternatif & judicieux de la con-
» sonance & de la dissonance, &
» ne peut pas toujours admettre
» l'harmonie brute qui résulteroit
» de la totalité des sons, selon le
» systême de la Basse fondamen-
» tale de M. Rameau.

M. Blainville va jusqu'à dire que la *Basse fondamentale tromperoit souvent si on la prenoit toujours pour guide.* Nous serions curieux de voir ce que pense de cette critique un peu forte M. Rameau. Nous l'exhortons ici à dire ses raisons. Nous sommes persuadés qu'il en a de bonnes. Comme nos Journaux ont garanti son systême, nous pourrions bien s'il le vouloit, le garantir encore de ce nouveau trait, lancé pourtant de bonne main. Car M. Blainville est un

fort habile homme, qui raiſonne en grand Praticien, mais Praticien. Le public ne perdroit rien à la diſpute purement ſçavante où nous voudrions commettre ici la Pratique avec la Théorie. Il n'y a, nous le croyons, qu'à s'entendre, & tout le monde aura gagné après le combat, au moins ſi nous en ſommes les arbitres.

Quatrième partie de l'harmonie figurée & de la fugue. Réellement dans ſa brieveté l'Auteur dit des choſes qui méritent d'être luës, & même méditées : car il donne à penſer ſur la fugue, ſur le deſſein, ſur l'imitation, ſur les moindres ſujets qu'il tranche avec beaucoup d'énergie & de déciſion.

Cinquiéme partie. Des modes & de la Modulation. Toujours concis, l'Auteur eſt toujours ſçavament déciſif.

Sixiéme Partie. Des trois genres de Muſique, Diatonique, chromatique, Enharmonique. Sur ce

dernier genre M. Blainville entre admirablement dans l'esprit de la chose, & l'explique au mieux par son discours & par des exemples appropriés. Il n'approuve point qu'on fasse entendre au même instant à l'oreille deux sons enharmoniques, c'est-à-dire qui ne différent que d'un quart de ton, c'est-à-dire (car ces deux sons n'existent pas, au moins dans le clavecin) un son qui par l'effet de la modulation tienne lieu de ces deux, l'un majeur & dièse, l'autre mineur & bémol. Il voudroit même que le passage de l'un à l'autre ne fût point trop brusque.

Il a raison, mais si l'on s'entend encore ici, tout le monde a raison. Mais on ne s'entendra surement jamais tandis que l'un s'entêtera du droit, & que l'autre s'obstinera dans le fait. L'enharmonique pur est vrai de droit, mais purement possible & idéal jusqu'ici. Il peut, c'est-à-dire il pourroit

réussir si les oreilles y étoient formées par l'habitude. Mais elles ne le sont pas, & il ne réussira jamais, jusqu'à nouvel ordre.

Que faire à cela? Le voici: c'est d'exhorter tout Musicien qui a sa réputation à faire de ne pas l'y risquer, & d'aller le grand chemin du Diatonique & du Chromatique au plus: c'est là le parti de la sagesse. Cependant comme l'enharmonique a son bon, ses beautés mêmes, qu'il auroit des usages infinis pour le chant déclamatoire, pour le récitatif, qu'il a réussi chez les anciens, & qu'il n'y faut que de l'habitude, nous exhortons en même tems un homme comme M. Rameau qui a sa réputation faite, d'en hasarder encore quelques traits sans se rebuter. C'est déja avoir gagné quelque chose que d'avoir engagé d'habiles maîtres comme M. Blainville d'en parler, même en le rejettant. Les meilleurs estomacs peuvent ne pas

digérer un bon aliment, mais d'un goût ſingulier, la premiere fois qu'ils y goutent avec répugnance.

ARTICLE LXXVIII.

ABREGÉ DE L'HISTOIRE des Inſectes &c. Tome II. ſuite de l'Arcicle LXIII. au mois de Juin.

NEuviéme Entretien. *Des Guêpes en général, & particulierement de celles, qui vivent ſous terre.* Toutes les Guêpes ſont carnaſſieres, & vivent de rapines. Ce ſont de vrais Anthropophages parmi le peuple Mouche. A n'y point regarder aſſez près on pourroit les confondre avec les Abeilles. Il y a cependant entre les unes & les autres des differences aſſez marquées, & qui ſont ici bien expliquées. L'Auteur partage enſuite toutes les Guêpes, qui vivent en ſocieté, en trois claſſes principa-

les. La premiere comprend les plus petites de toutes, qui attachent leurs nids à des plantes ou à des branches d'arbres. Elles ne composent que des societés peu nombreuses. Celles de la seconde classe sont les plus grosses, se nichent dans des troncs d'arbres, ou dans des greniers peu fréquentés; c'est ce qu'on appelle *Frélons*. Il s'agit ici de celles de la troisiéme classe, qui bâtissent des Villes à la maniere des Mouches à miel, y vivent en commun, forment un grand peuple, & remplissent tous les devoirs d'une societé bien unie.

Leurs édifices sont sous terre, & nous marchons sur elles, pieds contre pieds. Elles bâtissent dans un goût d'Architecture, qui n'est ni tout semblable à celui des mouches Abeilles, ni tout-à-fait différent. Quant aux matériaux, c'est du papier. L'homme a été 5000 ans sans apprendre à en fai-

re. Les Guêpes le ſçavent depuis la création du monde; & quoique nous les trouvions par tout, car ces guêpes ſouterraines, qu'on nomme auſſi *domeſtiques*, ſont celles, qui ſe jettent comme des harpies ſur nos tables, qui goûtent avant nous tous nos fruits, ravagent nos eſpaliers, & ſurtout nos muſcats : il nous eſt très-aiſé de découvrir leurs nids, & de voir comment elles font du papier.

Quelque nombreuſe que ſoit une République de ces Guêpes, une ſeule, qui a été fécondée en Automne, qui a échappé, comme elle a pu, aux rigueurs de l'hyver, en eſt la Mere. Preſſée de pondre, quand le Printems eſt venu, elle commence à bâtir pour loger ſes œufs, & ſon travail mérite bien d'être conſideré. Il y a deux moyens d'en venir à bout. Le premier eſt de mettre une méche ſouffrée & allumée à l'entrée du trou, qui conduit à la ruche: mais par ce

moyen on ne connoît que leur travail, on ne les voit point travailler : le ſecond, qui a ce double avantage, eſt de déterrer le Guêpier, & de le faire entrer dans une ruche vitrée. On trouvera ici comment on le peut faire ſans riſquer.

Le trou qui renferme le Guêpier, a 14 à 15 pouces dans ſon plus grand diametre, & cela eſt prodigieux, quand on penſe que des mouches, pour le creuſer, & pour faire le trou, qui y conduit, ont dû enlever la terre grain à grain. Le nid qui le remplit, eſt comme une boule, qui renferme une Ville, dont on nous décrit la forme, les fortifications, les murailles, les deux portes, l'une pour entrer, l'autre pour ſortir, les maiſons, les mœurs des habitans, & tout le détail de leur vie. Les figures gravées aident beaucoup à donner une idée nette de tout l'édifice, lequel n'eſt qu'un compoſé de feuilles de

papier, non plus que ſon envelop-pe, qui a un pouce & demi d'épaiſ-ſeur, & que les mouches ont le ſe-cret de rendre impénétrables à l'humidité de la terre.

Mais avec quoi les Guêpes font elles leur papier ? Avec du bois pourri : & pourquoi, en les voyant travailler, ne parviendroit-on pas à en faire auſſi de la même matie-re ? Le bois pourri & les vieux chiffons ne ſont pas des choſes ſi éloignées l'une de l'autre, qu'on pourroit ſe l'imaginer, » & le » bien public, dit M. Bazin, exi-» ge que l'on y faſſe attention. » Les Maîtres des Papeteries ſe » plaignent ſouvent que les vieux » chiffons deviennent de jour en » jour une matiere rare, parce que » la conſommation du papier aug-» mente, pendant que celle du lin-» ge, dont il eſt fait, reſte à peu » près la même... Le linge n'eſt au-» tre choſe, que les fibres du lin » & du chanvre. Les fibres... du

» moins de certaines plantes ſont
» donc propres à faire du papier,
» pourquoi ne le feroient pas les
» fibres de certains arbres? &c.

X^e. Entretien. Il s'agit ici de l'intérieur d'un nid de Guêpes & de ce qui s'y paſſe. Eugene, un guêpier à la main, en décrit juſqu'aux moindres parties. Rien n'y manque, rien n'y eſt inutile. La figure gravée peut ſuppléer à l'original. Si la Mere Guêpe faiſoit toute ſa ponte à la fois, il faudroit qu'elle fût chargée non ſeulement de la conſtruction de tout l'édifice, mais encore du ſoin d'amaſſer toutes les proviſions pour la nourriture des vers. La providence y a pourvû. Les pontes ſe font ſucceſſivement, & la Mere ne travaille ſeule, que les premiers alveoles. Comme vingt jours ſuffiſent à un œuf pour devenir ver, nymphe & guêpe formée, la Mere ſe trouve bientôt ſoulagée dans ſon travail, & trente mille Guê-

pes, qu'elle doit mettre au monde en ſix mois, lui fourniſſent en très-peu de tems aſſez d'ouvrieres pour loger & entretenir ſa nombreuſe famille ; il n'y a point là d'apprentiſſage à faire, dès que la Mouche a développé ſes aîles, elle eſt auſſi habile que ſa Mere.

Il ne faut pourtant pas croire que de tous les œufs il ſorte des ouvrieres. Il y a parmi ces Guêpes des Mâles, des Femelles & des Mulets, qui n'ont point de ſexe, & ont des aiguillons dont les piqûres ſont plus cuiſàntes, que celles des Abeilles à miel. Celui des Femelles eſt plus long & plus gros : les Mâles n'en ont point. On diſtingue auſſi les uns & les autres à la taille:une Femelle peſe autant que ſix Mulets, & autant que trois Mâles, un Mâle autant que deux Mulets. Ceux-ci, pour la plûpart, naiſſent les premiers, ils ſont néceſſaires pour finir l'ouvrage, que la mere a commencé. Aux appro-

ches de l'hyver, de tant de milliers de Guêpes il ne reste que quelques Femelles, qui vont chacune de leur côté, faire au retour du printems ce que leur Mere a fait un an auparavant. On peut voir dans l'ouvrage même les causes de cette destruction d'une si belle & si nombreuse République.

XI^e. Entretien. Des *Frélons, des Guêpes aëriennes & des Cartonnieres.* C'est la plus grande & la plus forte espéce des Guêpes. La piquûre de ces Guêpes est meurtriere, elle donne au moins la fiévre, & fait quelquefois perdre connoissance, surtout pendant les grandes chaleurs. Le Frélon ne vit que de rapines, & n'est pas aussi bon Artiste que les Guêpes dont nous venons de parler.

Les Guêpes aëriennes sont la plus petite espéce de toutes celles, qui vivent en societé. Elles attachent leurs nids ou à une branche d'arbre, ou à une paille de chaume,

ou à une plante : quelquefois à un mur, ou à un buiſſon ; elles ne ſçavent pas à la vérité s'envelopper comme les autres d'une couverture, qui les défendent contre les injures de l'air, mais elles leur donnent une poſition, qui les en garantit ſuffiſament, & elles jettent ſur leur papier un ſi bon vernis, que l'Auteur ayant laiſſé pendant pluſieurs jours un de ces nids trempé dans l'eau, il n'en a été ni altéré, ni ramolli.

Les Guêpes Cartonnieres paſſent encore tout ce que les précédentes ont de plus admirable. Nous ne les connoiſſons que depuis peu, car elles ſont étrangeres à l'ancien monde. C'eſt de l'Amérique qu'elles nous viennent. » Une des choſes, dit M. Bazin, » qui ſurprit le plus l'admiration » des Amériquains, ce fut la » beauté & la perfection de nos » Arts. Ces peuples groſſiers & » ignorants n'en avoient que de » lourds

» lourds & de très-imparfaits au
» prix des nôtres. Si les Guêpes
» étoient voyageuſes, & que les
» Amériquaines s'aviſaſſent aujourd'hui
» d'hui de venir à la découverte
» de l'Europe ; nos Guêpes ſouter-
» raines, dont vous avez admiré
» l'induſtrie, joueroient le même
» perſonnage devant les Guêpes
» d'Amérique, que les Améri-
» quains jouerent vis-à-vis des Eſ-
» pagnols ; elles reſteroient en ex-
» taſe, & rougiroient de leur igno-
» rance à la vue des Guêpes de
» l'Amérique, & du carton, dont
» ces nids ſont compoſés.

En effet, ce carton, qui peut le diſputer en beauté, en force & en blancheur, au meilleur, que puiſſent faire nos plus habiles ouvriers, prouve que ces Mouches Amériquaines pourroient faire du papier beaucoup plus beau que celui des Guêpes Européennes ; car qui peut faire le plus, peut faire le moins, & cepen-

dant elles y employent la même matiere. C'est du bois : mais peut-être que la différence, au moins pour la blancheur, vient du choix, que celles-là font, ou de la qualité du bois, qu'elles choisissent; car pour ce qui est de la solidité, qu'elles donnent à leur carton, elle est sans doute le fruit de leur habileté à bien composer leur pâte, laquelle, quand elle est séche, est compacte, serrée, & d'une épaisseur, qui va, pour la boëte & les planchers, jusqu'à celle d'un écu de trois livres.

Notre Auteur voudroit qu'on essayât de les imiter, & croit que si on traitoit par exemple l'Ortie, comme on fait le Chanvre, si aprés l'avoir rouïe & tillée pour en tirer la paille, on en portoit le fil au moulin, on réussiroit à en faire de très-beau papier. Car pourquoi non, puisqu'on est déja parvenu à en faire de la toile ? D'ailleurs, ajoûte-t'il, les Japonnois selon

Kœmpfer, n'employent point d'autres matieres dans la fabrique de leurs papiers, qui valent bien les les nôtres, que les écorces de certains arbres, qu'ils mettent en bouillie. Au reste ces Guêpes de l'Amérique sont de l'espéce des Aëriennes, dont nous avons parlé; & c'est parce qu'elles établissent leur demeure en plein air, & qu'elles sont très-délicates, que la nature leur a appris à prendre tant de précautions pour garantir leurs nids de tous les accidens, qui pourroient leur nuire.

XII. Entretien. *Des Cousins*, &c. ce Moucheron, que l'on nomme *Maringouin* dans les autres parties du monde, ne nous est connu, que par le mal, qu'il nous fait, & dont les Hirondelles, les Mouches Ichneumons, les Demoiselles, les Poissons, & quantité d'autres animaux nous vengent en le poursuivant plus ardemment encore, que nous ne le

faiſons. Notre Auteur avouë qu'il ne lui connoît point de Talens, dont nous puiſſions faire uſage. » Mais je ſçai, dit-il, qu'il mé» rite d'être connu à cauſe des » ſoins ſinguliers, que l'Auteur de » la Nature a pris pour ſa multi» plication, & de l'art avec le» quel il a formé ſon aiguillon, » cet inſtrument deſtiné à ſucer » notre ſang.

On prend ſouvent pour un couſin, un volatile du genre des *Tipules*, qui n'eſt point malfaiſant, & à qui ſa reſſemblance avec cet ennemi de notre repos eſt ſouvent funeſte. Il n'eſt pas poſſible de ſuivre la deſcription du Couſin, laquelle eſt très-curieuſe, ſans en avoir la figure ſous les yeux : d'ailleurs elle ne ſçauroit être abrégée. Il eſt à remarquer que ſon aiguillon eſt en même-tems une Pompe, d'autant plus admirable, qu'elle eſt ſimple. Il eſt, comme celui du Taon, compoſé de plu-

ſieurs lames pointuës ; mais ſi petit, qu'on n'a pû en obſerver le jeu ; en obſervant celui du Taon, on a vû le ſang monter entre ces lames auſſi facilement, que s'il étoit tiré par une pompe à piſton. Il y a bien de l'apparence que l'aiguillon du Couſin opere de même, & cela s'explique par l'expérience des tuyaux capillaires, dans leſquels l'eau monte comme d'elle-même & par ſes propres forces au-deſſus de ſon niveau, plus ou moins, à proportion que leur diametre eſt plus ou moins petit.

Il eſt vrai que le ſeul mouvement du ſang cauſé par la circulation ſeroit ſuffiſant pour ſuppléer à cette méchanique ; mais il la faut pourtant reconnoître dans le Couſin, parce qu'il tire auſſi des liqueurs tranquilles, comme le ſuc des plantes, du ſuc délayé, &c. Il eſt encore vrai que notre ſang eſt bien viſqueux pour être ainſi pompé dans un tuyau capillaire ſi pe-

tit ; mais M. de Reaumur a obſervé que du bout de la Trompe du Couſin il ſort des gouttes d'une eau très-claire, qu'il a vû couler dans la playe, tandis que l'aiguillon piquoit. C'eſt pour décompoſer le ſang, & le rendre plus liquide, que la nature lui a donné cette liqueur. C'eſt cette eau, qui fait tout le mal, apparemment contre ſon intention, mais elle lui eſt néceſſaire pour vivre, & il faut qu'il ſe nourriſſe aux dépens de qui il appartient ; il eſt heureux pour nous qu'il ait encore d'autres reſſources, car ſans cela tout le ſang humain ne ſuffiroit pas pour nourrir tous les Couſins.

Ce petit Inſecte ſort d'un œuf, qui nâge ſur l'eau, en forme de ver, ou, ſi l'on veut, de poiſſon. Il ſe transforme enſuite en Nymphe, enfin il devient Moucheron, & habitant de l'air. Rien n'eſt plus curieux, ni plus facile, que de le ſuivre dans ces différentes métamor-

phoſes. Il ne travaille à la multiplication de ſon eſpéce, que la nuit : ainſi c'eſt à ce petit animal, qu'il faudroit tranſporter l'éloge de pudeur, que les Anciens avoient accordé trop libéralement aux Abeilles.

Des Auteurs Anciens & modernes ont cru que la Femelle des Couſins jettoit & diſperſoit ſes œufs ſur la ſurface de l'eau. Il eſt pourtant facile de reconnoître le contraire : c'eſt par la maniére, dont ils doivent être poſés ſur l'eau, que la Mere, en les plaçant, pourvoit à leur conſervation. Il y a en cela un art & une prévoyance, dont on ne peut lire le détail, qu'avec autant d'admiration, que de plaiſir. Il en périt pourtant beaucoup avant que d'être éclos, car les poiſſons en ſont fort friands ; ils ont encore bien des dangers à eſſuyer avant que d'avoir leur derniére forme, & dans l'air, qui eſt leur dernier élément, ils trouvent

des ennemis ſans nombre, contre leſquels ils n'ont point de défenſe. Sans cela, vû la prodigieuſe fécondité de cet Inſecte, l'air en ſeroit obſcurci, & nous en ſerions dévorés. Le Couſin ne s'attache pourtant pas également à tout le monde. Tous les hommes n'ont pas le ſang d'une qualité, qui lui convienne, & il ne ſe trompe jamais.

Lettre d'Eugene à Clarice au ſujet des Polypes. Cette lettre, qui eſt du même Auteur que les Entretiens, parut imprimée en 1744; elle eſt ici fort bien placée à la ſuite de l'hiſtoire des Inſectes. Le Polype eſt un animal vivant, bûvant, mangeant, digérant, ſe promenant, ayant tête, ventre & bras, qu'on trouve facilement dans nos Viviers, & dans les eaux dormantes de nos Canaux; mais qui engendre à la maniére des plantes, n'ayant point de ſexe, les petits ſortant tout formés de la ſub-

ſtance du corps d'un Polype, comme les Peintres repréſentent Eve ſortant du côté d'Adam.

Ils n'ont pas encore achevé de naître, qu'ils en produiſent d'autres de la même maniere, en ſorte qu'un Polype eſt Grand Pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait ſon premier né. Autre propriété du Polype, qui produit une double merveille : il réſiſte à la mort, & cette réſiſtance eſt une ſeconde façon d'engendrer ; ce qui eſt une cauſe de mort pour tous les êtres vivans, eſt pour le Polype une ſource de vie. Qu'on lui coupe la tête, elle ſe fera un nouveau corps, & le corps ſe fera une nouvelle tête. Qu'on fende la tête ſeule, le corps en aura bientôt deux ; qu'on fende ſeulement le corps, il paroîtra une tête ſur deux corps entiers. Voilà ce que la Fable a de plus abſurde, réaliſé. Mais ce Phénomene, auſſi ancien que le monde, & qu'il eſt ſi

aisé d'appercevoir, n'est guéres connu, que depuis quelques années, quoiqu'il se trouve par tout.

Ce n'est pas que le nom de *Polype* ait été inconnu jusqu'à nous. Les Anciens le donnoient aux Millepieds, aux Etoiles de mer, aux Scolopandes, & à tous les Animaux, qui ont une quantité considérable de jambes, lesquelles sont aussi des bras & des mains & en font l'office. Il y a des Polypes terrestres, & il y en a d'aquatiques, qu'on distingue encore en Polypes Marins & en Polypes d'eau douce. MM. de Reaumur & de Jussieu se sont chargés des Polypes marins, & ils ne pouvoient pas tomber en de meilleures mains. M. Trembley nous a donné une histoire très-curieuse de ceux d'eau douce, & la Lettre d'Eugene à Clarice en est comme l'abrégé. Mais nous sommes obligés d'avertir que les

planches, qui contiennent les figures gravées, sont ici mal chiffrées, parce qu'on en a changé les chiffres, en les mettant à la suite de celles, qui regardent les entretiens, & qu'on n'y a point fait attention en réimprimant la Lettre à la fin des Entretiens. Ainsi ce qu'on appelle dans le Texte la I. la II. & la III. sont la XVI. la XVII. & la XVIII.

M. Trembley fait mention de trois Polypes d'eau douce, qu'il appelle *Polypes à long bras* : il les distingue par la taille, & par la couleur, & dit que pour trouver les plus petits, il les faut chercher dans les eaux, où l'on voit croître le Nenufar & la Lentille aquatique; ils sont attachés à la plante par la queuë, & comme ils sont d'un beau verd, on les confond facilement avec les herbes. Les deux autres espéces ont la couleur des alimens, dont ils se nourissent; car ils sont si transpa-

rents, qu'ils n'ont preſque point de couleur propre. Les pieds, ou plûtôt les bras, des plus grands mêmes, qui ſont d'une longueur démeſurée, ſont auſſi déliés que des fils d'Araignées, s'allongent & ſe contractent indépendament les uns des autres, ſont ſuſceptibles d'infléxions par tout & en tout ſens, & quoique mêlés comme les cheveux, ſe débaraſſent & agiſſent indépendamment les uns des autres. Lorſqu'ils marchent, leurs prétendues jambes n'interviennent dans cet exercice que comme les mains d'un homme couché, qui veut ſe relever. Leur mouvement progreſſif eſt ſemblable à celui des Chenilles arpenteuſes, qui paroiſſent toiſer le chemin avec leurs corps : mais leur pas eſt encore plus lent. Quelquefois ils font la roue, comme les enfans, s'élevent alternativement ſur la tête & ſur la queue, & cela avec une lenteur extrême.

M. Trembley n'a point trouvé d'yeux aux Polypes, qu'il a examinés. Notre Auteur qui n'en a pas non plus apperçu avec la meilleure loupe, a cependant des preuves qu'ils cherchent la lumiere, c'eſt apparemment que toutes les parties de leur corps, qui ſont tranſparentes, reçoivent ſuffiſamment l'impreſſion de la lumiere pour ce qu'il leur en faut; ce qui eſt certain, c'eſt que c'eſt toujours dans les endroits les plus éclairés qu'ils ſe raſſemblent, & que ſi on en coupe un par le milieu du corps, les deux parties ſéparées s'avancent toujours du côté de la lumiere.

Rien n'eſt plus vorace que ce petit Animal. Si deux Polypes ſe diſputent une proye, aucun des deux ne lâche priſe, & le plus fort avale le plus foible avec ſon butin, mais apparemment qu'il ne peut le digérer, car celui-ci ſort de ſon ventre au bout d'une

heure ſain & ſauf. M. Bazin en a même vû ſortir vivans du ventre d'un Polype, dans lequel il avoit eu le ſecret de les inſérer, & qui y étoient demeurés quatre ou cinq jours. Enfin cet Inſecte porte la voracité juſqu'à avaler un de ſes bras, qui lui préſente un bon morceau.

Comme nous avons dit que le corps du Polype eſt tranſparent, il ſemble qu'en l'examinant avec ſoin, lorſqu'il a le ventre plein, on pourroit terminer la diſpute qui partage depuis tant d'années les plus habiles Médecins, & décider ſi la digeſtion ſe fait par trituration, ou par diſſolution: mais M. Bazin a reconnu que les Polypes digérent des deux façons. Ce qu'il dit ſur cela eſt bien digne d'être lû, & ne peut être abrégé. Et pourquoi ne diroit-on pas que dans tous les Animaux la digeſtion ſe fait de même? Il eſt encore bien ſingulier qu'un Inſec-

te si glouton, & qui paroit insatiable, puisse supporter un très-long jeûne sans en être incommodé.

Nous passerions de beaucoup nos bornes, si nous voulions seulement indiquer les autres singularitez, qu'on trouve dans cette lettre : il y en a de si incroyables, que M. Bazin, quoiqu'il ne se défiât point de la sincérité de l'Auteur, qu'il abrégeoit, a crû devoir assûrer qu'il les avoit vérifiées lui-même. Ainsi ce sont au moins deux autorités, contre lesquelles il n'est presque plus permis de s'inscrire en faux.

ARTICLE LXXIX.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences &c. Suite de l'Article LXVIII. au mois de Juin.

ANATOMIE.

SUr les *Monſtres*, *par* M. Winſlow. Depuis qu'on avoit perfectionné la Phyſique & l'Anatomie, le ſentiment univerſellement reçu étoit que l'origine des Monſtres étoit accidentelle ; & que le fœtus monſtrueux n'étoit tel que par la confuſion des germes dans le ſein de la mere : M. Duverney eſt le premier qui ait oſé attaquer l'opinion dominante, & ſoutenir que les Monſtres viennent de germes primitivement monſtrueux. M. Winſlow adopta ce ſentiment, & plus perſuaſif peut-être que M. Duverney, parce qu'il eſt moins déciſif, il a fait ſentir les difficultés du ſyſtême

des fœtus monſtrueux par accident, d'une maniere toute propre à faire des Partiſans à l'hypotéſe des germes monſtrueux : le célébre Académien a écrit pluſieurs Mémoires ſur cette queſtion, & celui-ci eſt le dernier qu'il ſe propoſe de donner ſur l'Origine des Monſtres.

Dans ce Mémoire, il exécute trois choſes; 1°. il apporte de nouveaux exemples de Monſtres, & y joint des obſervations, qui ſemblent prouver de plus en plus qu'il faut avoir quelquefois recours à des germes primitivement monſtrueux : 2°. il accuſe M. Lemery ſon Adverſaire de lui avoir imputé des opinions qu'il déſavouë. Il faut que dans la diſpute il ſoit bien difficile de ne pas altérer & outrer le ſentiment d'un Adverſaire, ſi M. Lemery ſi plein de douceur, de lumiéres, & de candeur n'a pû s'en garantir. 3°. Afin qu'on ne ſoit plus dans le cas d'altérer ſes vrais

ſentiments, M. Winſlow les expoſe lui-même fort clairement, & les réduit à 4 points. 1°. Il penſe que ſelon les différens cas ces deux Syſtêmes peuvent être employés. 2°. Que dans certains cas on ne doit employer qu'un des deux. 3°. Qu'il y a des cas, où l'on eſt obligé de recourir à l'un & à l'autre. 4°. Qu'il y a des cas où l'on eſt bien embaraſſé ſur le choix d'un des deux Syſtêmes.

Voilà ce qui regarde le Mémoire de M. Winſlow, mais M. de Mairan témoin de cette diſpute a été à portée de peſer la force des preuves des deux célébres Adverſaires, & de réfléchir par lui-même ſur l'origine des Monſtres. Ce ſont ces réfléxions qu'il communique au Public, & le Public ne peut que lui en ſçavoir gré. Ceux qui admettent les Monſtres par accident ont recours, pour expliquer leur origine, à la moleſſe & à la fluidité des ſubſtances, qui peu-

vent ſe confondre dans le ſein de la mere ſans ſe détruire, ou ne ſe détruire qu'en partie ; cette idée plaît d'abord à l'imagination : mais approfondiſſez-la, & vous trouverez une foule de difficultés qui vous étonneront, & vous arrêteront. Il n'eſt pas plus difficile de concevoir la formation d'un Monſtre ſans germe antérieur, que ſa formation par la confuſion des germes. L'Auteur entre enſuite dans un calcul auſſi vrai qu'ingénieux, pour évaluer la quantité prodigieuſe de hazards qu'il faudroit admettre pour la formation d'un Monſtre. Le calcul, qu'il faut lire dans le livre même, a dequoi étonner l'eſprit, & donne beaucoup de force à l'Hypothéſe des Monſtres d'Origine.

Sur la cauſe du Strabiſme, ou des yeux louches, par M. de Buffon. Le Strabiſme ou le regard louche eſt un défaut, & une difformité ; cette difformité vient

de ce que l'un des yeux pointe vers un objet, pendant que l'autre s'en écarte, & se dirige vers un autre point de l'objet. M. de Buffon prouve que la cause originaire du Strabisme est l'inégalité de force dans les yeux, je dis la cause ordinaire & non la cause unique : car le célébre Académicien convient que ce défaut peut avoir d'autres causes, quoique les louches qu'il a examinés, avoient tous les yeux de force inégale. Cette inégalité de force dans les yeux peut être guérie, & M. de Buffon dit que le reméde le plus simple, le plus efficace est de couvrir le bon œil pendant quelque-tems: car dans ce cas l'œil difforme sera obligé d'agir & de se tourner directement vers les objets, & il prendra en peu de tems cette habitude. Cette pratique a réussi à M. de Buffon, & même à l'égard des adultes. Elle est analogue à celle qu'on employe pour corri-

ger les Gauchers. On leur lie le bras gauche, cette contrainte met dans la néceſſité d'agir de la main droite : le ſang & les eſprits ſont obligés de ſe porter dans le bras droit, & en peu de tems on acquiert l'habitude & la facilité de s'en ſervir.

Sur la formation des Os, & ſur la réunion de leurs fractures, par M. Duhamel. On a rendu compte dans nos Mémoires de la belle découverte de M. Duhamel ſur la formation & l'accroiſſement des Os. Quelque heureuſe que ſoit cette découverte, & quelque prouvée qu'elle paroiſſe, elle avoit peut être beſoin d'être encore approfondie & appuyée de nouveaux raiſonnemens & de nouvelles expériences. Une idée nouvelle, par l'endroit même qu'elle eſt nouvelle, eſt expoſée à trouver des contradicteurs. Au défaut de l'évidence géométrique, dont ces ſortes de matieres ne

ſont pas ſuſceptibles, il faut raſſembler tous les ſecours que le raiſonnement & l'expérience peuvent fournir : & c'eſt ce que fait avec ſuccès le ſçavant Académicien dans les quatre nouveaux Mémoires qui ſont contenus dans ce volume ; nous ne pouvons entrer dans le détail de ces raiſonnemens & de ces expériences. Nous remarquerons ſeulement qu'une démonſtration peut-être de la vérité de ce ſentiment, eſt, que tous les Phénomenes qui regardent la formation, l'accroiſſement, les maladies, & la guériſon des os s'ajuſtent merveilleuſement avec ce ſyſtême. Grand nombre d'obſervations qu'on trouve dans les livres d'Anatomie au ſujet des Os étoient avant ce ſyſtême des énigmes inexplicables ; dans ce ſyſtême on les explique avec facilité.

ASTRONOMIE.

Sur l'inégalité des Hauteurs du Soleil au Solstice d'Eté, & sur l'augmentation apparente de l'obliquité de l'Ecliptique depuis quelques années, par M. le Monnier fils. La diminution de l'obliquité de l'Ecliptique plaît à l'imagination. On aime à se représenter que l'Ecliptique & l'Equateur se confondront un jour, & que dans la suite des siécles, il y aura un printems perpétuel pour nos climats. C'est peut-être ce qui a fait saisir avec avidité l'hypothèse de M. le Chevalier de Louville, qui prétend que l'obliquité de l'Ecliptique va constament en diminuant depuis 15 à 20 siécles, à raison d'une minute par siécle. Malheureusement les observations ne s'ajustent pas toujours avec cette hypothèse; M. le Monnier prouve dans son Mémoire par ses propres observations & par

pluſieurs autres, qu'il compare entr'elles, & avec les ſiennes, que l'obliquité de l'Ecliptique a ſenſiblement augmenté de 15 ſecondes en 5 ans. M. de Thury dans les Mémoires de 1741, avoit déja obſervé que cette obliquité avoit augmenté de 12 ſecondes, depuis 12 ans; toutes ces obſervations cependant ne doivent pas, comme le remarque l'Hiſtorien de l'Académie, faire perdre de vûë le Syſtême de M. le Chevalier de Louville. » La diminution de l'obliquité de » l'Ecliptique pourroit, dit-il, être » bien réelle & bien ſenſible ſur » de grandes maſſes de temps, & » ſouffrir cependant par intervalles des variations, des retours » oppoſés en vertu des cauſes par» ticuliéres & accidentelles qui s'y » mêlent. L'inclinaiſon de l'axe de » la terre ſemble être l'effet de » quelque effort violent & con» traire à un Méchaniſme, qui » tend ſans ceſſe à ſe rétablir.

Obſervation

Observation du passage de Mercure devant le Disque du Soleil faite le 2 Novembre 1743. par M. Cassini. On sçavoit anciennement que Mercure devoit passer devant le Disque du Soleil, mais la petitesse du Disque de Mercure comparé avec celui du Soleil rendoit ces Eclipses invisibles à la simple vuë : l'invention des lunettes a mis les Astronomes à portée d'observer ces sortes d'Eclipses. Celle dont nous parlons est la neuviéme qui ait été observée depuis 1634, & cette premiere observation fut faite à Paris par Gassendi. Les plus célébres de ces neuf observations sont celle de 1677, faite dans l'Isle de Sainte Helene par M. Halley, celle de 1735, faite à Paris, & en divers endroits de l'Europe, & celle de 1743, dont il est ici mention. Celle de 1651, est célébre par un autre endroit, c'est par le zéle de Shakerley Astronome Anglois, qui alla exprès

à Surate dans les Indes Orientales pour y obſerver le paſſage de Mercure devant le Soleil, qui ne devoit arriver que la nuit en Europe. Le courage de cet Aſtronome fut apparemment cenſuré par ceux, qui contens de jouir de ce monde, ne ſe ſoucient guéres de le connoître: mais il mérite les plus grands éloges de la part de ceux, qui aiment l'Aſtronomie, & la Societé; car, comme le remarque M. de Mairan, ces obſervations donneront nne connoiſſance exacte de Mercure, & conduiront à la détermination de la Parallaxe du Soleil, & des longitudes des différens lieux de la terre.

Sur le Gnomon & l'Obeliſque de la Meridienne de S. Sulpice, par M. le Monnier. L'Obeliſque qu'on voit dans l'Egliſe de Saint Sulpice, arrête & étonne la multitude, merite les éloges des Connoiſſeurs, & prouve de plus en plus le zéle d'un Paſteur, dont les

attentions s'étendent aux objets des ſciences, comme à tous les beſoins de l'humanité : il eſt apparemment de la deſtinée des hommes nés avec de certains talens de payer une eſpéce de tribut aux Arts & aux Sciences : ils doivent ou les cultiver, ou les proteger, ou en étendre les bornes.

Tout le monde connoît ces Gnomons, dont les Anciens & ſur-tout les Egyptiens & les Chinois ſe ſervoient pour déterminer le cours du Soleil, les Solſtices, les Equinoxes &c. Ces Gnomons étoient de grands Obeliſques élevés en plein air, & couronnés d'un Globe : l'ombre de ces Globes ne pouvoit les diriger ſûrement dans leurs obſervations : cette ombre devoit être très-mal terminée, ſurtout, lorſque le Soleil eſt bas & que le Globe étoit grand. On a connu & corrigé cet inconvenient & le Gnomon eſt aujourd'hui une ouverture d'environ un pouce de Diametre

pratiquée dans quelque endroit des grands édifices, par où passent les rayons du Soleil, dont l'Image va se projetter sur le plan Horizontal de la Méridienne.

La Méridienne de S. Petrône à Boulogne en Italie, est une des plus célébres que nous connoissions: mais on n'avoit pas eu autant d'égard à la solidité, qu'à la justesse de l'Ouvrage, & l'on a été obligé d'y retoucher plus d'une fois; la Méridienne de S. Sulpice joint la solidité à la plus grande justesse. L'Historien de l'Académie expose toutes les précautions qu'on a prises pour y réussir: il rend compte des difficultés que M. le Monnier a rencontrées dans l'exécution de cet Ouvrage, & de l'adresse avec laquelle il les a surmontées, & tournées au profit de l'Astronomie.

Anciennes observations de la Chine sur l'obliquité de l'Ecliptique. Le P. Boudier, Jésuite François, Missionnaire dans le Royaume

de Bengale, avoit obſervé l'obliquité de l'Ecliptique, & avoit trouvé qu'elle diminuoit dans la proportion marquée par M. le Chevalier de Louville : il pria le P. Gaubil Miſſionaire de la Chine de faire de ſon côté ſes obſervations. Ce Pere les fit en 1733, & conſulta ſurtout les Anciennes obſervations Méridiennes de l'ombre des Gnomons faites en Chine, dont la premiere remonte juſqu'à près de 1100 ans avant l'Ere Chrétienne. Toutes ces obſervations ſe trouverent favorables à l'hypothèſe de M. de Louville.

M. de Mairan ne peut nommer le P. Gaubil ſans ſe rappeller le ſouvenir du P. Parennin, *cet homme rare*, dit-il, *qui joignoit aux vertus héroïques du Miſſionnaire les qualités & les connoiſſances les plus eſtimables du ſçavant, il mourut à Pékin le 24 Septembre 1741, régretté du Chef & des Membres de ce vaſte Empire, à la converſion*

duquel il avoit consacré ses jours ; pleuré par le Peuple, par les Infidéles mêmes qu'il n'avoit pû convertir. Ces paroles, qui immortalisent la mémoire d'un Missionnaire célébre, prouvent que l'homme véritablement sçavant prodigue la plus grande estime à tous ceux qui contribuent à la perfection des Sciences.

Machines & inventions approuvées par l'Académie en 1743.

I. M. Lavier, Architecte, a présenté à l'Académie le modele d'une machine propre à briser les glaces dans les grandes gelées, que l'Inventeur appelle *Brise-glace.* L'Academie a jugé que cette machine étoit utile, & qu'elle pouvoit parer aux dangers ausquels s'exposent ceux qu'on employe à rompre les glaces.

II. M. Griéser, Allemand, a inventé une machine pour doubler les soies & pour leur donner le

tors à l'uſage des Fabricans de Bas au métier. M. de Mairan dit que cette machine ne fait pas plus » d'ouvrage que l'inſtrument con- » nu ſous le nom *d'Epinglier ;* » mais qu'elle le fait plus sûre- » ment & plus commodément ; & » l'Académie l'a jugée préférable » à pluſieurs égards.

III. Le *Pantographe* ou *Singe* eſt un inſtrument qui ſert à copier le trait de toutes ſortes de deſſeins & de Tableaux & à les réduire, ſi l'on veut, en grand & en petit. Le Pantographe, dont on s'étoit ſervi juſqu'ici, avoit des défauts, qui en faiſoient négliger l'uſage. Ces défauts, M. Langlois Ingénieur du Roy les a heureuſement corrigés dans ce nouveau Pantographe, & M. de Mai- » ran dit qu'il ne reſte rien à déſirer » dans cet inſtrument, pour copier » & réduire en grand & en petit » toutes ſortes de figures, de plans, » de cartes, d'ornemens &c. très-

» commodément & avec beau-
» coup de précision & de prom-
» titude. »

ARTICLE LXXX.

RECUEIL DE PIECES en Prose & en Vers, luës dans les Assemblées publiques de l'Académie Royale des Belles Lettres de la Rochelle, dédié à S. A. S. M. le Prince de Conti, Protecteur de ladite Académie. *A Paris, chez Thibouſt Place de Cambray* 8°.

CE Recueil qui eſt le 1er. de l'Academie des Belles Lettres de la Rochelle commence par l'Hiſtoire même de cette Compagnie; nous en avons marqué l'Epoque ailleurs. Ces ſortes d'établiſſemens ſont toujours le fruit du progrès des Arts: il y a quatre cens ans qu'il ne venoit pas en penſée de s'aſſocier ainſi, pour apprendre à penſer & à écrire; en ce temps-là on ne connoiſſoit

que les Sociétés de Chevalerie pour *rompre des lances avec des Preux*, & quelques Ecoles de Métaphyſique, pour avoir le plaiſir de diſputer ſur des formalités & des Etres de raiſon

Aujourd'hui l'Amour des belles connoiſſances ſe répand par-tout, les Villes de Province imitent la Capitale, érigent des Temples aux Muſes, & les Citoyens, déja liés par les devoirs de la vie civile, reſſerrent ces nœuds de plus en plus par des rapports littéraires, auſſi doux qu'utiles, auſſi nobles que pacifiques.

La premiere piéce de ce Recueil, eſt une Relation du Siége de la Rochelle en 1573. Deux Auteurs M. Jaillot & M. Arcere l'un & l'autre de la Congrégation de l'Oratoire, y ont travaillé ; l'un apparemment en raſſemblant les mémoires, & l'autre en tenant la plume. Nous devons dire que ceci n'eſt qu'un Abrégé comme le titre

en avertit ; & nous avons en effet ſur le même évenement, une ancienne rélation qui eſt bien plus détaillée que celle-ci. Les jours y ſont marqués exactement ; les attaques détaillées avec ſoin ; les Lettres du Roy, du Duc d'Anjou raportées fidélement, &c. Il nous ſemble même que dans notre Hiſtoire générale de France, ce ſiége eſt raconté avec des circonſtances * que nos deux Académiciens ont négligé de remarquer.

Mais quoiqu'il en ſoit, leur narration eſt claire, unie, & voici une

* Par exemple, le P. Daniel racontant le danger que le Duc courut au ſiége le 14 de Juin 1573, dit que ce Prince fut couché en jouë par un ſoldat de la place ; que le ſieur Devins ſon Ecuyer le ſauva en ſe plaçant devant lui, que ce généreux Officier reçut le coup au travers du corps & *qu'il y eut outre cela une balle qui perça la fraiſe du Duc & une autre qui lui effleura le poignet.* Ce dernier trait eſt également dans l'ancienne Rélation, & a été ômis dans celle qu'on publie aujourd'hui.

partie du morceau par où ils finiſſent. » Tous conviennent que les
» Habitants de la Rochelle & ceux
» qui s'y étoient refugiés, firent
» paroître un courage mâle & qui
» ne ſe démentit jamais. Les uns
» animés par l'amour de la Patrie,
» les autres combattant pour la
» défenſe du ſeul azile qui leur
» reſtoit furent trop hardis pour
» craindre, & trop infléxibles
» pour céder. Les Miniſtres qui
» regardoient la paix comme in-
» compatible avec l'intérêt de leurs
» Egliſes, travailloient ſans ceſſe
» à lui ſuſciter des ennemis dans
» tous les cœurs. Le Peuple étoit
» embraſé du feu de ce zéle ar-
» dent qui les dévoroit. Les fem-
» mes mêmes dans les tranſports
» de leurs préjugés devinrent ſol-
» dats. Ces diſpoſitions devoient
» naturellement produire une lon-
» gue & vigoureuſe réſiſtance.

» Les Aſſiégeans ne manque-
» rent pas de bravoure. Pluſieurs

» actions d'éclat avoient déja fait » la réputation des Chefs de l'Ar» mée. Mais les plus sages & » les plus habiles ne furent pas » écoutés. Un courage de téméri» té prit la place de la capacité » militaire, & cette impétuosité » aveugle ne put aller au but, n'en » connoissant pas le chemin. On » voulut brusquer une expédition » difficile, qui ne pouvoit réussir, » selon un grand Capitaine (Mon» luc) que par des gradations len» tes, & en s'asservissant aux ré» gles de la Guerre, &c....

Cette Relation est suivie d'un mémoire sur les Zoophytes ou *animaux plantes*, par M. Girard de Villars, Docteur en médecine. Ce n'est encore qu'un Essai de ce Phénomene véritablement admirable; les Zoophytes étant *de vrais & purs Animaux qui partagent avec les plantes la propriété de végéter, de vivre malgré l'amputation de leurs parties, de croître indépen-*

dammment de cette amputation, de produire autant d'animaux qu'on voit de morceaux coupés, & qui en viennent comme de bouture.

M. Girard de Villars a fait principalement ses expériences sur les *Orties de mer*, appellées aussi Roses de mer, figues de mer, &c. Il y a trouvé toutes les propriétés des Zoophytes.» Comme la plante, elle » vit quoique mutilée; elle végete » par ses morceaux coupés. Comme » l'Animal, elle est vivipare, elle » engloutit les aliments par une » espéce de bouche bordée de fila» mens creux, pareils aux Cornes » des Limaçons. Ces filamens ser» vent à l'animal pour saisir sa » proye & quelquefois pour mar» cher. »

Ce mémoire qui détaille d'autres particularités est curieux, & a mérité que M. de Réaumur en fît une mention honorable dans son excellent ouvrage sur les Insectes. Au reste il ne faut pas être surpris

de trouver ici un morceau d'hiſtoire naturelle ; car l'Académie de la Rochelle déclare que, quoiqu'elle n'indique que les belles lettres dans le titre qui la caractériſe, *elle n'exclut cependant pas d'autres objets.* Or il faut convenir que la phyſique & l'hiſtoire naturelle méritent bien des égards, bien de la préférence. Cela étant, il ſemble qu'on priera quelque jour ces MM. de ſe dire Académiciens pour les Sçiences & les Belles Lettres : peut-être même pouront-ils, comme ceux de Berlin, ſe partager en claſſes différentes : ce qui ſeroit un projet bien entendu, & auquel on ne pourroit qu'applaudir. Mais à en juger par le reſte de ce Recueil, il eſt certain que la claſſe des Poëtes ſeroit toujours la plus nombreuſe, car nous n'avons plus à parler ici que de Poëſies.

On trouve VII. Odes de M. Arcere de l'Oratoire. VI. de M. de Bologne ci-devant Mouſquetaire. V.

de M. Fé-de-Boiſragon ; avec deux Drames lyriques de M. Bonvallet des Broſſes. Nous donnerons une idée de quelques-uns de ces Poëmes, en ſuivant les diviſions que nous venons de dire.

La plûpart des Piéces de M. Arcere ont été couronnées en diverſes Académies. Cela décide en leur faveur. Nous allons en choiſir une qui ne porte aucune marque d'approbation particuliere. Notre ſuffrage, qui ne vaut pas le jugement d'une Académie, peut néanmoins, à ſa maniere, illuſtrer auſſi l'Académicien de la Rochelle. Cette Ode eſt un éloge de *l'Hiſtoire*. Les IV 1res Strophes diſent en général que l'Hiſtoire vange les Héros de l'oubli. Cela eſt exprimé noblement, quoique d'un ſtile un peu diffus. Le Poëte vient au détail & parle ainſi de l'Hiſtoire Romaine.

Où ſuis-je ! quels nouveaux ſpectacles !

Tout un Peuple eſt ſoldat, tout ſoldat eſt
Héros;
Ferme dans ſes projets, ſurmontant les
obſtacles,
Conſtant ennemi du repos;
S'il aime, généreux; s'il ſe vange, im-
placable;
Souvent vaincu, mais indomptable,
Au rang de ſes ſujets, il ſçait mettre les
Rois;
Fier, & foulant aux pieds les trônes de
la terre,
Grand dans la paix, grand dans
la guerre,
Et plus grand encor par ſes Loix.

Il nous ſemble que cette Strophe caractériſe parfaitement les Romains. Elle auroit pû être admirée de S. Evremont, qui d'ailleurs n'eſtimoit pas trop le *Senatus populuſque Romanus.*

Sur l'Hiſtoire de France notre Poëte chante ainſi:

Tout paſſe: la grandeur Romaine

Chancelle, tombe enfin ! de ses pompeux
débris
Se forme un vaste état sur les bords de
la Seine,
C'est l'heureux Empire des Lys ;
Il a des Rois, ses Rois sont ses Dieux
Tutélaires,
Ses maîtres bien moins que ses Peres.
Quel essain de François & Sçavants &
Guerriers !
Mars les fait triompher, & la docte Mi-
nerve
Jalouse de Mars, leur réserve
Ses Couronnes & ses Lauriers.

Cette Strophe a aussi son mérite ; quoique peut-être moins belle, moins dégagée que la précédente. Sur la fin, Minerve avec *ses Couronnes & ses Lauriers* est-elle prise pour la Déesse de la guerre & des Arts, ou bien a-t'elle seulement les Arts pour attribut ? Cela est peut-être assez indifférent, mais l'Image en est toujours d'autant moins nette.

On souhaiteroit que l'Auteur eût encore donné l'exemple de quelque Histoire célébre, par exemple de celle d'Angleterre si remplie de révolutions, si propre à l'instruction des Peuples & des Rois.

Voici comment notre Poëte décrit les avantages de l'Histoire :

> Un dangereux penchant me guide;
> L'orgueil ingénieux sçait l'art de le cacher,
> Le flatteur, sur mes maux jette un voile perfide,
> Qu'un foible Ami n'ose arracher.
> Par d'historiques faits mon ame est détrompée,
> D'un trait victorieux frappée,
> Du Tyran qui l'opprime elle abhorre la Loi;
> L'Histoire des mortels me peint les injustices,
> Je vois mes vices dans leurs vices,
> Et tout devient leçon pour moi.

Cette Morale est soutenuë dans

les Strophes ſuivantes. Ceci doit ſuffire pour faire connoître l'heureux génie de l'Auteur : paſſons aux Piéces des autres Académiciens.

M. de Bologne a déja donné un Recueil particulier de ſes Poëſies : ſon nom paroit encore dans le Volume adopté par toute l'Académie de la Rochelle ; c'eſt mériter deux fois le titre d'Académicien. Ce Poëte a une qualité bien ſupérieure ; il conſacre ſes talens & ſes travaux à des ſujets non ſeulement honnêtes, mais édifiants, mais propres à honorer la Religion. Ce ſont ordinairement des Odes ſur des matieres de piété, ou des Traductions de Pſeaumes. Citons quelque choſe de l'Ode intitulée *la Religion* ; elle fut compoſée contre une mauvaiſe Poëſie où les myſtères les plus ſaints étoient outragés.

Où ſuis-je ! quels honteux délires !
Quel froid tiſſu d'abſurdités !

Les Juliens & les Porphyres
Ont moins vomi d'impiétés.
Est-ce un fou qui brise ses chaines ?
Un Malade au milieu des peines
Dont l'agite un songe imposteur ?
Ou la voix de l'Ange rebelle
Qu'anime une rage éternelle
A blasphemer son Créateur ?

Non, à la honte de notre âge
Pieuse France ! dans ton sein,
D'un aussi monstrueux Ouvrage
Un Chrétien conçoit le dessein.
Frape, Grand-Dieu, prens ta victime,
Epouvante à jamais le crime
Par la terreur d'un pareil sort.
Mais plûtôt, lumiére ineffable !
Daigne éclairer un misérable
Assis à l'ombre de la mort.

Trinité simple, Essence unique ;
Dieu que j'adore ! inspire-moi,
J'ose ici contre un Frénétique
Défendre ton culte & ma foi ;

Quel Défenſeur pour ta querelle !
Seconde en faveur de mon zele
Le feu dont mes ſens ſont ſaiſis ;
Ton pouvoir, ſuprême ſageſſe !
Brille toujours par la foibleſſe
Des inſtrumens que tu choiſis.

Eſprit Saint, tu m'es favorable :
De tes conſeils myſtérieux
L'œconomie impénétrable
En ce moment s'ouvre à mes yeux ;
Ce que ta Majeſté terrible,
Dans un abîme inacceſſible
Cache aux mortels par ſa ſplendeur ;
Nous en avons l'intelligence,
Quand nous ſçavons dans le ſilence
En adorer la profondeur, &c.

On voit que la maniere de l'Auteur eſt comme la choſe qu'il traite, noble, grande & majeſtueuſe. On trouve à la ſuite de cette Ode trois Pſeaumes paraphraſés, qui méritent auſſi l'attention des Lecteurs.

Les Odes de M. Fé-de-Boiſragon ſont également tirées des Pſeaumes. Voici quelques traits de la ſeconde d'après le Pſeaume VIII. *Domine Dominus noſter quàm admirabile eſt nomen tuum in univerſâ terrâ.*

Grand Dieu ! que ce vaſte Univers
Rend à ta providence un merveilleux hommage !
Que la ſageſſe éclate à travers le nuage,
Dont mes foibles yeux ſont couverts!
Autant de la voute infernale
Ton bras juſqu'au plus haut des Cieux
Seigneur, a-t'il mis d'intervalle,
Autant as-tu placé ton Trône au-deſſus d'eux.

Cette ſtrophe eſt trop contournée dans ſes 4 derniers vers : nous aimons mieux celles-ci :

Tous les êtres ſont dans ta main,
Ta voix, qui les créa, les meut & les anime ;

Le monde n'eſt pour moi qu'un monument ſublime
Du pouvoir de ſon Souverain.
Moi-même je ſuis ton ouvrage :
Seigneur, ta ſuprême bonté
A formé l'homme à ton Image ;
Son ame eſt un rayon de ta divinité.

Les eſprits qui forment ta Cour,
Dans ton ſein, comme nous, ont puiſé leur naiſſance.
Si leur être plus pur doit plus à ta puiſſance,
L'homme doit plus à ton amour.
Tu l'as placé dans la nature
Tout brillant de gloire & d'honneur ;
Il n'y voit point de créature
Qui ne ſoit deſtinée à faire ſon bonheur.

Le recueil eſt terminé, comme nous avons dit, par deux Drames Lyriques, composés par M. l'Abbé Bonvallet des Broſſes, pour les Demoiſelles de l'Enfant-Jeſus. Le

goût de cette compoſition eſt la facilité & l'harmonie : deux qualités qui demandent, peut-être plus que les autres parties de la Poëtique, le *Naſcuntur Poëtæ* dont on a fait un Axiome.

Le premier Drame eſt ſur la naiſſance de J.C. & le ſecond ſur les Fêtes de la France, au ſujet du rétabliſſement de la Santé du Roi. Le premier eſt une Paſtorale, & le ſecond approche plus du ſtile Héroïque. Le premier eſt tout deſtiné pour le chant, & le ſecond contient des Scenes propres à être récitées & déclamées. Le Chœur ſoutient la déclamation: ce qui reſſemble un peu aux ſpectacles des Anciens, & mieux encore aux Tragédies d'Eſther & d'Athalie, compoſées autrefois pour la Maiſon de S. Cyr, dont celle de l'Enfant-JESUS imite ſi bien le plan & les exercices.

ARTICLE

ARTICLE LXXXI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

PROVINCES-UNIES.

DE LEYDE.

CHez Samuel Luchtmans : *Les Provinces unies à qui l'on prêche la pénitence.* Par M. Van den Honert 8°. *Hollandois.*

Chez Jean Hasebroek: *L'état de la République des Hébreux comparé au tems présent de la République des Provinces-Unies.* Par Antoine Van Hardevelt. 4°.

DE MIDDELBOURG.

Chez Adam Meurkamp : *Discours pour l'année Séculaire de la prise de Hulst par les Etats sur les Espagnols.* Par Jean-Guillaume Paris.

De Rotterdam.

Chez H. Van Pelt : *Poëme de Jacob Roosendaal intitulé* : Les Païs-bas qui vont à leur perte par les châtimens de Dieu. 4°.

Chez Philippe & Jacques Lozel: *L'ancienne Liberté, Gouvernement & Lois des Batayes, comparez au tems d'aprésent.* Par M. Van Der Schelling 8°.

De la Haye.

Chez Van Cleef : *Un recueil de discours sur la repentance.* Par le Docteur *Mel* ; traduit de l'Allemand 4°. *Hollandois.*

France.

De Rouen.

L'Académie de Rouen ayant remarqué que le Programme d'Histoire, pour le prix de 1748 offre trop de matiere pour une dissertation d'une heure de lecture, a jugé à propos de le partager. On ne se-

ra obligé de remplir pour le prix de 1748, que les deux premiers articles, les deux derniers sont réservés pour le prix de 1750, afin de donner aux Auteurs le tems de faire les recherches nécessaires.

Le sujet du prix de l'année 1748 sera donc

1°. *Quelle étoit la situation Topographique de la nouvelle Neustrie (ou de cette partie de la Neustrie appellée depuis Normandie) ses Bornes, ses Villes, ses Ports ; ses Places fortes, & leurs noms, lorsque les Normands après plusieurs incursions dans le Royaume se fixerent (en 912) dans cette Province.*

2°. *Par rapport à la Religion ; s'il n'y restoit pas quelques traces du Paganisme, des Temples des faux Dieux & des Cérémonies qui tinssent du culte des Gaulois & des Romains.*

Les Mémoires seront écrits en latin ou en françois au choix des Auteurs, qui les enverront à l'a-

dreſſe, ainſi que ſous la forme & dans le tems qui ont été indiqués.

De Toulouse.

L'Académie des Jeux Floraux fera la diſtribution des Prix le troiſiéme Mai 1748.

Ces prix ſont une Amaranthe d'or de la valeur de quatre cens livres, qui eſt deſtinée à une Ode.

Une Eglantine d'Or de la valeur de quatre cens cinquante livres, deſtinée à une piéce d'éloquence d'un quart d'heure ou d'une petite demi-heure de lecture, dont le ſujet ſera pour l'année prochaine 1748.

Les avantages du travail.

Une Violette d'argent de la valeur de deux cens cinquante livres, deſtinée à un poëme de ſoixante Vers au moins ou de cent Vers au plus, qui doivent être Alexandrins, & dont le ſujet doit être héroïque ou dans le genre noble.

Un Souci d'argent de la valeur de deux cens livres, qui est destiné à une Elégie, à une Idyle ou à une Eglogue. Ces trois Genres d'ouvrage concourent pour le même Prix. Les Vers en doivent être aussi Alexandrins, sans mélange de Vers d'autre mesure.

Un Lys d'argent de la valeur de 60 liv. destiné à un Sonnet, à l'honneur de la Sainte Vierge.

Le sujet des différens genres d'ouvrages ausquels l'Amarante, la Violette & le Souci sont destinés est au choix des Auteurs, qui sont avertis, aussi-bien que les Auteurs du Sonnet, de ne pas se négliger sur les Rimes & sur toutes les règles de la Versification.

Les ouvrages qui ne sont que des Traductions ou des Imitations, ceux qui traitent des sujets donnés par d'autres Académies, ceux qui ont quelque chose de burlesque, de satyrique ou d'indécent, sont exclus des Prix. C'est avec regret

que l'Académie a été obligée de rejetter cette année une Ode qui auroit pû mériter ses suffrages pour le prix, si l'Auteur n'y avoit laissé glisser des traits trop libres & qui pouvoient blesser les mœurs.

Les ouvrages qui auront paru dans le Public, & ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le jugement, ou pour lesquels ils solliciteront ou auront fait solliciter, sont aussi exclus de pouvoir prétendre aux prix.

Les Auteurs qui traitent des matieres Théologiques doivent faire mettre au bas de leurs ouvrages l'approbation de deux Docteurs en Théologie ; ce qui sera observé même à l'égard du Sonnet ; sans quoi ces ouvrages ne seront pas mis au concours.

Les Auteurs sont avertis de faire remettre, dans le mois de Janvier de l'année 1748, par des personnes domiciliées à Toulouse, trois copies bien lisibles de chaque

Ouvrage à M. le Chevalier d'Aliez, Sécretaire Perpetuel de l'Académie, logé ruë des Coûteliers. Son Regiſtre devant être barré dès le premier jour de Février, on ne ſera plus à tems à lui remettre les Ouvrages dès que le mois de Janvier ſera expiré.

Les Ouvrages ſeront déſignés, non-ſeulement par leur Titre, mais encore par une Déviſe ou Sentence, que M. le Sécretaire écrira dans ſon Regiſtre, auſſi-bien que le Nom, la Qualité ou la Profeſſion & la demeure des Perſonnes qui le lui auront remis, leſquelles ſigneront la Réception que M. le Sécretaire en aura écrite dans ſon Regiſtre ; après quoi il leur en expédiera le Récépiſſé.

M. le Sécretaire ne recevra point les Paquets qui lui ſeront adreſſés par la Poſte en droiture s'ils ne ſont affranchis de port. Les Auteurs ſont avertis que l'Académie exclut même du Concours

tous les Ouvrages qui n'ont pas été remis à M. le Sécretaire par une Personne domiciliée à Toulouse, la voye de la Poste en droiture étant sujette à trop d'inconvéniens.

M. le Sécretaire avertira les Personnes qui auront remis les Ouvrages que l'Académie aura couronnés, afin que les Auteurs viennent eux-mêmes recevoir les Prix, l'après-midi du troisiéme May, à l'Assemblée que l'Académie tient dans le grand Consistoire de l'Hôtel de Ville, où ils sont distribués. Si les Auteurs sont hors de portée de venir les recevoir eux-mêmes, ils doivent envoyer à une Personne domiciliée à Toulouse une Procuration en bonne forme, où ils se déclarent affirmativement les Auteurs de l'Ouvrage couronné, & cette Personne retirera le Prix des mains de M. le Sécretaire, sur la Procuration de l'Auteur & sur le Récépissé de l'Ouvrage.

On ne peut remporter que trois fois chacun des Prix que l'Académie distribuë. Les Auteurs des Ouvrages qu'elle découvrira avoir enfreint cette Loi en seront exclus, aussi-bien que les Ouvrages qu'on pourra justement présumer être présentés sous des Noms d'Auteurs supposés. Elle a néanmoins, sans conséquence, adouci la rigueur de cette Loi en faveur du Mérite & de la Réputation du véritable Auteur de l'Ode de l'Envie, à laquelle l'Amaranthe avoit été adjugée l'année derniere. Elle avoit retenu ce Prix, & délibéré de le mettre de nouveau au Concours, ayant constaté qu'il avoit été démandé sous un Nom d'Auteur supposé; mais M. de Chalamont de la Visclede, qui n'avoit remporté que deux Prix d'Ode, & qui étoit en droit d'en obtenir un troisiéme, s'étant déclaré l'Auteur de cet Ouvrage, l'Académie a bien voulu lui accorder ce troisiéme Prix, & accueillir

les raisons qu'il a données pour ne s'être pas d'abord déclaré l'Auteur de cette Ode.

Après que les Auteurs se seront fait connoître, M. le Sécretaire leur donnera des Attestations, portant qu'un tel, une telle année, pour tel Ouvrage par lui composé, a remporté un tel Prix, & l'Ouvrage en Original sera attaché à ces Attestations, sous le Contre-Scel des Jeux.

Ceux qui auront remporté trois Prix, (celui du sonnet excepté,) & l'un desquels soit celui de l'Ode, pourront obtenir, selon l'ancien Usage, des Lettres de Maître des Jeux Floraux, qui leur donneront le Droit d'opiner, comme Juges & comme étant du Corps des Jeux, dans les Assemblées générales & particulieres des Jeux Floraux, & d'assister aux Séances Publiques.

Par les derniéres Lettres-Patentes du Roi, qui autorisent l'augmentation du Prix du Discours fai-

te par M. de Soubeiran de Scopon, Membre de l'Académie des Jeux Floraux & de celle des Sciences de Toulouse, les Auteurs qui auront remporté trois fois ce Prix pourront aussi obtenir des Lettres de Maître des Jeux Floraux, sans qu'il soit nécessaire qu'ils ayent remporté des prix de Poësie.

L'Ode qui a pour titre le Soleil, & pour Sentence, *Ambrosiò succo saturos ignemque vomentes quadrupedes ducunt*, a remporté le prix de ce Genre.

L'Académie a réservé tous les prix du Discours, aussi-bien que ceux du Poëme.

Le prix de l'Eglogue a été adjugé à l'Idyle qui a pour titre, Les Prix, & pour Sentence, *Jamque dies ni fallor adest.*

Le Sonnet à l'honneur de la Sainte Vierge qui a pour Sentence, *Illa percussit, ista sanavit*, a remporté l'un des Prix de ce Genre : les autres ont été réservés.

L'Académie aura à distribuer l'année prochaine un Prix d'Ode, trois Prix de discours, trois Prix de Poëme, un Prix d'Eglogue & trois Prix de Sonnet.

DE PARIS.

Histoire du Stadhouderat, depuis son origine jusqu'à présent. Brochure in-12 pages 114. *A la Haye, & se trouve à Paris chez divers Libraires.*

Cet ouvrage, dont nous parlerons dans un article de nos Mémoires, est, à proprement parler, l'Histoire des Evénemens qui ont élevé les Princes de la Maison de Nassau au Stadhouderat. Cela commence en 1579 & finit en 1747. Tous ces Stadhouders au nombre de six sont peints ici selon leur caractère. Le pinceau nous a paru leger, la projection heureuse, l'exécution vive, noble, & attachante. Nous apprenons que l'Auteur (M. l'Abbé de

Renal) prépare une *Histoire des révolutions de Gênes*, matiere plus vaste, plus curieuse, plus digne encore des talens de l'Historien.

Idyle de S. Cyr pour Madame la Dauphine. Chez P. G. le Mercier rue S. Jacques. *Brochure pp. 8.*

C'est un petit morceau de Poësie, récité, & chanté par les Demoiselles de la Maison de S. Cyr, en présence de Madame la Dauphine. Il y a deux personnages récitants, & trois chantants; une scène premiere en déclamation, & une scène seconde en musique.

Dans la premiere Scène, Mesdemoiselles de Montagnac & d'Aumalle, sous les noms de Pauline & d'Eugenie, se félicitent de l'honneur qu'elles ont de voir la Princesse. Pauline est supposée à la fin de sa carriere, c'est-à-dire au terme de son éducation dans la Maison de S. Cyr; Eugenie au contraire est supposée au jour même de sa réception.

PAULINE.

Une ſainte Allegreſſe annonce & ſolemniſe
L'ineſtimable honneur qui ſignale ce jour:
A la gloire des Lys la Princeſſe promiſe,
Daigne accepter dans ce ſéjour
Un hommage pieux, que l'exemple autoriſe,
Qu'exprime l'innocence, & qu'a dicté l'amour.

EUGENIE.

Nous-mêmes, à quel point le Ciel nous favoriſe
Dans un ſi grand évenement!

PAULINE.

Sortie un jour plutôt,

EUGENIE.

Un jour plutard admiſe,
Nous perdions vous & moi ce fortuné moment.

PAULINE.

Mon tems finit & le vôtre commence:
L'un & l'autre eſt borné par les plus ſages loix:

Ces loix de plus de cœurs animent l'espérance,
Consolent la Noblesse, en étendent les droits,
Epanchent sur toute la France
Le plus grand bienfait de nos Rois.

EUGENIE.

Pouvois-je entrer ici sous de meilleurs auspices?
Déja de mon bonheur je goûte les prémices....

Les éloges du Roi, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, & de la Nation Polonoise occupent le reste de la Scène. Elle finit noblement par ce morceau :

PAULINE.

On a vû du tems de nos peres,
Ces peuples généreux, ces sujets volontaires,
Maîtres de disposer du trône & de leur foi,
Accourir des païs baignés du Borysthene
Et venir aux bords de la Seine
Demander à la France un Roi.

EUGENIE.

Le Polonois amoureux du courage,
Fit honneur à la France, & la France à
ſon tour
Aux charmes, aux vertus, rend un nouvel hommage,
Et les appellé au plus grand héritage
Qu'éclaire le flambeau du jour.

PAULINE.

Princeſſe des François l'éternelle eſpérance,
Le plus ſaint de nos Rois vous voit du haut des Cieux
Avec un œil de complaiſance.
C'eſt pour vous qu'au Seigneur il préſente nos vœux,
Ces vœux que par état, & par reconnoiſſance
Nous formons pour nos Souverains,
Dans cet auguſte azile, ouvrage de leurs mains.

Dans la ſeconde Scène, Meſdemoiſelles de S. Pern, du Bouis, &

de Montigni adreſſent au Roi S. Louis une priere en forme de Cantate.

CHŒUR.

Monarque éternel de la France,
Pere de nos Rois;
Ici l'innocence
Fleurit ſous tes loix.

Nous ſommes la race
Des braves ſoldats
Que ta ſainte audace
Guidoit aux combats.

UNE VOIX.

Sur le premier Trône du monde,
De nos ayeux tu fus l'appui,
Et tes Autels ſont aujourd'hui
L'azile où notre eſpoir ſe fonde.

DEUX VOIX.

Que tout favoriſe
Les auguſtes nœuds
Par qui s'éterniſe
Ton ſang glorieux!

D'un Hymen ſi doux ...

Nos neveux attendent
Des Rois qui les rendent
Heureux comme nous.

CHŒUR.

Répand sur tes enfans des rayons de ta gloire,
Que le destin du monde en leurs mains soit remis,
Par la paix ou par la Victoire!
Qu'aux loix de l'Eternel ils soient toujours soumis,
Qu'ils détruisent ses ennemis.
Que leurs vertus retracent ta mémoire.

Cette Idylle est de M. Roi, Chevalier de S. Michel. On reconnoît toujours son zéle & son goût.

DICTIONNAIRE Universel, Historique, Chronologique, Géographique, & de Jurisprudence Civile, Criminelle & de Police, des Maréchaussées de France. Contenant l'Histoire des Connétables & Maréchaux de France,

depuis le commencement de la Monarchie, leurs Armes, Blasons, & les faits les plus mémorables de leur vie ; l'ancienneté de leur Tribunal, & Siége de la Connétablie ; l'Institution des Officiers de toute espéce à la suite de leur personne, Tribunal, & Jurisdiction de la Connétablie ; l'établissement primordial des Maréchaussées anciennes, & de celles actuellement subsistantes, les lieux de leur résidence ; le détail Géographique & Historique sur chaque Généralité, Ville, ou Bourg où elles séjournent ; les appointemens, droits, exemptions, fonctions, gages, honneurs, priviléges, rang & compétence de ces différens corps, Officiers & Jurisdictions en général & en particulier ; avec un Traité des Présidiaux & des Duels. Et une compilation Chronologique des Ordonnances, Edits, Déclarations, Lettres-Patentes de nos Rois depuis la troisiéme Race,

Arrêts, Réglemens & décisions, qui concernent les droits & la compétence, tant de ces corps, Jurisdictions & Officiers, que du Siége de la Connétablie, auquel tout ce qui fait corps & partie de la Gendarmerie, ou y a rapport, & les Maréchaussées en général & en particulier, même la Noblesse, ont leurs causes commises, tant en demandant qu'en défendant, lorsqu'il s'agit du fait de leurs Offices, Charges, Commissions, ou Emplois. Par Messire G. H. DE BAUCLAS, Ecuyer, Lieutenant Général de la Connétablie & Maréchaussée de France, Procureur Général d'un Bureau des Commissions extraordinaires du Conseil de S. M. & Conseiller au Conseil Souverain de S. A. S. Monseigneur le Prince Souverain de Dombes. 4. volumes in-4° avec Armoiries. A Paris chez G. F. Quillau, Pere, rue Galande, près la Place Maubert, à l'Annonciation. Chaubert, Quai des Au-

guſtins, de Nully, au Palais, Debats, au Palais, Quillau fils, rue S. Jacques, Lameſle, rue S. Jacques. 1747. *avec approbation & Privilége du Roi.*

TABLE DES ARTICLES du mois de Juillet 1747.

Art. LXXII. *Vita del Cardinale Contarini* &c. Vie du Cardinal Contarini *à Brescia* 4°. 1359

Art. LXXIII. *Didon Tragédie*, avec d'autres Poësies de M. le Franc. 1374

Art. LXXIV. *Réflexions sur la Poësie* par M. Racine. T. 3. 1393

Art. LXXV. *Alphabetum Tironianum*, seu notas Tironis explicandi Methodus. *Alphabet de Tiron* &c. par M. l'Abbé Carpentier. 1424

Art. LXXVI. *Carta Latina a los P. P. de Trevoux*, &c. Lettre écrite d'Espagne aux Auteurs de Trévoux &c. 1432

Art. LXXVII. *Harmonie Theorico-Pratique divisée en 6 Parties* &c. 1442

des Sciences & des beaux Arts. 1535.
Art. LXXVIII. *Abrégé de l'Histoire des Insectes*, tom. II. suite de l'Art. LXIII. au mois de Juin. 1456
Art. LXXIX. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences &c.* Suite de l'Art. LXVIII. au mois de Juin. 1480
Art. LXXX. *Recueil de l'Académie de la Rochelle.* 1496
Art. LXXXI. Nouvelles Littéraires. 1513

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Août 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Août 1747.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	9.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.
Août 1747.

ARTICLE LXXXII.

Le Théâtre Anglois, Tome V. à Londres, & se trouve à Paris chez Cloustier ruë S. Jacques.

L'HISTOIRE du Théâtre François fait remarquer des differences essentielles entre nos premiers Poëtes Dramatiques, qui ne furent que de pieux *Troubadours*, & ceux du siécle de Louis XIV. qui ont mérité des Lauriers immortels. L'Histoire du Théâtre

Anglois que M. de la Place promet de nous donner, quand il aura rempli la tâche qui l'occupe actuellement, obſervera auſſi des variations dans les Spectacles de cette Nation: mais il ſemble que ce ſera dans un autre genre. Qu'il nous ſoit permis d'en juger par la comparaiſon de *Shakeſpeare* avec ceux dont le V^e. Tome du *Théâtre Anglois* commence à nous préſenter les Analyſes.

Dans ſes quatre premiers Volumes, M. de la Place nous a fait connoître parfaitement le génie de *Shakeſpeare*. Les Piéces d'Othello, d'Henri VI. de Cimbeline, &c. nous ont laiſſé une fort grande idée de ce Fondateur de la Scène Britannique. Malgré ſes défauts, ſon déſordre, ſon peu de littérature, cet homme nous a paru très-ſingulier. S'il eſt miſérable dans ſes chûtes, dans ſon beau il eſt ſublime; dans ſes coups de Théâtre il eſt admirable. Mais pourra-t-on

dire la même chose de ses successeurs, & à mesure que l'art aura poli le *Théâtre Anglois*, le génie des Auteurs ne se sera t-il point refroidi ? Encore une fois c'est une question que nos Lecteurs résoudront peut-être d'eux-mêmes, quand nous aurons rendu compte des piéces contenuës dans ce volume.

La premiere est de *Ben-Johnson* qui n'a jamais fait que deux Tragédies, *Catilina* & *Sejan*. M. de la Place analyse la premiere; c'est-à-dire qu'il en traduit la plûpart des Scènes, & qu'il donne simplement le plan & le canevas de quelques-unes. C'est la judicieuse méthode qui régne dans tout son ouvrage.

Ben-Johnson étoit sans doute plus lettré & plus instruit des régles que *Shakespeare*. En faisant sa Tragédie de Catilina, il avoit sous les yeux son Saluste & son Ciceron. Il eut soin de réduire l'action à la durée d'un jour ou à peu-

près. Quoique la Scène ne soit pas toujours renfermée dans l'enceinte d'un même appartement, elle demeure toutefois fixée à Rome. Enfin la science des égards, des situations, des interêts n'étoit pas inconnuë à cet Auteur, & par toutes ces raisons, sa piéce mérite de vrais éloges; mais s'éleve-t'-il jamais comme *Shakespeare?* Donne-t'-il à ses principaux personnages cette hauteur de sentimens qui est l'ame d'une Scène Tragique? Effraye-t'il, transporte-t'il par ses catastrophes toutes d'action, toutes terribles? Suivons un peu le *Catilina* dans l'analyse de M. de la Place. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'exposer au long le sujet de la piéce: c'est la conjuration de ce mauvais Citoyen; il y paroît avec ses confidents Lentulus & Cethegus; il est trahi par Fulvie, qui découvre tout le complot à Ciceron. Ce Consul y jouë le même personna-

ge que dans ses Catilinaires ; Caton & Cesar y sont peints d'après Saluste ; le dénouëment est que Lentulus & Cethegus sont punis de mort & que Catilina est vaincu par Antoine.

M. de la Place ne traduit en vers que la premiere Scène du premier Acte, & c'est une des plus belles. L'ombre de Sylla se fait voir, elle se plaint de la paix qui regne dans Rome, elle soufle ses fureurs à Catilina.

Quoi l'ombre de Sylla se montre-t'elle en vain ?
Rome ne sens tu pas que je suis dans ton sein ?
Se peut-il qu'en tes murs les enfers me vomissent,
Sans que tes fondemens & tes voûtes frémissent ?
Sans que le Tibre enflé de tes débris pompeux
Fasse rouler ses flots sur tes monts orgueilleux ?

Quel silence mortel, quel sommeil létargique
Dégrade à mon aspect la fière République ?
Méconnois-tu Sylla ? Le vois-tu sans effroi !...
Au seul bruit de son nom, tremble, réveille-toi ....

Si *Shakespeare* avoit eu à peindre un Illustre Romain, perdu de débauches, ambitieux, scélérat, puissant, ennemi de la patrie, Catilina en un mot, quelle supériorité n'eût-il pas donnée à ce caractère sur celui de Cethegusqui n'étoit là qu'en second, qui n'avoit que la qualité de complice ! Cependant ici nous voyons Cethegus le plus décidé, le plus empressé de tous les Conjurés. Il se trouve le premier au rendez-vous, il accuse les autres de paresse, il force Catilina lui-même d'en venir à l'exécution.

Quand celui-ci (Acte I. Scene

V.) a bû dans la coupe pleine d'un vin où l'on avoit mêlé le ſang d'un Eſclave égorgé pour cette barbare cérémonie, Cethegus ne ſe contente pas de quelques gouttes de la liqueur fatale, il dit...

Remplis, remplis la coupe juſqu'aux bords... que n'ai-je le plaiſir de boire ainſi le ſang de Caton, & celui de cet homme nouveau, de ce Ciceron ſi vanté!

Quand Catilina (Acte III. Scene IV.) outré de n'être pas Conſul fait des imprécations, ſouhaite de *voir périr l'Univers avec lui*, Cethegus reprend...

Quoi donc, ſont-ce des vœux qui nous occupent maintenant?

CATILINA.

Oui, mon cher Cethegus, quel mortel ne ſeroit point flatté de périr, de tomber avec l'Univers?

CETHEGUS.

... Moi. Je voudrois voir ſa chûte, marcher ſur ſes ruines, & forcer une autre nature d'en for-

mer un nouveau... Mais laissons les vœux aux femmes... employons d'autres armes.

CATILINA.

Que faut-il faire ?

CETHEGUS.

Agir & ne pas souhaiter ; prévenir les vœux mêmes ; être assez prompts, assez actifs pour ne pas laisser aux Dieux le loisir de croiser nos desseins.

CATILINA.

O brave Cethegus !

CETHEGUS.

Tu as manqué le Consulat ; tu m'en plais davantage. Qu'un autre aime à trouver les portes ouvertes : mon plaisir est de les briser ; de tendre à mon but en nageant dans le sang, ou de me faire un pont à force de cadavres entassés l'un sur l'autre ; d'arracher enfin la vie au reste des humains qui l'auroient pû conserver.

CATILINA.

Ah que tu dévoiles bien les sen-

timens que j'ai trop longtems renfermés dans mon ame! Pourquoi n'ai-je pû me montrer toujours tel que je suis?

On avouera que Cethegus est là tout autrement actif, que Catilina, qui doit être toutefois le Héros de la Piéce; & c'est par tout la même chose. Catilina harangue trop, il est presque aussi discoureur que Ciceron; & Ciceron est assurément ici d'une prolixité à faire périr d'ennui les Spectateurs. C'est encore un défaut de cette Piéce; l'Auteur a traduit les Catilinaires presqu'en entier; le *Quousque tandem* avec toutes ses suites. Cethegus excedé de la longueur de ces harangues, dit quelque part au Consul: *Si la conjuration n'eût pas été découverte, ton rôle n'eût pas été aussi long qu'il l'est maintenant: j'aurois coupé le canal de ta brillante Rhétorique dès la premiere période.* Cela est un peu comique; mais

tel qu'on le peint ici, Ciceron méritoit aussi cette incartade; il méritoit même le titre de *Bavard* que Sempronia lui donne (Acte II. Scene II.)

Touchons un troisiéme défaut de cette Tragédie. Lentulus autre ami de Catilina est un homme sans résolution, sans ame. Il s'amuse (Acte I. Scene IV.) à discuter des prophéties & des réponses d'Aruspices. Cependant c'est à lui que Catilina destine l'Empire de Rome, il se contente, pour lui & pour ses autres complices, de partager les Provinces éloignées. Cela est-il bien dans la nature des choses? L'histoire à la vérité insinuë que telle fut la politique de Catilina; mais un Poëte Dramatique ne devoit-il pas changer quelques traits à ces caractères?

Il y a d'autres personnages dans la même Piéce qui ne sont pas assez peints: dans Saluste Sempronia est une fameuse Intriguante,

pleine d'artifices & de hardieſſe, abuſant de mille qualités pour ſatisfaire ſes paſſions, ſçachant employer le crime & les dehors de la vertu, &c. Ce portrait dans l'Hiſtorien eſt achevé ; ici tout eſt foible, & mal nuancé ; le caractère de Fulvie paroît mieux ſoutenu. C'eſt une femme avide & adroite : elle dupe Quintus Curius, elle découvre le ſecret de la conjuration, & ce Curius ſe montre aſſez tel qu'il étoit, voluptueux, & imbécille. Par exemple, (Acte II. Scene III.) il dit à Fulvie :

Quand vous verrez l'or couler chez nous à grands flots ; quand vous verrez ces ſuperbes Sénateurs dans l'eſclavage, leurs femmes dans les fers, leurs maiſons, leurs jardins confiſqués, tous leurs biens à l'encan ſans que vous y puiſſiez rien prétendre ; lorſque Fulvie ſe trouvera encore Fulvie, & peut-être bien moins, nous vous y ver-

rons penser plus sérieusement. . . . Adieu Madame. . .

Et l'on voit là un Indiscret qui donne prise aux questions d'une femme très-fine ; aussi tout le complot est-il bientôt évanté ; & Fulvie pour qui un secret est un poids insupportable, va divulguer par-tout les circonstances de l'entreprise.

Ciceron, disons-le encore une fois, ne fait pas un assez grand effet dans cette Piéce. Ses discours à perte de vuë étouffent les sentimens & l'action. Mais il est ridicule sans doute que, dans l'Acte III. Scene XV. lorsque les Conjurés vont pour le poignarder, il se montre à la fenêtre & fasse delà une Harangue qui oblige Caton à lui dire, *vous parlez trop long-tems Marcus*. Un Consul doit-il se commettre avec des scélérats ? N'avoit-il pas des Licteurs pour les faire saisir ? Caton est aussi un peu *Bourguemestre. Faites sonner le toc-*

fin, dit-il à Ciceron, & d'ailleurs où place-t'on ce Personnage? Ciceron est à la fenêtre : les Conjurés font carillon à la porte; le Portier refuse d'ouvrir; le Consul fait sa Harangue, & Caton lui dit de faire prendre ces misérables. Il est donc aussi à la fenêtre, car dans la ruë il auroit couru risque d'être tué par les Complices de Catilina. Mais toutes ces situations sont-elles bien Dramatiques, bien dignes du Cothurne? Nous passons d'autres endroits qui seroient sifflés parmi nous. Convenons cependant qu'il y a du beau dans la Scène IV. du V[e] Acte où les Allobroges sont confrontés avec Cethegus & les autres Conjurés; que les Harangues de César & de Caton sont magnifiques; que le Caractère sur-tout du 1[er]. est bien menagé. Aussi l'Auteur avoit-il un excellent modéle dans Salluste. *Ben-johnson* nous paroît en général un Auteur peu Inventif, peu ca-

pable de remuer un parterre : M. de la Place lui rend ſervice en retranchant bien des licences & des platitudes, ſans compter que cette Piéce eſt auſſi bien écrite en notre langue qu'elle puiſſe l'être.

Nous ne dirons ici qu'un mot de la ſeconde Tragédie de ce Recueil ; elle eſt intitulée la *Belle Pénitente*, parce que le principal Perſonnage eſt une noble Génoiſe, fort digne d'une maiſon de Refuge & de Penitence ; laquelle après bien des cataſtrophes & des avantures ſe retire du monde. Mais cette Retraite eſt plus comique que touchante ; car on voit la prétenduë Solitaire dans un Appartement tendu de noir, ayant ſous les yeux le cadavre d'un *Lothario* jadis ſon Amant, & ſur une table des livres avec une tête de mort. En bonne morale, il falloit mettre le corps de Lothario en terre, & pleurer ſur les livres & la tête de mort ; mais Caliſte, c'eſt le nom

de la Pénitente, n'en ſçavoit apparemment pas ſi long. Cette Piece eſt de M. *Rowe* & a été envoyée toute traduite à M. de la Place qui l'adopte dans ſon Vol. Nous croyons qu'il lui fait bien de l'honneur. Il y a là un *Sciolto* noble Génois, aſſez bon homme, mais deshonoré par ſa fille, & diſcoureur ennuyeux; *un Lothario* étourdi, groſſier, violent & lâche; un *Altamont* trop malheureux Mari de Caliſte; Perſonnage langoureux, dupe, & qui ne paroît brave qu'une fois; un *Horatio* ami d'Altamont : c'eſt le plus honnête homme de la Piéce, mais peu efficace, & encore moins recompenſé. Il y a dans tout ceci beaucoup de ton Bourgeois, & il ne feroit pas difficile de transformer ce Drame Tragique en Comédie : il n'y auroit qu'à ſupprimer quelques coups d'épée qui ſe donnent, & quelques tranſports d'*Altamont* qui veut ſe tuer pour Caliſte & Sciol-

to qui ne le méritent gueres.

Il reste encore la Tragédie d'Otway intitulée *Venise sauvée*, nous en parlerons dans une autre Vol. & nous en prendrons occasion de rendre justice à l'Ouvrage de M. de la Place sur le même sujet.

ARTICLE LXXXIII.

TRAITE' DU NAVIRE; de sa construction & de ses mouvemens, par M. Bouguer, de l'Académie Royale des Sciences, ci-devant Hydrographe du Roi, au Port du Croisic, & au Havre de Grace. A Paris, Quay des Augustins, chez Jombert 1746. Un Volume in-4°. Pag. 682, sans la Préface & les Planches.

L'Ouvrage est dédié à M. le Comte de Maurepas, Sécretaire d'Etat de la Marine, que l'Auteur loue spécialement de la Protection que ce Ministre accorde

aux Sciences & aux Arts, nommément dans le double Voyage, fait par l'Académie au Pole, & à l'Equateur, pour la perfection de la Géographie & de la Marine: Voyage dont M. Bouguer peut mieux rendre compte que tout autre, en ayant éteún des principaux acteurs.

Sa Préface, qui est de 28 pag. roule sur l'Architecture Navale, c'est-à-dire, sur la construction du Navire, partie de la Marine ou de la Navigation en général, qui est, selon lui, la plus imparfaite. On peut s'en rapporter à sa parole, après l'étude profonde qu'il en a faite. Rien n'est plus juste que ce jugement; il en articule les motifs. C'est la partie qui a le plus besoin de la double Théorie, soit du Mouvement & de la Physique ou Hydrostatique; soit de la Géométrie & des Mathématiques en général. Et c'est celle qu'on a le plus abandonnée à la conduite & au caprice de la Pratique & du simple Constructeur.

M. Bouguer rapporte qu'on tint pourtant à Paris, en 1681, des Conférences sur la construction, mais que tout s'y réduisit à constater celle qui avoit cours jusques-là, afin qu'elle fût désormais moins exposée aux caprices du hazard ou de l'Ouvrier. Un des grands défauts de ces Conférences, peut-être trop savantes, fut, selon notre Auteur, qu'on y consulta trop la Géométrie, & pas assés la Physique ou la Méchanique, pour la détermination de la forme du Vaisseau.

Ce que nous avons de mieux depuis ce tems-là sur la construction, est l'Ouvrage de M. Witsen fameux en Hollande, & qui paroît fort entendu dans la pratique courante en ce Païs-là, & *la théorie de la construction des Vaisseaux* donnée en 1697, par le P. Hoste Jesuite, dont M. Bouguer préfére l'Ouvrage à celui de Witsen, faisant entendre cependant avec beaucoup de justesse de discernement, que ce Traité

du P. Hoste, est fort au-dessous de celui du même Auteur sur les Evolutions Navales, à la suite duquel il a mis sa Théorie, pure Théorie de construction.

Le Traité des Evolutions Navales est, selon M. Bouguer, *un Ouvrage original que les Officiers de Marine ne sçauroient trop consulter, puisqu'il contient la Tactique des Escadres & des Armées-Navales; science nécéssaire aux Généraux & à tous ceux qui se trouvent chargés de la conduite des Flottes.*

Le P. Hoste entendoit la pratique & toutes les pratiques de la Navigation, mieux même que la théorie; & son Traité sur la Manœuvre, quoiqu'un peu défectueux dans son principe, est encore fort applaudi par notre savant Auteur. Par malheur ce Jesuite en promettant un Traité de Pratique sur la Construction, se borna à la Théorie où il ne fut pas si heureux: il ne le fut pas même dans la *Pra-*

tique pratique, car il voulut faire un Vaisseau qui ne réussit pas; au lieu que s'il se fût tenu dans le juste milieu de la *Pratique théorique*; c'est-à-dire, d'écrire sur la pratique, sans s'élever à trop de théorie, sans se dégrader à trop de pratique, il pouvoit donner de l'excellent.

M. Bouguer, sans désapprouver la hardiesse du P. Hoste à s'affranchir de la routine dans la construction qu'il fit d'une Frégatte, ne le blâme que de s'y être mis en concurrence avec le fameux Maréchal de Tourville, qui, pour s'assurer les suffrages de la multitude, laissa conduire son Vaisseau par les Ouvriers, selon les régles les plus vulgaires, ne leur prêtant sans doute que son nom, nom illustre, & *fameux*, dit-on ici, *par des Triomphes plus réels & d'un autre genre.*

Après ce peu d'ouvrages & de tentatives réguliéres, faites pour perfectionner la forme & la construction des Vaisseaux, M. Bouguer

güer répréſente la Conſtruction & les Conſtructeurs dans un dénûment actuel de vrayes régles & de bons principes, où il ſemble qu'un Ouvrage de cette conſéquence, vraye *Machine d'Etat*, ne devroit point ſe trouver après tant de ſiécles de pratique, tant d'expériences, tant de dépenſes, tant d'intérêts. L'Auteur inſinue & fait ſentir la vraye cauſe de ce dénûment de régles & de principes, & la difficulté juſqu'ici inſurmontable de fixer la théorie & la pratique.

Un Vaiſſeau eſt une machine trop compoſée. Indépendament même de tout le reſte, la ſeule forme de la Carene réſulte de l'aſſemblage de bien des parties, dont une ne peut changer ſans que toutes les autres changent pour ſe conformer à celle-là. Or le plus ſouvent lorſqu'on en corrige une, on ne penſe point aux autres, & l'on n'eſt point à portée de voir les changemens que celle-là éxige dans cel-

les-ci, ce qui produit des inconvéniens pires que celui qu'on ſe propoſoit d'éviter.

C'eſt-là l'inconvénient de la pure pratique, & l'on doit convenir d'après M. Bouguer, que la théorie a un œil plus élevé & plus étendu, pour embraſſer ce total ſous un aſpect général capable de concilier toutes les parties, en diſſipant tout d'un coup tous les nuages, toutes les difficultés.

Il eſt beau dans un ſi profond Géometre, qui eſt ſi ſçavant calculateur, de convenir que la Géometrie & l'Algebre ne doivent point être prodiguées dans toutes ſortes de ſujets ni à la réſolution de toutes ſortes de problêmes & de difficultés. Mais il faut en même-tems convenir avec lui qu'il y en a dans cette matiere qui demandent tout ce que la Géometrie de l'infini a de plus tranſcendant, & tout ce que l'Algebre a de plus épineux. Et qui peut douter qu'un

Géometre ne doive traiter très-géométriquement ſon ſujet ? & que la Marine ne ſoit un ſujet géometrique par mille endroits ?

L'Auteur nous paroît avoir pris un juſte tempérament de pratique & de théorie, de raiſonnement ordinaire & de calcul, qu'on ne ſçauroit trop imiter en pareil cas. De trois Livres qui font la diviſion naturelle de ſon Navire pris d'abord 1°. ſur terre, en chantier, 2°. à flot, dans le Port. 3°. cinglant en pleine mer, le premier qui regarde la Conſtruction & par conſéquent les Conſtructeurs, eſt tout de pratique & d'un diſcours aiſé, libre & familier, à la portée de ceux qui doivent naturellement en profiter, ſans en exclure pourtant quelques traits d'une Géometrie ſçavante, mais naturelle, & ſans preſqu'aucun embaras de calcul.

La premiere Section traite de la figure du Vaiſſeau & de ſes parties intérieures : Le Chapitre premier

des différentes especes de Navires. Ceux du premier rang longs de 170 à 180 pieds, larges de 47, 48 à 50 ont 100 ou 120 piéces de Canon en trois Batteries réparties à droite & à gauche (Tribord, Babord) sur trois *Ponts*, *Tillacs* ou planchers, sans parler des Gaillards. Un gros Canon prend 3 pieds de largeur, d'embrasure ou de *Sabord*, avec 7 à 8 pieds de distance d'une piéce à l'autre. Le Public aime ces détails surtout en tems de guerre.

Un pareil Vaisseau a jusqu'à 5 ou 6 étages à son arriere sans compter le fond de cale, 3 Ponts, un Gaillard & deux Dunetes, ce qui peut faire une hauteur de 30 pieds au-dessus de l'eau, & plus de 50 au-dessus du fond de cale, hauteur nuisible selon M. Bouguer & selon tous les gens de bon sens, soit par la prise qu'elle donne au vent, soit par le flotement, tangage & surtout roulis qu'elle occasionne.

Les Vaisseaux du second rang ne sont pas si élevés. Ils ont 3 Ponts 2 Dunettes, point de Gaillard ou demi Pont; ils sont de 150 pieds environ de longueur, & portent 80 à 90 Canons. Le 3e Rang de 130 à 40 pieds de longueur n'a que 2 Ponts & demi avec une Dunette & porte 60 à 70 Canons. Peu à peu on pourra se désabuser des rangs supérieurs pour se réduire à celui-ci dont la grandeur est modérée. Au-dessous ce sont des *Frégates*. Au-dessus ce sont les *Vaisseaux de ligne* & de haut bord.

Il est curieux de sçavoir que pour la construction d'un Vaisseau du premier rang, il faut couper plus de 4000 chênes, sans parler d'une multitude infinie d'autre bois, sapin &c. Il faut plus de 300 milliers de fer, plus de 130 ou 40,000 journées d'ouvriers &c.

Chap. II. Des principales parties du Vaisseau & de leurs proportions ordinaires. La quille est une

ſorte de Poutre énorme de 100 & juſqu'à 150 pieds de longueur ſur un, un & demi & près de deux pieds d'équarriſſage ou de groſſeur, dont la longueur ne pouvant être d'une ni de deux piéces eſt ſouvent de 3 ou 4 qu'on unit bout à bout avec beaucoup d'art, en doublant en quelque ſorte les bouts par des entailles ou bizeaux (nommés *Ecars*) de 7, 8, à 9 pieds d'enjambage les uns ſur les autres.

Aux deux extrémités de toute cette Quille, on éleve deux grandes piéces de charpente, dont celle de l'avant s'appelle l'*Etrave*, celle de l'arriere l'*Etambort*. C'eſt comme ſi on replioit ou relevoit la Quille en enhaut, point trop à plomb cependant, du moins à l'avant. Ces 3 piéces, c'eſt-à-dire la Quille ainſi relevée par ſes bouts forment comme l'épine du dos ou l'arête du Vaiſſeau, & en ſont comme tout le fondement ſur lequel porte abſolument tout l'édifice. Cela ſeul démontre la ſolidité qu'elles

doivent avoir en elles-mêmes & dans l'intimité de leur union avec la Quille.

Les Varangues, eſpéces de gros chevrons qui croiſent de prés à prés, commencent les eſpeces de côtes qui forment le ſquelete du Vaiſſeau. Ce ſont des Poutres de traverſe bien unies avec la Quille, aux deux bouts deſquelles on *empâte*, c'eſt-à-dire on unit, (par voie de doublure ou *d'écars*) ce qu'on appelle les *Genoux de fond*, piéces courbes comme l'Etrave pour former l'arrondiſſement des flancs du Vaiſſeau, pour remonter en haut & former ſon *bord* ou ſes murailles d'enceinte, par des allonges qu'on empâte auſſi avec ces genoux juſqu'au *Plat-bord* ou bord le plus élevé. Une Varangue avec ſes genoux & ſes allonges toutes montées forme ce qu'on appelle un *Gabarit*, quoique le Gabarit ſoit le modéle de la choſe plutôt que la choſe même.

Les Constructeurs font grand cas & ont longtems fait mystere de ces Gabarits, c'est-à-dire de leurs formes & de leurs proportions absoluës & relatives, d'où dépend effectivement toute la forme, la bonne grace, la solidité du Vaisseau, & nommément son Sillage & peut-être aussi toutes ses qualités soit pour porter la Voile, soit pour gouverner, c'est-à-dire obéir au Gouvernail, à la Manœuvre même &c.

Tout dépend du plat ou de la longueur des Varangues & de leurs Genoux de fond, jusqu'à ce qu'on appelle les *Fleurs* du Vaisseau inclusivement, parce que ces Varangues forment le plat du fond de cale, le ventre ou l'espece de poitrine & le vrai support du Vaisseau sur l'eau. Car ce Vaisseau se trouve plus ou moins appuyé de l'avant, de l'arriere, du milieu & de tout son corsage, suivant que les Varangues ou côtes qui forment son epâ-

tement plus ou moins grand & sa capacité, sont plus longues ou plus courtes, plus plates ou plus relevées vers le haut.

Communément les Varangues sont plus plates vers le milieu du Vaisseau où doit être son grand appui, son point d'équilibre & sa grande capacité : hors de là & en allant vers la Proüe & vers la Poupe les Varangues se relevent, les fonds se rétrecissent, & au lieu de Varangues ce sont des *Fourcats* especes d'Y, ou de V. Les grandes questions qui concernent la Construction des Vaisseaux, roulent sur les *Varangues plates*, s'il en faut plus, s'il en faut moins, si elles doivent l'être plus ou moins, & si elles doivent être plus ou moins au milieu ou à l'avant &c. M. Bouguer touche toutes ces questions à mesure que chaque sujet les lui présente, & sur chaque question il prend le parti le plus convenable à la pratique qu'il a ici uniquement

en vûë, & indique pluſieurs bonnes façons de la corriger ou de la perfectionner.

Chap. III. Suite du précédent, où on continuë d'expliquer les noms & les proportions des principales parties du Vaiſſeau. C'eſt ici ſurtout que l'Auteur touche la queſtion de la poſition de la *Maîtreſſe Varangue*, c'eſt-à-dire la plus plate ou la plus longue, ou, ce qui va au même, de la poſition du *Maître Bau*. On appelle *Baux* les eſpéces de Poutres qui portent les *Ponts* ou Planchers. Et le *Maître Bau* eſt le plus long & répond à la plus grande largeur du Vaiſſeau, & à la *Maîtreſſe Varangue*. M. Bouguer fait entendre que ci-devant on les plaçoit au tiers de la longueur en avant, & qu'on a trouvé qu'il valoit mieux ne les mettre qu'aux 5 douziémes entre le tiers & le milieu. Et ſur la longueur de ce Maître Bau qui décide de la largeur de la Varangue, du Gabarit & du Vaiſ-

ſeau, il rapporte les divers avis, dont la plûpart vont à donner au Vaiſſeau de largeur, le quart & même un peu plus, de la longueur, donnant, par exemple, 46 pieds de grande largeur à un Vaiſſeau de 170 de longueur depuis le haut de l'Etrave juſqu'au haut de l'Etambord.

C'eſt au premier Pont, c'eſt-à-dire au Pont le plus bas, que le Vaiſſeau a communément ſa grande largeur à le conſidérer ſoit de l'avant à l'arriere, ſoit de bas en haut, le fond allant en rentrant ou en ſe retréciſſant à meſure qu'il s'éleve au-deſſus. Cette rentrée eſt fort naturelle, ſoit pour rendre le Vaiſſeau moins flottant, ſoit pour le fortifier en le reſſerrant & en reſſerrant le Tillac deſſus & deſſous, ſoit pour rendre l'abordage plus difficile. Nous ſentons la conſéquence de l'avis que donne l'auteur de ne commencer la rentrée & le retréciſſement, qu'au-deſſus de l'endroit qui devient ligne de

flotaiſon, lorſque le Vaiſſeau s'incline dans les routes obliques.

Le *creux* du Vaiſſeau ; c'eſt-à-dire, ſa profondeur ſous le premier Pont, eſt environ un dix ou onziéme de la longueur du Vaiſſeau, plus ou moins ſelon que la Varangue eſt plus ou moins plate, & qu'on veut poſer une batterie plus ou moins haute, ou avoir plus de terrain pour la charge du Vaiſſeau. *Le Tirant d'eau* dépend de là. On le fait communément un peu plus grand à l'arriere qu'à l'avant, & notre Auteur paroît en approuver la pratique, qui eſt en effet celle des plus habiles.

On appelle *Bordages* les planches dont on couvre la Carene du Vaiſſeau, celles mêmes dont on couvre les Ponts & en general *Border* c'eſt couvrir de planches. Celles de la Carene ont quelquefois 4 à 5 pouces d'épaiſſeur, ce que nous diſons pour faire ſentir au commun des gens qui ne con-

noiſſent que l'Architecture ordinaire des Villes, *Architecture* dite *Civile*, la conſéquence de la *Navale*, dont les planches ſimples ont l'épaiſſeur preſque de nos poûtres ordinaires. La largeur & la longueur ſont proportionnées. Et le difficile encore eſt que ces planches doivent communément être arquées, voûtées en largeur comme en longueur : opération difficile, faite à l'aide du feu, ce qui fait bien ſentir la grande conſéquence de la conſtruction d'une maiſon immenſe, portative aux deux bouts de l'univers en tout ſens.

CHAP. IV. Des différentes pratiques que ſuivent les Conſtructeurs pour tracer la Coupe des Vaiſſeaux, faite perpendiculairement à leur longueur dans l'endroit le plus gros. Cette Coupe donne le maître Gabarit du Vaiſſeau, & toutes celles qui lui ſont parallèles donnent tous les Gabarits re-

latifs. C'eſt ici du Géométrique, & par conſéquent du ſçavant & du bon de la part de l'Auteur. Il donne diverſes méthodes, celle du Pere Fournier, &c. & ſes diſcuſſions finiſſent par déterminer la plus convenable, la plus Géométrique. Le Lecteur, le Public ne nous diſpenſe que trop d'entrer dans ces détails, curieux pour l'eſprit ſeul.

Chap. V. Méthode de tracer les deux Coupes du Vaiſſeau aux deux extrêmités de la Quille avec la maniere ancienne dont on ſe ſervoit des Liſſes pour achever le Navire. En général ces trois Coupes ou *Gabarits*, les deux extremes & celui du milieu ou du gros, paroiſſent déterminer la forme totale du Vaiſſeau ; nous en compterions bien deux autres entre ces trois. Mais M. Bouguer, dont l'avis eſt d'un grand poids, étant réfléchi de la théorie ſur la pratique, dit que, *comme la forme de la Poupe & de l'arriere contribuë moins aux bon-*

nes & mauvaises qualités du Vaisseau, il importe moins comment on en trace la derniere Coupe. L'Auteur la trace cependant aussi-bien que celle de l'avant, en remplissant le titre de son Chapitre 5. tel que nous l'avons rapporté.

Le Chapitre VI. donne des remarques générales sur les Lisses avec le moyen de former l'arriere du Vaisseau en rendant toutes les Coupes verticales dépendantes de la premiere & de celle de l'extrémité. Il y a ici une remarque extrêmement fine & juste sur la déviation de la ligne droite ou horizontale que prennent les Lisses, ou en général les lignes véritablement droites lorsqu'on les applique sur une surface courbe à double courbure. Il n'y a guéres que des Géomêtres qui puissent apprétier tout ce que l'Auteur dit à ce sujet.

Le Chapitre VII. donne la maniere de former toute la partie de l'avant du Navire. Le 8^e^. apprend

à faire enſorte que la courbure entiere des Liſſes depuis la premiere Coupe juſqu'à l'Etrave appartienne à la même Courbe. Le 9ᵉ. montre la maniere de projetter les diverſes Coupes du Navire ſur toutes ſortes de Plans. Tout ceci ſe rapporte aux Gabarits que les Conſtructeurs forment avec des planches ajuſtées & reſciées pour ſervir de modele aux ouvriers qui coupent & taillent les piéces qui compoſent les membres d'un Vaiſſeau, Varangues, Genoux & Allonges, &c.

Le 10ᵉ. Chapitre contient des remarques ſur la forme que les régles ordinaires donnent aux Vaiſſeaux. L'Auteur panche ici à porter un peu plus vers l'avant qu'on ne fait, le maître Gabarit en diminuant alors un peu le renflement de la Prouë. L'ordinaire eſt de le placer aux 5 douziémes de la longueur de la Quille; il approuve auſſi aſſés la méthode de faire caler le Vaiſſeau

de l'arriere un peu plus que de l'avant en faveur du Gouvernail qui prend alors plus d'eau, & a plus de force par conséquent & d'action sur le Vaisseau.

Le 11^{e}. Chapitre est la suite du précédent, avec la maniere de rendre la figure du Vaisseau plus parfaite. M. Bouguer est persuadé que le Vaisseau silleroit mieux s'il étoit moins large ou plus long à proportion : & cela paroît vrai. Cet Auteur en rendant les Lisses presque droites ou peu courbes dans leur longueur fait revenir la forme générale du Vaisseau à celle de deux demi Cones joints par leurs bases. Une chose que nous croyons bien juste, est ce qu'il dit, que le point où ces deux bases se réunissent & qui est le gros & le fort du Vaisseau, doit être unique, les façons de l'avant & de l'arriere commençant dès à côté de ce point. Il croit aussi que les Ponts doivent dans toute leur

longueur être paralleles à la Quille, & la Liſſe d'hourdi être moins élevée d'autant.

Il avertit cependant que tout cela n'eſt dit que pour les Frégates & autres Bâtimens faits pour la courſe & pour ſiller rapidement. D'ailleurs l'Auteur habile ſe prête à toutes les circonſtances des divers uſages pour leſquels les Navires ſont faits, des diverſes Mers mêmes où ils doivent naviguer.

Le 12^e^ Chap. traite de la maniere de mettre les Navires à l'eau & du moyen de reconnoître s'ils ſe courbent dans le ſens de leur longueur par l'effort qu'ils ſouffrent dans ce mouvement. En un mot il n'y a pas une opération conſidérable ſur la Conſtruction que l'Auteur ne décide avec la facilité d'un homme qui auroit pratiqué lui-même, & avec le diſcernement d'un homme qui a encore plus réfléchi ſur la pratique, inſinuant par tout de petites corrections uti-

les, de grandes même qui méritent à leur tour toute la réfléxion des Conſtructeurs.

La ſeconde ſection, eſt intitulée *Des Agreils ou Apparaux du Navire.* Le Chap. premier eſt ſur le Gouvernail & le Cabeſtan. On auroit peine à croire que la largeur que le Gouvernail préſente à l'eau ſe réduit à quatre pieds dans les plus grands Vaiſſeaux, & que ſi peu de choſe faſſe de ſi grands effets. Cependant comme la profondeur de ſon action va juſqu'à la Quille du Vaiſſeau, le volume de l'eau qui agit ſur lui ne laiſſe pas de lui donner une grande force que le Timonier ne ſurmonte qu'à l'aide d'un timon ou levier long de 30 pieds aidé d'une roue qui multiplie auſſi beaucoup ſa force.

Le Cabeſtan eſt une machine utile pour remuer les Mâts, les Vergues, les Voiles, les Ancres & les autres groſſes piéces d'un Vaiſ-

ſeau, comme le Gouvernail pour remuer le Vaiſſeau lui-même tout entier, ce qui paroît plus difficile, & l'eſt pourtant beaucoup moins & demande moins de mains & de force.

Chap. II. De la néceſſité d'avoir des Pompes dans un Vaiſſeau, & de la maniere de les diſpoſer. Ch. 3^e^. Des Ancres & des Cables. La plûpart de ceux qui n'ont pas vu la Mer & qui n'eſtiment que les Villes, ſont fort étonnés d'apprendre qu'un Cable de Vaiſſeau eſt une groſſe poutre abſolument fléxible, qui a juſqu'à 6, 7 & 8 pouces de diametre ſur deux pieds de circonférence plus ou moins. On eſt bien neuf & bien borné, lorſqu'on ne conçoit que ce qu'on a vû. Un tel Cable long de 120 braſſes peſe de 13 à 14000 livres, la braſſe qui n'eſt que de 5 pieds de long peſant plus de 115 livres. Une Ancre de 16 à 17 pieds de long, peſe bien de 7 à 8000 livres. Et cela même

donne idée de la force & grandeur des Machines qu'il faut pour manœuvrer, c'eſt-à-dire mouvoir tout cela. Nous voudrions que les bornes de l'Extrait nous permiſſent de rapporter mille réflexions importantes, mille raiſonnemens & calculs utiles dont l'Auteur accompagne ces détails, & d'autres de plus grande conſéquence.

Chap. IV. De la maniere dont les Rames agiſſent. C'eſt ici une diſſertation ſçavante & Géometrique ſur un ſujet que divers autres ont traité, mais qui ne ſe trouve épuiſé que dans ce Chapitre. Le 5ᵉ donne les proportions qu'on ſuit ordinairement dans la Maſture des Vaiſſeaux. L'Auteur avouë qu'il ſe fait violence en rapportant fidélement ces proportions ſur la place, le nombre, la longueur & la groſſeur des Mâts, parce *qu'elles ne ſont nullement fondées en raiſon & qu'elles ne ſont propres qu'à être refutées.* Les Anglois ne ſont pas

les Mâts tout-à-fait si longs que nous, mais les Hollandois les font plus longs.

CHAP. VI. Remarques & expériences sur les régles précédentes avec le moyen de les rendre moins imparfaites. Pour comprendre combien la Mâture est élevée dans un grand Vaisseau, par exemple du premier Rang, il suffit de dire que le grand Mât de 120 pieds de long est surmonté du Mât nommé grand Hunier qui a 72 pieds, surmonté lui-même du grand Perroquet de 30 pieds, ce qui fait 232 pieds de hauteur sans parler du Pavillon. Hauteur que M. Bouguer a grande raison de trouver excessive, tout son superflu allant bien plus à *faire incliner le Navire qu'à le faire singler.* Le mieux seroit, s'il étoit possible, d'augmenter, comme il le pense, la largeur des Voiles en diminuant leur hauteur totale.

M. Bouguer fait voir non-seulement que notre Mâture est en gé-

néral trop haute, mais qu'en particulier les proportions en ſont défectueuſes de Vaiſſeau à Vaiſſeau; un grand Vaiſſeau pouvant à proportion ſoutenir une plus haute Mâture qu'un petit, à cauſe des réſiſtances ou des ſolidités des Vaiſſeaux qui décroiſſent dans un plus grand rapport que les efforts des Mâts. Il donne ſur cela des régles dont nous n'oſons rapporter le détail, ne pouvant en rapporter les raiſons ſans paſſer les bornes de l'Extrait.

Chap. VII. Des principaux cordages qui ſoutiennent la Mâture, & qui ſervent à la manœvre des Voiles. Après l'explication des principales Manœuvres, Hautbans, Etais, Itagues, Driſſes, Ecoutes, Bras, Couets &c. on trouve ici une maniere d'échelle pour la détermination juſte de leurs longueurs.

Troiſiéme Section. De la réſiſtance ou de la force dont les parties

du Vaiſſeau doivent être capables. Ch. I. De la réſiſtance abſoluë des matériaux qui entrent dans la conſtruction. Suivant l'expérience une régle de chêne d'un quart de pouce de gros, ſoutient juſqu'à un poids de 1000 livres excluſivement qui la tire de bout en bout. Et l'on peut préſumer qu'une régle d'un pouce ne ſeroit rompue que par une force de 16000.

Le bois deSapin n'a que les trois cinquiémes de cette force. Cela doit être pris en général, ſauf les diverſités naturelles des bois de mêmes noms, jeunes ou vieux, d'un bon ou d'un mauvais terroir &c. Un fil de fer de même, gros d'une ligne, ſoutient juſqu'à 650 livres ſeules capables de le caſſer. &c.

Chap. II. Des divers moyens pour empêcher les Vaiſſeaux de s'arquer. C'eſt un Phénomene qui étonne les non Marins, qu'un Vaiſſeau s'arque, ou ſe plie dans

ſa

la longueur, comme un long bâton qui n'eſt ſoutenu que par ſon milieu. Il eſt fort ordinaire cependant, & tout Vaiſſeau preſque s'arque en vieilliſſant. C'eſt la longueur même qui produit cet effet, la Prouë & la Poupe étant communément fort chargées, & l'eau les ſoutenant toujours moins que le milieu. Ce mal arrive ſouvent dès le Chantier, ou du moins lorſqu'on lance le Vaiſſeau.

M. Bouguer remarque fort habilement que cela ne peut arriver ſans que le Vaiſſeau ſe rétreciſſe, & que les Ponts s'allongent, double inconvénient favoriſé ſelon lui par la *tonture* des Baux qu'il eſt facile d'augmenter, & par la *contre-tonture* en quelque ſorte des bordages, ou du Pont entier en longueur qu'il eſt facile de diminuer. L'on en voit le double remede dans l'idée de l'Auteur de rendre les Baux droits en largeur & les bordages en longueur, & les Ponts en

un mot parallèles à la Quille, en ſuppléant à la tonture des Baux par des piéces miſes au-deſſus, piéces voutées du côté ſupérieur.

Chap. III^e. où l'on examine ſi les moyens indiqués dans le Chapitre précédent ſont ſuffiſans &c. L'Auteur, comme on voit, ne ſe détermine qu'après y avoir bien penſé, & penſe encore beaucoup, après qu'il s'eſt déterminé.

Dans les quatre Chapitres qui ſuivent & qui terminent cette troiſiéme Section & ce premier Livre, M. Bouguer traite de la réſiſtance relative des corps ſolides & de la force qu'il faut donner à diverſes parties du Navire, de la figure & de la groſſeur que doivent avoir les Mâts & les Vergues, de la réſiſtance des cordages & de la maniere de les rendre plus forts, & de la force enfin que doivent avoir différentes manœuvres. Comme nous ſommes obligés de finir ce premier Extrait, nous nous con-

tenterons de remarquer que l'Auteur n'omet rien de ce que la Pratique fournit ici pour éclairer la Théorie, ni de ce que la Géométrie peut fournir à un habile Homme pour perfectionner & diriger la Pratique. Il y a encore plus de Geométrie dans les deux Livres ſuivans; qui feront la matiere d'un nouvel Extrait qui ſuivra de près celui-ci.

ARTICLE LXXXIV.

NOUVEAU SYSTEME SUR la Transmission & les effets du Son, avec un nouveau Systême sur le tempérament du Clavecin, & une nouvelle maniere de l'accorder. Brochure in-4°. de 16 pages, sans compter un grand Tableau des accords justes & tempérés. A Paris rue S. Jacques chez Marc Bordelet à saint Ignace, vis-à-vis le College de Louis-le-Grand.

L'Auteur respectable de ce petit, mais important ouvrage, ne veut point être nommé. Nous respectons sa délicatesse & sa noble modestie. Son ouvrage contient deux espéces de Dissertations dont la seconde est une lettre adressée par l'Auteur il y a près d'un an au P. C. J.

La premiere est une espéce de

réfutation purement physique & polie d'un *système bien ingénieux* qui n'est désigné que par là & par les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences où on le trouve en 1737, & qui porte qu'*il y a dans l'air autant de particules aëriennes différemment élastiques, qu'il y a de sortes de sons, que chaque son ébranle celles qui lui sont isochrones, sans toucher aux autres &c. que l'oreille a pareillement autant de fibres différemment tenduës, &c.*

L'Auteur entreprend de démontrer que *cette supposition n'est pas nécessaire*, & qu'on peut expliquer la difficulté *par le seul effet de la Percussion, l'un des plus grands, & peut-être des moins connus.* Le nœud de cette démonstration est la différence du mouvement comme partiel que la percussion imprime aux parties des corps & de l'air surtout, d'avec le mouvement comme total & diagonal que

la ſimple impulſion imprime à un ſeul corps en un ſeul ſens. Dans celui-ci les divers mouvemens ſe confondent en un dans un ſeul corps : dans celui-là le mouvement ſe communique à divers corps, ſuſceptibles chacun par là de divers mouvemens ſans confuſion, à moins qu'ils ne ſoient trop multipliés ou trop contraires.

C'eſt par là, ſans recourir à une diverſité ſpécifique de particules aëriennes ou de fibres auriculaires que le même air, la même oreille, la même fibre & preſque la même particule d'air & de fibre devient capable de recevoir ou de tranſmettre divers ſons ſans confuſion.

Le nombre des ſons étant comme infini, les particules d'air ne ſçauroient être iſochrones à tous ſans avoir, comme les corps qui les produiſent, les proportions qui les font diſtinguer. Si l'air étoit une ſorte d'inſtrument, ces pro-

portions *seroient cubiques pour chaque octave, ce qui à la dixiéme octave les feroit differer entre elles de près de 1172 millions,*&c. *sans que l'on puisse y admettre des infinis en petitesse* &c. Il faudroit ici bien des sortes d'infinis. Il faudroit qu'à chaque partie de l'extrémité de nos fibres aboutît une infinie infinité de diverses particules d'air, & que chaque infiniment petite partie d'air aboutît à une infinie infinité de diverses fibres de notre oreille. On peut voir dans l'Auteur l'extension de ces raisons & de quelques autres, & surtout l'usage qu'il fait de divers Pendules pour représenter tout cela.

Son nouveau sistême sur le tempérament des sons ou tons, & sa nouvelle maniere d'accorder le Clavecin & l'Orgue, peut être regardée comme une découverte utile & de pratique qui perfectionne la Musique, pratique, théorique même. Il y a 3000 ans qu'on cher-

che ce tempérament. Euclide, Aristoxene &c. & divers Auteurs Grecs nous ont laissé des tentatives en ce point.

L'expression numérique & précise des sons a rendu possible la précision de cette découverte ; très-difficile du reste, comme il est démontré par les 3000 ans qu'il a fallu pour la faire, & surtout par le propre but de cette recherche, qui a été de s'écarter avec précision & justesse de la précision même & de la justesse des sons. Il a fallu attrapper un point de milieu entre tous les sons du Clavecin, c'est-à-dire entre 50 ou 60 sons, entre tous ceux même de l'Orgue qui sont plus de 120 ou 130, de maniere que tous étant faux, non précis, non justes, tous étant altérés, l'altération, la non justesse disparoisse dans le total, de quelque façon qu'on les combine en mélodie & harmonie dans le total d'une piéce, & de toutes les piéces faites & à faire.

Il faut avec 50 ou 60 touches & ſons faire face à une double, triple, quadruple, millecuple, infinicuple même diverſité de touches & de ſons, qu'il faudroit pour repréſenter ou rendre dans le vrai l'infinie variété des combinaiſons de la Muſique, des Modulations, des Piéces, des Sons.

C'eſt un fait que le Clavecin eſt imparfait, & n'a pas aſſez de touches & de cordes, & qu'à tous momens il lui en manque la moitié de celles qui ſeroient néceſſaires pour chanter juſte la moindre ſuite de Muſique, & qu'on eſt obligé de s'y ſervir de la même corde invariable pour rendre des ſons différens. Par exemple ſi l'on chante en *C ſol ut* ces 3 ſons *ut re mi*, & ſi le moment d'après on chante en *A mi la* ces ſons *la ſi ut re mi*, les deux *mi* où l'on aboutit ſont les mêmes ſur le Clavecin. Or en rigueur ils devroient être differens, d'un *comma* que l'oreille du reſte ſent très-bien.

Il en eſt de même du *ſi*, du *fa dieze*, & de tous les diezes ſimples, doubles, triples en montant à l'infini. Or c'eſt bien pis des *bemols* en deſcendant. Il y en a autant que de diezes, & puis les bemols comme les diezes venant à ſe doubler, à ſe tripler &c. la confuſion gagne à meſure que l'imperfection du Clavecin, c'eſt-à-dire le manque de touches propres oblige de faire ſervir de diezes & de bemols les touches mêmes les plus naturelles *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol &c.* Ce *fa* même qui vient là ſe mêler comme naturellement, mais plutôt par néceſſité & avec beaucoup d'art, aux ſons naturels, & qui traîne après lui tous les *bemols*, introduit ou fait ſentir tout d'un coup la grande imperfection de l'inſtrument, & la néceſſité de tempérer, c'eſt-à-dire d'alterer tous les 50 ſons du Clavecin avec tant d'art que tous étant altérés, aucun ne le paroiſſe au moins trop, &

d'une maniere qui choque l'oreille, dont Ciceron dit que le jugement, le ſentiment eſt très-ſuperbe, c'eſt-à-dire très-délicat, très-fin, très-integre, très-juſte, *ſuperbiſſimum aurium judicium.*

De dire que ce tempérament puiſſe ſe trouver au hazard, ou même avec facilité & ſans beaucoup d'art, outre les 3000 ans qui marquent que l'oreille n'a pas été contente juſqu'ici, on a l'exemple de tous les facteurs dont il n'y en a pas deux qui accordent le Clavecin de la même maniere, & de bien de ſçavans Auteurs qui ont propoſé des Méthodes dont aucune n'a paru ſuffiſante.

Celle que nous annonçons a eu déja le ſuffrage de l'Académie, notre ſuffrage même il y a peu de mois. Car nous en avons parlé dans un de nos derniers Extraits de l'Hiſtoire de l'Académie; ce qui en découvre l'Auteur au Public, Auteur connu par un mérite perſonnel fort

ſupérieur à celui d'un des plus grands Muſiciens de l'Europe , Muſicien de goût, de ſcience, de littérature & non de profeſſion.

C'eſt la conciliation des Bemols avec les Dieſes, qui a ſurtout fait juſqu'ici la difficulté de cette découverte , & qui fait le mérite de celle de M. de M. Nous n'entreprenons point dans les bornes étroites d'un pareil extrait de relever l'érudition infinie de Muſique qu'il a fallu y prodiguer , ni les diſcuſſions épineuſes de calcul dont cette lettre n'annonce que les derniers réſultats.

Nous nous bornons à faire ſentir l'extrême délicateſſe d'oreille & ſurtout de ſentiment & plus encore de réflexion,qui ont fait trouver à M. de M. que le ton de *la* étoit ici le vrai centre unique d'où devoit partir en montant & en deſcendant la double chaine de ſons Dieſes *mi*, *ſi*, *fa d*, *ut d*, *ſol d*; & bemols *re*, *ſol*, *ut*, *fa*, *ſi b*, *mi b* , qui for-

ment le plus parfait cercle de tempérament qu'on eût pu imaginer.

Cette découverte a dû être immédiatement précedée de cette observation fine, mais naïve & fondée sur la nature des choses que la gamme complete ou chromatique contient 3 Dieses naturels, *fa d*, *ut d*, *sol d*, & deux bemols *si b*, *mi b*. Ainsi au lieu de pousser la premiere chaîne au-dela du *sol d* pour trouver le *re d* qui auroit servi de *mi b*, l'Auteur a suivi la nature, & poussé la seconde chaîne jusqu'au *mi b* qu'il est plus naturel de faire servir de *re d*. Et de même au lieu de laisser tomber la seconde, du *mi b* au *la b* pour donner le *sol d*, c'est de la premiere poussée au *sol d* qu'il a emprunté le *la b*. Ce qui fait la liaison circulaire la plus naturelle qu'on eût pu imaginer.

Il n'y a point d'imagination dans tout cela, mais beaucoup d'intelligence & de sentiment. Où cette finesse de sentiment & de réflexion

éclate, c'eſt dans cette autre obſervation tout auſſi naturelle, que c'eſt le ton de *la* que la nature ellemême donne a l'art, aux Muſiciens, qui doit être ici le centre des deux chaînes de dieſes & de bemols.

Il eſt ſingulier que l'accord du Clavecin & de l'Orgue, de tous les inſtrumens mêmes étant juſqu'ici communément établi ſur le ton naturel de *ut*, les Muſiciens ſoient convenus comme par acclamation & par inſtinct de s'accorder ſur le ton de *la*, dans quelque ton du reſte que ſoient les piéces qu'ils doivent exécuter.

Il faut que ce ſoit le ſentiment ſecret de la nature qui les ait dirigés dans cette pratique unanime. Et il faut que le même ſentiment, mais bien réflechi ait préſidé à la découverte de M. D. M. Car du reſte ce ſentiment de la nature eſt fondé en raiſon. C'eſt préciſément au *la* que ſe découvre l'imperfection du Clavecin, le *mi* qui en fait

la quinte devant être d'un comma plus élevé que le *mi* tierce d'*ut*.

Pour ôter ce défaut M. de M. le prévient en allant au-devant. Au lieu de le faire tomber ſur *la*, il le fait tomber ſur *re* dont il affoiblit la quinte avec tant de ſuccès que ce ſeul affoibliſſement ſauve celui de toutes les autres quintes tant en montant juſqu'à *ſol d* qu'en deſcendant juſqu'à *mi b*. Cela eſt merveilleux & mérite d'être bien éprouvé. On l'a éprouvé à Aix dans l'Orgue de la Cathedrale, dont l'accord fait l'admiration de tous les Connoiſſeurs de cette Ville & des Etrangers qui y paſſent.

Nous l'avons pluſieurs fois éprouvé & fait éprouver par un des plus forts Harmoniſtes de Paris, & par une perſonne qui y joue du Clavecin avec le plus d'applaudiſſement. Et ce qu'il y a d'heureux eſt que cette maniere d'accorder ſe trouve la plus facile à apprendre & la plus expéditive. Il n'y a point

à revenir sur les quintes, sur les tierces &c. Et tous les tons s'y trouvent du premier coup bien accordés, par des oreilles justes & des mains exercées s'entend, telles que l'Organiste & le Joueur de Clavecin que nous venons de citer.

Dans la pratique il faut d'abord commencer par mettre *ut* au ton juste dont on est convenu pour la Chapelle ou l'Opéra. La seconde opération est ensuite d'accorder le *la* en dessous en tierce mineure juste comme de *mi* à *sol* avec *ut*. Cela fait, la troisiéme opération est d'accorder tout de suite avec *la* en quinte juste *mi*, *si*, *fa d*, *ut d*, *sol d* en montant, & puis en descendant d'accorder en quinte juste *re*, *sol*, *ut*, *fa*, *si b*, *mi b*, & tout est fait.

Pour ceux qui ne sçauroient pas accorder de quinte en descendant, ils peuvent aller au même but, après avoir accordé en tierce mi-

neure juste *la ut*, accorder *ut* en tierce mineure foible *ut* avec *mi b* ou *re d*, & puis dela monter en quinte juste a *si b*, à *fa* dit naturel, à *ut*, à *sol*, à *re.*

Ou bien de *la* accordé avec *ut* comme on l'a dit, ils peuvent monter en quinte juste à *mi*, à *si*, à *fa d*, à *ut d*, à *sol d*, à *re d.* Arrivé à ce *re d*, on l'affoiblira un peu pour faire de *ut* à *mi b*, ou à *re d* une tierce mineure foible comme l'ordinaire de *re* à *fa*, & puis de ce *re d* affoibli, on continuera de monter en quinte juste jusqu'à *re.*

De sorte que tout l'affoiblissement double tombe sur le *la* & le *re d* abaissés l'un & l'autre l'un en dessous, l'autre en dessus par rapport à *ut* placé entre deux.

ARTICLE LXXXV.

REFLEXIONS SUR L'ORIgine, l'Histoire & la Succession des anciens Peuples Chaldéens, Hébreux, Phéniciens, Egyptiens, Grecs &c. jusqu'au tems de Cyrus. Par M. Fourmont l'aîné, Avocat en Parlement, Professeur Royal en Langue Arabe, Interpréte & Sous-Bibliothéquaire du Roi pour les Langues Orientales, Censeur Royal des Livres, Pensionnaire de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Membre des Sociétés Royales de Londres & de Berlin, & Secretaire ordinaire des Commandemens de Monseigneur le Duc d'Orléans. Nouvelle Edition augmentée de la Vie de l'Auteur & d'une Table alphabétique des Matieres. A Paris chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, à l'Image saint

Paul, 1747. in-4°. 2 Tomes.

NOus n'avons à rendre compte ici que de la Vie de M. Fourmont, ornement considérable pour cette nouvelle Edition de ses Œuvres ; on y lit volontiers ce qu'il lui en couta de travail & de désagrémens pour acquérir tant de doctrine. Il n'est pas à craindre que cet exemple décourage ceux qui sont nés avec les mêmes dispositions & une inclination dominante pour les Sciences. Les plus grands obstacles les étonnent aussi peu, que les dangers de la guerre étonnent ceux qui veulent se distinguer dans le service. Il est vrai que les Sçavans ne courent pas les mêmes risques, & il ne seroit pas équitable ni même supportable de mettre en parallèle deux conditions si différentes.

M. Etienne Fourmont nâquit le 23 Juin 1683 à Herbelai, Village peu éloigné de Paris. Le Curé

de la Paroiſſe lui enſeigna les premiers principes de la Langue Latine:mais le jeune Ecolier ayant perdu ſon pere & ſa mere, M. Jomard un de ſes Oncles maternels & Chanoine de S. Merry, ſe chargea de ſon éducation. On l'envoya au College Mazarin où il ſe diſtingua bientôt par ſes talens & par ſon excellent naturel. Avec des diſpoſitions ſi heureuſes & une mémoire qui tenoit du prodige, il acquit de très bonne heure une connoiſſance des Langues Grecque & Latine, peu ordinaire à cet âge. N'étant encore que diſciple, il entreprit & exécuta un Ouvrage qui eût fait honneur aux Maîtres mêmes. Ce ſont *les Racines de la Langue Latine miſes en vers François, avec les dérivés au bas des Stances.* Ce livre fut très-bien reçû du Public, & devint un Livre Claſſique en pluſieurs Colléges.

Après la Rhétorique, M. Fourmont fut admis au Séminaire des

Trente-trois, où il fit ſon cours de Philoſophie & prit le dégré de Maître-ès-Arts. Il paſſa enſuite à l'Etude de la Théologie ; mais ne ſe contentant pas de l'uſage établi, il étudia les Langues Orientales, ſi utiles pour l'intelligence des livres ſaints. Ce fut dans la même maiſon qu'il contracta une amitié ſincere & durable avec M. l'Abbé Sevin. Quelques jeunes Eccléſiaſtiques du même Séminaire, & qui avoient beaucoup d'ardeur pour l'Etude ſe joignirent à eux.

Cette petite Académie ſe propoſa de lire enſemble tous les Poëtes Grecs & Latins. M. Boileau Docteur & frere du Poete de même nom, & M. Chapellier Grand Maître du Collége Mazarin fourniſſoient obligeamment tous les Livres néceſſaires. Le projet eût réuſſi à ſouhait ailleurs que dans un Séminaire, où l'on n'en fut pas édifié. Ce n'eſt pas qu'il y eût à craindre que cet exemple ne de-

vînt contagieux. Il y a longtems que cette contagion a cessé : mais dans les Communautés où l'on forme les Ecclésiastiques, l'ordre des exercices du jour ne laisse rien à la lecture des Poëtes. Les instructions nécessaires, pour les fonctions du Sacerdoce, le chant, les cérémonies prennent toutes les heures, & il ne reste rien pour Homére, ni pour Virgile. Il semble même que, si l'on connoissoit dans un jeune homme une forte ardeur pour de pareilles études, sa vocation à l'état ecclésiastique seroit suspecte.

Nos jeunes Séminaristes desespérant de trouver assez de loisir pendant le jour, se déterminerent à s'assembler pendant la nuit, pour étudier ensemble aux dépens du sommeil : on sçait combien ces sortes d'assemblées nocturnes sont interdites dans toutes les maisons régulieres : le Supérieur fut bientôt instruit de ce qui se passoit, &

d'abord pour empêcher qu'on ne continuât de s'aſſembler, il diſperſa en différentes galeries tous les coupables, & les plaça le plus loin qu'il put les uns des autres. Mais il n'eſt pas aiſé d'arrêter la paſſion de l'étude : c'eſt peut-être une des plus indomptables. Le remede ne ſuffit pas : on continua de s'aſſembler. Le Supérieur craignant que cette eſpéce de ſcandale ne nuisît à la régularité du Séminaire, n'en fit pas à deux fois : il ordonna à M. Fourmont & à M. l'Abbé Sévin de chercher une autre demeure.

La ſocieté littéraire fut diſſipée par cet ordre imprévû, mais M. Fourmont ne perdit rien de ſon ardeur pour les Sciences. Il ſe retira au College de Montaigu, où ce ne fut pas une petite conſolation pour lui de ſçavoir qu'il y étoit logé dans la même Chambre, qui avoit été occupée autrefois par Eraſme, cet homme ſi célébre par la beau-

té du génie & par une application infatigable. Ce ſouvenir anima de plus en plus le nouvel Hôte de cet Appartement : il le tapiſſa de Thèſes, mais ce n'étoient pas des Thèſes de Scholaſtique. C'eût été offenſer Eraſme, qui n'eut jamais de goût pour une ſcience ſi peu ſuſceptible d'agrémens : c'étoit des liſtes de mots des langues ſçavantes. C'étoit là que M. Fourmont & M. l'Abbé Sevin liſoient enſemble les Poëtes & les Orateurs Grecs, avec d'autant plus de plaiſir & de profit que perſonne ne les inquiétoit. Ils commencerent leur critique par Anacréon, & ils montrerent que cet Auteur *n'avoit été ni bien rétabli, ni par conſéquent bien entendu*. Cet eſſai fut heureux, & fit connoître juſqu'à quel point les deux nouveaux critiques poſſédoient les délicateſſes & les beautés de la Langue Grecque. M. Fourmont, outre ces études qui lui étoient communes avec M. l'Abbé Sevin,

Sevin, étudioit en particulier les Langues Orientales, & on n'ignore pas avec quel ſuccès.

M. Salmon étoit alors occupé à former une Bibliothéque de Livres ſçavans, & ſurtout de Livres de Théologie. Il eut recours à M. Fourmont, & le pria de chercher de certains ouvrages rares & peu connus. Jamais commiſſion ne fut acceptée avec plus de plaiſir, ni éxécutée avec plus d'ardeur. Il s'aſſocia M. Sevin, & ils convinrent avec le Docteur de ne lui remettre aucun livre, qu'ils n'euſſent lû auparavant. C'étoit en quelque ſorte vouloir être payé d'avance & par ſes propres mains. Tout homme ſçavant ou riche qui veut aſſembler une Bibliothéque, ſe gardera bien, s'il eſt ſage, de paſſer cette clauſe aux gens qu'il met en œuvre : les Livres reſteroient ſi long tems entre leurs mains que la Bibliothéque n'avanceroit guéres : mais on ne riſquoit

rien avec des Sçavans auſſi labo-rieux que les deux amis. Les Livres furent lûs, & la Bibliothéque ſe forma. M. Fourmont quitta le Collége de Montaigu pour venir à celui de Navarre, & enſuite à celui d'Harcour, où il enſeignoit les Bourſiers. M. le Duc d'Antin le chargea de veiller à l'éducation de ſes enfans qui étudioient en ce Collége, & on ſçait que ſous la direction d'un Maître ſi habile, le Chevalier, depuis Evêque Duc de Langres, fut en état dès la Rhétorique, de lire par lui-même tous les Auteurs Grecs, & de répondre ſur le Texte Hébreu.

M. Fourmont délibéra alors s'il ne prendroit pas le parti du Barreau : il étudia la Juriſprudence & ſe fit recevoir Avocat : mais ſes amis s'oppoſerent avec tant de force à cette réſolution, qu'il ſe livra tout entier & pour toujours à la belle Littérature. Ses amis s'aſſemblerent chez lui deux fois

la ſemaine, & enſuite une ſeule fois, ce qui continua pendant toute ſa vie : comme ces Aſſemblées ſe tenoient le Mercredi, on leur donna le nom de Mercuriales.

Deux lettres que M. Fourmont adreſſa au R. P. Dom Calmet Bénédictin, ſur la Bible, & qui devoient être ſuivies de pluſieurs autres, attirerent quelques déſagrémens au Cenſeur. On l'accuſa auprès de M. le Cardinal de Noailles, d'avoir jetté des doutes ſur pluſieurs articles fondamentaux de la Religion. Il eſt vrai que dans l'explication des Prophéties *il ſembloit quelquefois s'écarter de l'application littérale qu'on en fait au Meſſie, qu'il reconnoiſſoit d'ailleurs figuré ſenſiblement dans les perſonnages & dans les évenemens qu'il croyoit avoir été leur premier objet.* L'accuſation étoit trop intéreſſante pour être négligée. L'accuſé ſe juſtifia par une lettre à Son Eminence, & l'orage fut diſſipé.

M. Fourmont fut dédommagé par bien des endroits de tous les chagrins qu'il avoit eus. M. le Comte de Tolede, Grand d'Eſpagne & Ambaſſadeur du Roi Catholique à la Cour de France, lui donna des marques de ſa générosité & de ſa magnificence. Ce Miniſtre s'entretenoit chaque jour avec lui ſur la Littérature Grecque & Latine & ſur les Langues Orientales. Il lui propoſa auſſi de paſſer en Eſpagne, & l'aſſura d'une fortune conſidérable. Sur ſon refus, ce Seigneur qui en approuva les raiſons, lui obtint de retour à Madrid une penſion dont il fut payé exactement juſqu'à la rupture entre les deux Couronnes.

Un homme de tant de mérite ne pouvoit manquer d'occuper une place dans quelqu'une de ces illuſtres Compagnies qui font tant d'honneur à la Nation depuis leur établiſſement. Il entra d'abord comme éléve, ſelon l'uſage d'a-

lors, dans l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & il monta à la Claſſe des Aſſociés, dès qu'il eut été nommé par M. le Comte de Maurepas à une des Chaires Arabes du Collége Royal, vacante par la mort de M. Galland.

Le nouveau Profeſſeur ſe livra tout entier à l'eſprit de ſa fonction. Il conſacra les plus belles années de ſa vie à faciliter l'étude des langues, étude ſéche, rebutante, & dont peu de gens ont de la reconnoiſſance, parceque peu de gens en profitent. Il ne borna pas ſes ſoins à la Langue Arabe, dont il compoſa une Grammaire plus Méthodique que celles qui avoient paru juſques-là : il combattit de toutes ſes forces les nouveautés que M. Maſclef avoit entrepris d'introduire dans la Grammaire Hébraïque, & il en fit une où il expoſa les principes de cette Langue avec beaucoup de clarté & de

précision. On y trouve les Racines Hébraïques en vers François avec les dérivés au bas des Stances. Il composa aussi une Grammaire Persanne, & mit en vers François les Racines de l'Arabe & du Syriaque. L'ouvrage le plus utile dont le Public lui ait obligation en ce genre, c'est la Grammaire de la Langue Grecque, & le Dictionnaire qu'il y a joint.

Le docte Académicien ne fut pas si heureux dans l'*examen pacifique* qu'il publia pour amener à une paix sincére les Partisans des Anciens & des Modernes. Il s'étoit chargé lui-même de cette médiation, & il avoit tout ce qu'il faut pour y réussir : mais la guerre étoit trop allumée & les combattans trop opiniâtres, pour avoir égard autant qu'il convenoit à la modération & à la capacité du Conciliateur.

Quelques Troupes Russiennes ayant pénétré chez les Calmouks, rencontrerent des livres singuliers

pour la forme, & pour le caractère. Les Soldats peu curieux d'un pareil butin, les déchirerent ou les brûlerent, & il ne s'en conserva que quelques feuilles, qui furent apportées à Petersbourg par des Officiers revenus de cette expédition, & mises entre les mains du Czar Pierre le Grand. Ce Prince les présenta aux sçavans de son Empire, & aux Universités du Nord qui ne purent satisfaire sa curiosité : il s'adressa donc à M. l'Abbé Bignon & à l'Académie Royale des Belles-Lettres. A l'inspection seule de la feuille qui avoit été envoyée à Paris, MM. Freret & Fourmont reconnurent l'écriture & la Langue des Lamas du Thibet. M. Freret possedoit un Dictionnaire de cette Langue qu'il confia à M. Fourmont, qui avec ce secours travailla à la traduction de la feuille. Il fut aidé par M. son Frere, & tous deux de concert vinrent à bout de ce pénible ou-

vrage. Quand il fut achevé, ils eurent l'honneur de le préſenter au Roi, accompagnés de M. de Boze Secretaire de l'Académie, & introduits par M. l'Abbé Bignon.

M. Fourmont ne fut pas tellement occupé de ce travail, qu'il n'eût encore le tems d'adreſſer une Lettre à M. Houteville, où, ſous le nom de Rabbi Iſmaël, Juif converti, il cenſure la Méthode du livre de *la Religion prouvée par les faits*, & il indique les fautes où l'Auteur eſt tombé au ſujet des Rabins. Ce fut encore ſous le même nom de Rabbi Iſmael qu'il publia peu après ſon *Mouacah* ou ceinture de douleur, qui eſt une réfutation des *Regles pour l'intelligence des ſaintes écritures* attribuées à M. l'Abbé d'Asfeld.

L'extrait deviendroit trop long ſi nous donnions une liſte exacte de tous les ouvrages du laborieux Académicien. Les plus conſidérables ſont la Poëtique des Anciens

Hébreux dont, ſelon lui, les vers étoient rimés ; le Commentaire ſur les Pſeaumes & l'explication de l'Apocalypſe. La vie de l'Auteur eſt ſuivie du Catalogue de ſes Livres imprimés & de ſes Diſſertations, tant imprimées que manuſcrites. On croit voir le Catalogue d'une Bibliothéque entiere. Nous ne parlerons plus que de ce qui concerne la langue Chinoiſe, & nous en parlerons peu.

Un jeune Chinois amené en France par M. l'Evêque de Roſalie, fut préſenté au Roi par M. l'Abbé Bignon, qui eſpéra procurer à l'Europe par le moyen de cet Etranger, la connoiſſance de la Langue, & des livres de la Chine. Le Roi approuva ce deſſein, & il attacha *Hoam-gé*, c'eſt le nom du Chinois, à ſa Bibliothéque.

Hoam-gé ne vêcut pas aſſez, à beaucoup près, pour qu'on tirât de lui tout ce qu'on en eſpéroit, mais après ſa mort, M. Fourmont

examina par ordre du Roi tous ſes papiers,pour voir s'il reſtoit quelque eſpérance d'exécuter le projet qu'on avoit formé. Il jugea qu'il ne ſeroit pas impoſſible d'en venir à bout, & qu'avec les foibles ſecours de ces fragments, il ſuppléroit par un travail aſſidu, tout ce qui manquoit d'ailleurs. Le Roi lui accorda une gratification annuelle, dont il lui étoit permis de diſpoſer en faveur de celui qu'il choiſiroit pour être ſoulagé. Alors M. Fourmont s'appliqua avec une louable opiniâtreté à l'étude de la langue & des caractéres Chinois. Les ouvrages qu'il a donnés au public ſur cette matiere, ont dû lui coûter prodigieuſement.

On a beau dire qu'il n'eſt pas néceſſaire pour l'intelligence des Livres Chinois, de poſſeder une multitude innombrable de caractéres; qu'il ſuffit d'en avoir préſents à la mémoire ſept ou huit mille : il n'en eſt pas moins vra

que cette Langue est toujours très-difficile à apprendre, surtout quand on l'apprend à cinq ou six mille lieues du païs où on la parle. On ne comprend pas aisément comment une nation aussi sage que les Chinois, ont à ce qu'il semble affecté de rendre leur langue, si l'on ose ainsi parler, aussi inaccessible que les côtes de leur Empire. Le seul moyen qu'on ait de justifier cette conduite, c'est que cette nation si prudente & si éclairée, craignant que le commerce des étrangers ne nuisît à ses loix & à ses mœurs, n'a pas crû pouvoir leur opposer une barriere plus impénétrable que la difficulté de la langue qu'elle parle. Par-là elle leur a ôté toute espérance & toute envie de se cacher, ni de s'établir dans tout son Empire. Il ne seroit pas de la bienséance que nous entrassions plus avant dans les contestations Chinoises de M. Fourmont. Il suffira de dire, que si après la publication

de ce qu'il a écrit ſur la Langue Chinoiſe, il avoit pû paſſer à la Chine, & y ſéjourner aſſez pour vérifier lui-même ſur les lieux toutes ſes conjectures, ſa gloire ſeroit parfaite. Quelle gloire en effet d'avoir, pour ainſi dire, deviné juſte & de ſi loin ce que les autres ont tant de peine à apprendre dans le pays même. Mais M. Fourmont n'ayant jamais vêcu à la Chine, la contradiction de ceux qui y ont demeuré pluſieurs années, ſera toujours d'un grand poids.

Nous omettrions un des plus beaux traits de la vie de M. Fourmont, ſi nous laiſſions ignorer qu'il apprit lui-même à ſon frere le Latin, que cet Abbé ne ſçavoit pas encore à vingt-quatre ans. Il lui enſeigna auſſi le Grec & quelques langues Orientales, & lui ouvrit ainſi l'Académie & le College Royal. Ceux qui ſçavent combien les ſçavans ſont avares de leur tems, admireront le ſacrifice de tant de belles

heures, que l'aîné fit au cadet en cette occasion : il en eût moins coûté au premier de donner, s'il en avoit eu, tous ses trésors au second.

M. Fourmont mourut d'une seconde attaque d'apoplexie, à l'âge de 62 ans le 18 Décembre 1745. Il est inhumé dans l'Eglise de S. Nicolas du Chardonnet vis-à-vis le tombeau de M. l'Abbé Bignon son Protecteur.

ARTICLE LXXXVI.

LES PRE'JUGE'S DU PUBLIC avec des observations ; par M. Denesle deux Volumes in-douze. A Paris chez Pierre-François Giffart, Libraire, ruë Saint Jacques, à Sainte Thérese. Tome premier pages 384. sans la Préface & la Table.

LE Public, dit M. Denesle, est si différent de lui-même, & si peu lui-même d'un moment à l'autre : il est si mobile, & se présente successivement, & souvent à la fois sous tant de faces, qu'on ne peut le saisir dans aucun point fixe. Ouvrez les yeux, ajoute-t'il, qu'y » a-t'il de plus commun, & qu'y » a-t'il cependant de plus difficile » à découvrir ! il est partout, » & n'est nulle part : c'est tout le » monde, & ce n'est personne, » rien de plus respectable, & de

» plus mépriſable , de plus ſtupide
» & de plus intelligent , de plus
» équitable & de plus injuſte «.
Mais comme il ne veut pourtant
pas en être déſavoué , ni ſe l'attirer ſur les bras en combattant ſes
préjugés , il le détache, dit-il, de lui-même & le ſépare en trois Claſſes.
Il compoſe la premiere de Gens
éclairés, judicieux , équitables , &
il les prend pour ſes Juges. Il comprend dans la ſeconde les ſots & les
ignorans , & dans la troiſiéme , les
eſprits mal tournés , ſottement curieux , malignement jaloux. Les
premiers ont fixé le goût , parce
qu'ils ont toujours jugé ſainement,
& toujours reclamé contre l'approbation, qu'on a donnée ſouvent à
des ouvrages , qui ne le méritoient pas ; car il ne s'agit dans
ces deux Volumes, que des Sciences & des Arts. Les deux autres
eſpeces du Public , jugeant ſans
connoiſſance de cauſe , ou par

paſſion, ou par un travers d'eſprit, n'ont point de goût fixe, & & il ne les ménage point. Il convient qu'il préſente aux Critiques malins un beau champ pour rire à ſes dépens; mais il ne ſera point fâché qu'ils prennent leur revanche, s'ils ſe reconnoiſſent dans ſes portraits. Plus leur cenſure ſera aigre, dit-il, plus il ſe perſuadera qu'il a touché l'endroit malade. Au reſte il déclare qu'en les traçant il n'a eu particulierement perſonne en vûë, & qu'ils ne ſont faits que de pieces de rapport. Ils ſont en effet trop chargés pour avoir été pris ſur l'original. D'ailleurs M. Deneſle ne nomme les vivans, que pour les louer, auſſi en nomme t-il fort peu.

La forme qu'il a donnée à ſon ouvrage, ne lui a pas beaucoup coûté, il n'a fait que ramaſſer ſous les titres de ſes Chapitres des penſées détachées, qui y ont quelque rapport, ou qui naiſſent les unes

des autres. Il ne dit que ce qu'il a vû, ou entendu; & il le dit avec la même liberté, & du même ton, qu'il pourroit faire dans un entretien familier avec ses amis. Il ne s'astraint pas même à suivre un certain ordre; nous avons tiré du XIV Chapitre tout ce qu'il entend par le Public, & sans cela on ne l'auroit peut-être pas aussi-bien entendu, qu'il s'entendoit lui-même.

Chap. I. Les Anciens, qui ont été estimés de leur tems, se sont flattés de l'être toujours, comptoient-ils que le Public, qui les admiroit, étoit garant de la durée de leurs ouvrages? Ce qui est certain, c'est que cela est arrivé. Il y a donc, dit M. Denesle, un dégré d'excellence, qui n'est ni arbitraire, ni climatérique, & qui est nécessairement le même par tout & dans tous les tems. On pourroit le croire, ajoute-t'il, si on fait attention, 1°. Qu'on ne nous a con-

ſervé aucun ſot livre des Anciens, qui, à coup ſûr, n'étoient pas plus exempts d'en faire que nous. 2°. Que dans les ſiécles d'ignorance il s'eſt toujours trouvé des hommes curieux, & aſſez intelligens pour ſauver du Déluge, cauſé par l'inondation des Barbares, ces précieux monumens du goût des Anciens. La fureur & l'avarice ont briſé preſque tous les Chefs-d'œuvres de l'art, qui étoient en or, en argent, en bronze, & en marbre. Les Livres ſeuls ont été épargnés. Quoiqu'ils n'euſſent rien, qui reveillât la cupidité, ils auroient péri, ſi ces tems de calamité n'euſſent point produit des perſonnes qui en connoiſſoient le prix.

Chap. II. Mais ſi le même goût, qui a fait applaudir aux ouvrages des Anciens, a ſubſiſté depuis eux juſqu'à nous; peut-on dire avec notre Auteur, que nous aurions toujours été barbares, ſans les modéles, qu'ils nous ont laiſſés?

Il eſt vrai que, malgré ce ſecours, il a fallu bien des ſiécles pour nous épurer : mais on peut toujours lui demander ſur quel modéle a été faite l'Iliade, & ſi les Anciens nous ont donné le génie, les talens, & l'application à étudier la nature, qui les ont fait réuſſir ſans modéle? Au reſte nous penſons comme M. Deneſle, qui ne peut ſouffrir qu'on ſe contente de faire une étude ſérieuſe du Grec & du Latin, & qu'on néglige celle de notre Langue & de nos bons Auteurs. Mais le mal, s'il ſubſiſte encore, n'eſt plus contagieux.

Chap. III. Notre Auteur prétend qu'il n'eſt pas un art, une ſcience, un talent, où nous n'ayions pas égalé & ſouvent même ſurpaſſé nos Maîtres. Cependant, ajoûte-t'il, ils auront toujours un avantage ſur nous : c'eſt que l'immortalité des Langues Grecque & Latine a fixé en leur faveur l'inconſtance & la légereté des Mo-

des. Mais ne pourroit-on pas lui répondre que toutes les Langues ont leur Apogée, & que ceux qui ont écrit dans une Langue, lorſqu'elle étoit arrivée à ſa perfection, ſeront toujours goutés, lors même qu'elle aura dégénéré. Quel Latin, par exemple, parloit-on dans le VI^e Siécle ? On y eſtimoit pourtant les Auteurs du Siécle d'Auguſte, autant qu'on avoit fait de leur vivant. Si on admire aujourd'hui Montagne moins qu'on ne faiſoit, il y a cent ans, eſt-ce précisément parce que ſon François n'eſt plus de miſe ? non aſſûrément, mais parce que 1°. La Langue s'eſt perfectionnée depuis ſa mort. 2°. Parce que le goût s'eſt épuré. Notre Auteur avouë lui-même qu'il eſt bien difficile de n'être pas ennuyé de ſes citations, auſquelles il revient ſi ſouvent.

Eſt-il bien vrai qu'un homme, qui a beaucoup lû, beaucoup vû, beaucoup entendu, craint toujours

de n'être que le Copiste des pensées & des expressions des autres, & qu'il n'y ait que le fat, qui soit exempt de cette crainte? Nous pensons au contraire qu'il seroit même dangereux de le craindre; qu'il n'y a qu'à suivre son génie, penser & écrire naturellement, pour éviter l'écueil, dont il s'agit; la nature est plus abondante & plus variée, qu'on ne pense; elle se diversifie autant dans la tournure des esprits, que dans les traits du visage: c'est l'imitation de la nature, & non pas celle des modéles, qui a formé les Grands Maîtres, & nous ne croyons pas, comme notre Auteur, qu'une tête, une attitude, une passion, qui auroit été copiée trait pour trait sur le Guide, ou sur le Titien, si elle étoit bien saisie, si elle entroit naturellement dans le sujet, rendroit le Copiste Auteur.

Chap. IV. Le goût est-il arbitraire? Un Ecrivain doit-il s'ac-

commoder toujours à celui de son Siécle ? Le changement de la Langue entraîne-t'il nécessairement celui du goût?Oui,selon le plus grand nombre de ceux qui composent le Public ; car comme dit fort bien notre Auteur, si ces désagrémens ne se trouvent point dans les Langues mortes, c'est qu'elles ne sont plus sujettes aux Phases de la mode. Si le Portail de Notre-Dame de Paris a procuré plus de gloire à son Architecte, que la façade du Vieux Louvre n'en a procuré à Perrault ou à le Vau, il ne s'ensuit pas que le Public connoisseur, eût donné la préférence au premier de ces deux morceaux, s'ils eussent été faits en même-tems. Nous ne croyons pas non plus qu'il ait jamais préferé Ronsard à Horace, ni que Rousseau ait obscurci Malherbe au point qu'on ne lise plus celui-ci.

Chap. V. Personne assûrément n'est plus Partisan des Anciens,

que M. Denesle. Il trouve néanmoins en eux bien des choses, en quoi nous ne ferions pas bien de les imiter, & les raisons qu'il en apporte, prouvent également la délicatesse de son goût, & la pureté de sa morale. Mais dans les galanteries de Properce, de Catulle & d'Ovide, dont il est si justement choqué, ne peut-on pas dire que la passion avoit plus de part, que le goût de leur tems, ou que si les honnêtes gens d'alors n'en étoient point scandalisés, c'est qu'ils adoroient des Dieux bien vicieux. Notre Auteur remarque aussi fort bien que si nous admirons les Anciens, malgré ce qui nous révolte dans eux, c'est que nous nous transportons dans le siécle, où ils vivoient. S'il en usoit de même à l'égard de Malherbe, de Racan, & de Voiture, il leur rendroit plus de justice.

Ch. VI. Il nous paroît aussi un peu étrange qu'il trouve mauvais

que nous admirions dans les Anciens des Métaphores, que nous ne paſſerions pas aux Modernes, ni que nous faſſions un mérite aux Poëtes Latins d'avoir affecté de peindre par la quantité des ſyllabes & le choix des mots, par exemple, le bruit d'un Cheval, qui galope, tandis qu'on trouve puerils & impertinents les vers de du Bartas, qui décrivoient le chant & le vol de l'Allouette, & celui de Rouſſeau, qui contrefaiſoit le croaſſement d'une Grenouille ? Eſt-ce, dit-il, qu'il entre beaucoup d'habitude dans l'admiration, que nous prodiguons aux Anciens, & qu'on veut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils diſent, qu'ils penſent, & qu'ils écrivent toujours bien ? Non : c'eſt que certaines hardieſſes, certaines Métaphores ne choquoient pas les Grecs & les Romains, comme elles nous choquent. Cela dépend moins du goût que des caracteres & des mœurs

mœurs des Nations. C'eſt que Virgile a mieux exprimé & en meilleurs termes un Cheval, qui galope, que du Bartas le vol & le chant de l'Allouette, & Rouſſeau le croaſſement de la Grenouille. Et parce que ces hardieſſes n'ont pas réuſſi dans notre Langue, s'en ſuit-il qu'elle n'eſt pas ſuſceptible de gentilleſſe ? Il eſt vrai que nous ne la mettons moins dans les mots, comme les Italiens : nous croirions déroger à la beauté ſimple & naturelle de notre Langue par ces affectations, qui dégénerent aiſément en puérilité. La véritable gentilleſſe doit être dans l'eſprit ; les Fables de la Fontaine & nos chanſons prouvent que notre Langue fournit de quoi les exprimer à ceux, qui la ſçavent bien.

Chap. VII. M. Deneſle ne peut ſouffrir les éloges outrés que Virgile donne à Auguſte, & Deſpreaux à Louis XIV. il prétend

qu'on ne feroit pas bien venu aujourd'hui à dire que le destin n'oseroit balancer aux yeux du Roi, ni

Je t'attens dans deux mois au bord de l'Hellespont.

» Qu'avoit besoin, ajoute-t-il, » la vraie grandeur de Louis XIV. » de tous ces ornemens, ou plûtôt de ces gasconnades, & de » quoi Despréaux s'est-il avisé » d'altérer par ce clinquant l'or de » tant de louanges si raisonnables » & si justes, qu'il a données à » ce Prince? A-t-il voulu payer » le Tribut à son siécle, qui étoit » celui des éloges outrés? » Il nous paroît qu'en relevant ceux, que Virgile a donnés à Auguste; M. Denesle ne s'est pas mis assez à la place de ce Poëte.

Ce qu'il dit de Balzac & de Voiture, que le premier n'est plus aujourd'hui qu'un ennuyeux Discoureur, qu'un frivole Rafineur de pensées, qu'un futile Peseur

de Dipthongues, & du second, qu'il n'est plus qu'un plaisant Insipide, un *Turlupin*, de sorte que nous disons fort sérieusement ce que Despreaux fait dire ironiquement à un Campagnard,

Moi je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

& que le Public est précisément aujourd'hui le Campagnard : que du tems de ces deux Auteurs l'esprit ne faisoit que de naître en France, qu'on ne le connoissoit pas encore assez, & qu'on s'y est trompé : enfin qu'aucun de nos Poëtes, à moins que la tête ne lui tournât, ne seroit assez malavisé pour écrire au Roy,

Imitons de Marot l'élegant badinage.

Sur tout cela M. Denesle a-t'il bien colligé les voix ?

Ch. VIII. Non seulement chaque Siécle, mais encore chaque Nation, selon notre Auteur, a une mode de penser & d'écrire : ce qui

ſera beau en Anglois, dit-il, ſera impertinent en François: ce qui lui ſemble prouver, qu'il en eſt des Ouvrages d'eſprit à peu près comme de certains fruits, qui ne ſouffrent point le tranſport, ſans perdre infiniment de leur excellence. La mode du Siécle précédent, ajoute-t'il, n'eſt guère moins étrangére au nôtre. » On ne fait » plus ni Rondeaux, ni Balades; » ni Dieu-merci, de ſonnets : le » Virelai, le Tai... le Triolet, la » Vilanelle &c. Tout cela étoit » admirable autrefois; aujourd'hui » nous nous en mocquons, comme » de ces habits du vieux tems, que » nous faiſons ſervir à nos Maſca» rades. Quelle ridicule & puérile » façon, quelle ſimplicité gothi» que, de croire donner plus de » force à une penſée, & la mettre » dans un plus beau jour par des » rimes, ou plates, ou croiſées &c. Nous convenons que la mode de tout cela eſt un peu paſſée, mais

nous ne croyons pas pourtant que c'eſt par mépris que nous l'avons changée. On lira toujours avec plaiſir un Rondeau, un Sonnet, un Triolet, où il y aura du ſel, & où les rimes ne ſeront point forcées. Ce n'eſt peut-être que la difficulté d'y réuſſir, qui y a fait renoncer. Nous convenons avec lui que les rimes féminines, ſont fort déſagréables pour le chant; mais pourquoi vouloir bannir abſolument la rime & la meſure de la Comédie? Sont-elles ſi mal dans le Miſantrope & dans le Tartuffe?

Chap. IX. Rien ne fait mieux connoître combien M. Deneſle veut qu'on reſpecte les mœurs, que ce qu'il dit ici contre les Satiriques Anciens: » Farouches Protecteurs » de la vertu, n'ont-ils pû la dé- » fendre, ſans la bleſſer? Coupa- » bles Cenſeurs du vice, qui l'ont » enſeigné en le décriant, & qui » par les peintures indécentes,

» qu'ils en ont faites, ont moins » corrigé de vicieux, qu'ils n'ont » corrompu de vertueux ... par- » tout ils font l'éloge de la vertu; » n'ont ils pu la louer, sans la fai- » re rougir ? » Selon lui notre Siécle n'autoriseroit pas un Poëte, qui écriroit sur le ton d'Horace & de Juvenal. Le Cynique Regnier, si décrié parmi nous, n'écriroit pas avec la même licence, & on ne passeroit pas même à Despreaux certains petits vers, dont on a tant ri, & dont il s'est si fort applaudi. Mais cette licence n'a malheureusement fait que changer d'objet, si cependant elle en a changé, & & nous n'avons rien gagné au change.

M. Denesle ne pardonne pas plus à Despréaux la liberté, qu'il s'est donnée de décrier certains Prédicateurs & tant d'autres Auteurs, & de les nommer, non plus que sa Satyre contre les femmes : mais s'ensuit-il de là qu'attaqué de toutes parts,

& quoique M. Arnaud ait fait ſon Apologie ; » malgré ce qu'il put » dire lui-même pour ſa dé- » fenſe, il ſe vit traité chez tout le » beau monde de froid rimeur, » de copiſte, ou de ſervile imita- » teur, de plagiaire, d'homme de » peu d'érudition, de mauvais plai- » ſant & d'impertinent Auteur ?

Chap. X. Cela s'accommode même aſſez mal avec ce qui ſuit dans le 10ᵉ Chapitre, où notre Auteur admire la pureté de ſa diction, » la richeſſe de ſes rimes, » toujours naturelles & aiſées ; » l'harmonieuſe exactitude de ſa » verſification. Partout il fait la » guerre au vice : Partout il don- » ne des éloges à la vertu. Sa pu- » deur le diſtingue, & lui attire » l'eſtime de ſes Lecteurs. « M. Deneſle ne ſe réconcilie pourtant pas tellement avec lui, qu'il n'ajoûte, que ſi de ſon tems il a été mis au-deſſus d'Horace & de Juvenal, beaucoup de gens le mettent aujour-

d'hui au-dessous de Regnier: que s'il est moins Rheteur & moins Déclamateur que Juvenal, celui-ci est moins Louangeur, & conséquemment moins fade. » Pour sçavoir, » continue-t'il, non pas s'il surpasse Juvenal, mais s'il l'atteint, & » comme il le dit lui-même, s'il est » original en l'imitant, ce n'est » pas assez de lire Despréaux, il » faut entendre Juvenal. « Ce qu'il ajoûte à cela des conditions de la Satyre, marque en lui un grand fond de goût, de probité & de Religion.

Ch. XI. Cependant nos Satyriques, dit notre Auteur, se soutiendront long-tems, grace au génie de notre nation. » Ce qui déchire » la réputation des autres, ce qui » les rend ridicules d'une maniere » flétrissante, pourvû qu'il soit bien » tourné, & que nous n'y soyions » pour rien, manque rarement de » nous divertir. « Et c'est, selon lui, ce penchant pour la Satyre, qui

nous rend difficiles pour le Poëme épique. La Henriade le rassûre cependant un peu. Si par malheur, dit-il, jusqu'à ces derniers tems l'évenement avoit comme démontré que nous prenons plus de plaisir à dégrader les grands sujets, que nous ne faisons paroître de génie pour les traiter, la Henriade a enfin détrompé tout le monde de cette erreur. » Le Public convient... » que si l'Auteur de ce Poëme n'est » pas encore le Virgile de la France, on ne peut du moins lui contester la gloire d'avoir fait sentir » le premier qu'elle en peut produire un.

CHAP. XII. La Poësie tendre est » aujourd'hui décriée : on ne languit plus, on ne soupire plus, on » ne pleure plus. Si les Elegies d'Ovide, de Catulle & de Properce » sont encore admirées, c'est le Latin, qui les sauve « Notre Auteur attribuë cependant ce décri moins au changement du goût pour le

tendre, qu'au desespoir d'y atteindre M. de Fontenelle, dit-il, a si bien réussi dans ses Pastorales, en s'accommodant au goût de son siécle, que de longtems il ne prendra envie à aucun Poëte de s'égayer sur cette matiere. Sur ce qu'il dit ensuite que ses éclogues ont hâté la chûte de celles de Racan, il ne sera peut-être pas avoué de tout le monde, non plus que sur ce qu'il ajoûte, que ce n'est pas pas assez que nous égalions dans un genre ceux qui y ont excellé; que le public n'est pas content, si nous ne les surpassons.

Chap. XIII. Est-il bien vrai que l'esprit & les talens devenus trop communs ont produit la fausse délicatesse & la fatuité : que parce qu'on a de l'esprit, de la délicatesse, & ce qu'on appelle le bon goût, on croit n'avoir pas besoin de voir & d'entendre, pour condamner & absoudre ? Comment nous persuader qu'avec de l'esprit & du goût

on tombe dans cette fatuité ; & que la vraie délicatesse en produise une fausse ? Il y a, ce me semble, plus de vérité dans ce qui suit, que » » lorsque les ouvrages d'esprit » étoient moins communs, la pré- » vention étoit aussi plus rare ; » qu'on écoutoit, & qu'on lisoit ; » que c'est l'abondance, qui a pro- » duit ce dédain, que le fat appelle » délicatesse. « Notre Auteur s'attache ici beaucoup à prouver que la Bagatelle & la Licence sont en partie le goût du tems, & que pour faire lire de bons livres, il faudroit les faire venir d'Angleterre ou de Hollande ». Dès qu'un livre a un » privilége, dit-il, c'est une preu- » ve que l'Auteur n'a rien pris sur » lui, conséquemment que son li- » vre est sec, que la décence n'y est » point choquée, que la Religion » & l'Etat y sont respectés, & qu'il » ne peut qu'ennuyer. « Sur ce pied le sien court de grands risques.

Chap. XIV. Il attaque ensuite

ces esprits mal tournés, qui entre mille perfections d'un livre s'arrêteront à un seul défaut, & ne parleront d'autre chose... On diroit qu'ils sont gagés pour tenir Registre de toutes les sottises.

Chap. XV. XVI. La jalousie des Gens de Lettres, la prévention des sçavans en faveur du genre auquel ils se sont appliqués ; la varieté des goûts si étonnante, selon M. Denesle, que ce qu'on appelle souvent le goût de tout le monde, n'est autre chose qu'un assemblage de mille goûts différens : tout cela est également nuisible aux Lettres. » On a tort de se récrier sur la » multitude des sots écrits : pour» quoi ne pas se récrier sur la mul» titude des sots esprits ! Qui pose » l'un, admet l'autre ; détruisez la » cause, l'effet cessera.

Chap. XVII. XVIII. La vanité, mere de la jalousie, jouë aussi son jeu pour décrier les ouvrages de ceux qui font ombrage. Ce jeu est

ici fort développé, aussi-bien que le tort, que font aux Lettres certains critiques faux & mal-faisans, dont M. Denesle fait le Portrait d'après nature.

Chap. XIX. On a tort, dit-il ensuite, de croire que, pour faire cet indigne métier, il soit nécessaire d'avoir beaucoup d'esprit, de jugement & d'érudition : car rien n'est plus aisé que de jetter du ridicule sur les écrits des autres, & c'est la malignité du Public, qui autorise celle des faux critiques. Ce n'est pas que la Critique ne soit utile, & même nécessaire, mais il faut, dit-il, qu'elle soit judicieuse & désintéressée, & qu'elle ait les mêmes attributs, qu'on donne à Thémis; qu'elle soit à la République des Lettres, ce qu'un Jardinier prudent & entendu est à l'Arbre.

Chap. XX. L'Auteur dans le Chapitre suivant retombe sur certains particuliers sottement en-

vieux des talens, qui ne ſont occupés qu'à les rabaiſſer, & n'omet rien de ce qui peut ſervir à les démaſquer.

Chap. XXI. On rend, dit-il enſuite, aſſez volontiers juſtice au mérite des Auteurs, qui ne vivent plus; ſeroit-ce parce que les morts n'étant plus ſuſceptibles d'orgueil, on ne riſque point de les perdre par les Louanges? » En effet plus » d'un Auteur eſtimable & ſage » tandis qu'il n'a point été applaudi, a ceſſé d'être l'un & l'autre » dès qu'on a commencé à le vanter, il ne conſulte plus, & n'eſt » plus bon à conſulter. » Eſt-ce que ſes envieux l'ont flatté pour le rendre extravagant, & le faire tomber? Il faut lire tout cet endroit, avant que de prononcer ſi le ſoupçon eſt bien ou mal fondé.

Chap. XXII. Mais eſt-il bien vrai que certains hommes, pour rabaiſſer le mérite & l'état des gens de Lettres, s'imaginent, comme

le dit notre Auteur, que l'art de bien penser & de bien écrire ne doit rien, ni au jugement, ni à l'esprit, ni au travail : que c'est purement un don de la nature : que l'esprit & la science viennent d'une certaine disposition de la machine, montée sur ce ton-là : qu'ils compareroïent volontiers un ouvrage rempli d'érudition à un tour d'adresse, qu'on admire sans en croire plus de mérite à celui, qui l'a fait. Il semble que s'il y a des hommes capables de penser ainsi, c'est leur faire trop d'honneur, que de s'attacher à les réfuter. Nous ne pensons pas non plus que le titre d'hommes de Lettres puisse convenir à tous ceux, qui ont tout ce qu'il faut d'esprit & de science pour composer, mais qui ne laissent rien après eux. Du moins n'y ont-ils droit que pendant leur vie ; encore ne pourra-t'on pas croire que le talent leur a manqué ? Notre Auteur porte encore la chose

plus loin : combien, dit-il, de fameux Capitaines ne nous ont laissé le souvenir de leurs exploits, que dans l'Histoire des Nations ! S'ils ont été aussi Héros, que César, ont-ils été moins hommes de Lettres ?

Tout ce qui suit, les distinctions, qu'on ne fait pas assez de l'esprit & du jugement, de la science & du talent, nous a paru fort bien pensé. Tout le Chapitre suivant roule encore sur le Talent.

On y distingue le Talent général & le Talent particulier. Tel Peintre, par exemple, est admirable pour l'Histoire, & n'entend rien au Portrait. Le Talent particulier n'est pas absolument rare; le Talent général l'est beaucoup: le Talent universel est impossible. Un homme propre à tout, dit la Bruyere, est un homme, qui n'est propre à rien. Tout ce Chapitre est semé d'excellens préceptes pour connoître son Talent, & pour le perfectionner.

Chap. XXIV. L'Auteur prouve très-bien ensuite qu'un homme de Talent peut sans se dégrader, tirer du profit de ses ouvrages : mais qui en a jamais douté ?

Chap. XXV. Qu'il est extravagant d'opposer aux Talents d'un homme, en qui on en reconnoît, l'obscurité de sa naissance & sa pauvreté ! Ce ridicule préjugé valoit-il la peine d'être relevé ? Oui, selon M. Denesse, » puisque c'est » bien moins pour les personnes » équitables & sensées, que l'on tâ- » che de réunir ici sous un seul » point de vûë tous les ridicules » préjugés du Public touchant les » sçavans, que pour quelques es- » prits legers, & sottement préve- » nus, à qui il ne sera pas hors de » propos de présenter le miroir en » passant.

Chap. XXVI. XXVII. Quoiqu'il eût passé en proverbe à Rome du tems de Juvenal, qu'une fortune brillante & un rang distingué ad-

mettent rarement le ſens commun, toutes les Nations & tous les grands Princes, qui ont favoriſé les Lettres, n'ont jamais fait attention à la naiſſance de ceux, qui s'y ſont diſtingués. Il leur importoit peu quelle fût leur extraction ; en leur faiſant du bien ils ne ſongeoient qu'à ſe procurer l'immortalité : ces hommes de Talens pouvoient la leur aſſurer. M. Deneſle en cite ici les exemples les plus connus dans l'Hiſtoire.

Chap. XXVIII. Il combat enſuite un préjugé, qui n'eſt pas auſſi nouveau, qu'on pourroit le croire, & que quelques-uns ont porté fort loin dans ces derniers tems. C'eſt celui qui fait donner par certaines gens une préference marquée aux Auteurs d'un autre nation ſur ceux de la nôtre. Ce Chapitre, qui eſt le dernier du premier Volume, mérite d'être lû tout entier.

ARTICLE LXXXVII.

DEUX MEMOIRES POUR les Doyen & Docteurs Régens de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris. Contre le premier Chirurgien du Roi, (alors M. de la Peyronnie) & les Maîtres Chirurgiens de Paris, &c. 1744. & 1745. 4°. le premier de 46 pages, le second de 124. Chez Quillau &c.

LEs deux Mémoires dont nous allons parler, sont d'une date ancienne. On en auroit fait mention dans nos Journaux de 1744 & 1745. s'ils étoient venus pour lors à notre connoissance. Le Mémoire de MM. les Chirurgiens, qui est la réplique, nous a été communiqué dès qu'il a paru, & pour répondre à l'honneur qu'on nous faisoit, nous avons eu soin d'en rendre compte de bonne heure. En

donnant l'extrait de cette piéce ; nous marquions que, si les productions deMM.lesMédecins passoient jusqu'à nous, ce seroit une de nos premieres attentions d'en parler avec la même impartialité. Les deux Mémoires de ces Messieurs nous tombent enfin entre les mains, & nous en faisons un Article de ce Journal ; aimant mieux revenir sur des ouvrages qui n'ont plus la grace de la nouveauté, que de manquer à notre parole. Mais nous répétons encore deux observations essentielles dans l'histoire de nos démarches. La premiere, c'est qu'en parlant de ces controverses qui ne se terminent que par l'oracle suprême de la Justice, nous nous engageons à garder une exacte neutralité, nous ne prévenons en aucune maniere la décision solemnelle, & nous rapportons fidélement les raisons qui peuvent paroître importantes dans les écritures respectives. La seconde

obſervation, c'eſt qu'il nous paroît tout-à-fait du reſſort de nos Mémoires, de traiter la partie littéraire qui ſe rencontre dans ces ſortes de procédures. Deux ſociétés faiſant profeſſion des Arts Libéraux, entrent en conteſtation pour des droits, des prérogatives, des Priviléges; & dans la diſcuſſion de toutes ces choſes, il ſe mêle une infinité d'Anecdotes curieuſes ſur l'origine de ces ſocietés, ſur leurs progrès, leurs révolutions, leurs guerres inteſtines & étrangeres: cela ſans doute regarde l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts; & des Mémoires comme les nôtres ne peuvent que s'enrichir beaucoup, en recueillant les traits principaux de ces grands démêlés. Auſſi dès ſa naiſſance, ce Journal a-t'il été ſur le pied de préſenter au Public les productions judiciaires & contentieuſes où la littérature étoit intéreſſée; nous en citerions des exemples, ſi nous penſions qu'il fût be-

ſoin de faire notre Apologie ſur cela au bout d'un demi ſiécle. Et quelle néceſſité en effet de ſe juſtifier dans une matiere qui ne bleſſe perſonne, & qui peut faire plaiſir à bien des gens? Si la Capitale eſt inſtruite à point nommé des Mémoires qui ſe publient dans les Procès dont nous parlons, la Province n'eſt pas également à portée d'acquérir ces longues piéces; & la voie d'un ouvrage périodique tel que celui-ci ſupplée à ce qu'elle pouroit ſouhaiter en ce genre: c'eſt abſolument le même cas que celui de toutes les compoſitions littéraires fort connues à Paris, & ſouvent fort ignorées à 100 lieues de là. Après ce Préambule néceſſaire, à quelques égards, nous entrons en matiere.

On doit ſe ſouvenir des cinq priviléges que le premier Chirurgien du Roi, & MM. les Chirurgiens de Paris ſollicitent dans leur Mémoire préſenté au Roi.

1°. Que le premier Chirurgien de S. M. ait la ſupériorité immédiate ſur les Chirurgiens de Paris, & qu'il ſoit maintenu dans la qualité de *Chef de la Chirurgie.*

2°. Qu'il ait ſeul le droit de convoquer les aſſemblées pour les examens & réceptions, de n'y appeller que des Chirurgiens, & de conférer ſeul la licence.

3°. Qu'il ſoit permis aux Chirurgiens de Paris de ſe gouverner ſuivant les Statuts auſquels ils étoient ſoumis avant leur union avec les Barbiers.

4°. Qu'ils puiſſent participer à l'Etat & aux Priviléges de l'Univerſité de Paris.

5°. Qu'il leur ſoit permis de faire des leçons publiques au College de S. Côme.

Ces cinq Articles ſont l'objet de la conteſtation.

Les Médecins dans leur premier Mémoire s'attachent à faire voir qu'ils ſont contraires aux Ordon-

nances, aux Titres de la Faculté de Médecine ; & aux anciens usages. La déduction de tout ceci comprend plusieurs traits historiques, un grand nombre de citations, bien des raisonnemens, des objections, des solutions de difficultez. Le détail va donner une idée des points les plus essentiels.

Le premier Privilége, quoique personel au premier Chirurgien du Roi, a néanmoins des dépendances très-considérables. Les Médecins s'opposent à cette qualité de *Chef de la Chirurgie*, parce qu'en l'acquérant, le premier Chirurgien dépouilleroit la Faculté de Médecine d'une de ses plus belles prérogatives. C'est aux Médecins qu'il appartient de gouverner en Chef la Chirurgie ; cela se démontre, dit-on ici, par la nature même de la chose, par les usages du Royaume, par les loix reçuës chez les Nations voisines, par les Réglemens faits dans tous les païs ; par l'obligation

l'obligation même imposée au premier Chirurgien du Roi de prêter serment entre les mains du premier Médecin de S. M. Un des moyens employés par les Chirurgiens étoit l'exemple de Jean Pitard nom célébre, & devenu en quelque sorte immortel par cette controverse. Les Médecins observent que ce Jean Pitard dont on fait remonter l'époque à près de cinq siécles, n'est bien connu que par les Statuts de S. Côme, piéce qui donne beaucoup de prise à la Critique; que cet homme étoit Chef des Chirurgiens du Roi au Châtelet, non Chef de la Chirurgie; que le premier Chirurgien du Roi n'ayant point le même état que Jean Pitard, il ne peut entrer dans ses droits, c'est-à-dire se porter même pour Chef des Chirurgiens du Châtelet; que le premier Chirurgien n'a été déclaré Chef des Chirurgiens que depuis l'union des Barbiers, & que cette union ayant

cessé, il doit perdre aussi cette qualité; qu'enfin la déclaration d'Avril 1743, ne donnant au premier Chirurgien que les droits dont il a joui *par le passé*, & le titre de Chef de la Chirurgie ne lui ayant jamais été attribué, il ne peut y prétendre aujourd'hui.

Le second Privilége, s'il étoit accordé, donneroit au premier Chirurgien le droit de convoquer seul les assemblées pour les examens & réceptions; de n'y appeller que des Chirurgiens, & de conférer seul la licence.

Les Médecins n'insistent pas beaucoup sur la premiere partie de ce Privilége; ils disent seulement que le premier Chirurgien n'ayant point eu droit de convoquer les assemblées avant l'union avec les Barbiers en 1656, il ne doit pas demeurer en possession de cette prérogative depuis que l'union est détruite. Mais l'Article suivant a paru mériter de grandes atten-

tions. Les Médecins prétendent qu'il ne pouroit être accordé aux Chirurgiens, sans contredire les Arrêts & les Ordonnances, qui déclarent que les Médecins doivent assister aux examens & aux réceptions des Aspirants à la Chirurgie. On cite sur cela deux Arrêts du Parlement en 1551. un autre du 4 Septembre 1743 & l'Article 87. de l'Ordonnance de Blois en 1579. Ces monumens publics paroissent avec tout l'appareil des décisions les plus formelles. Dans le Mémoire des Chirurgiens on s'est proposé de résoudre ces grandes difficultez, surtout celle de l'Ordonnance de Blois: ce n'est point à nous de juger du mérite de la solution. A l'égard du 3^e^. Article qui regarde le droit de conférer la licence, il se forme deux Chefs de controverse: le premier, si la licence considerée comme grade Académique convient à la profession de Chirurgien. Le second, si ce se-

roit au premier Chirurgien du Roi de la conférer ; & les Médecins prennent la négative ſur ces deux points. Le premier qui eſt le plus important ſe trouve diſcuté ailleurs avec plus d'étenduë.

Les Chirurgiens demandent qu'il leur ſoit permis de ſe gouverner ſelon leurs anciens Statuts : ils demandent l'exécution de ces mêmes Statuts:& telle eſt la teneur du 3^e Privilege. Mais on dreſſe ici une batterie principale contre ces Statuts ſi célébres dans les écrits des Chirurgiens. Le Mémoire des Médecins dit qu'ils n'ont aucune forme authentique ; que c'eſt un ſimple projet ; qu'on ne préſente qu'une copie imprimée, non collationnée ; qu'on n'y voit aucune datte certaine ; qu'en un tems ils ont eu 31. Articles & aujourd'hui 84. qu'ils n'ont été confirmés, ni par Henry II. ni par Henry IV. ni par Louis XIII. qu'il leur manque ſurtout le ſceau d'une Homologation juridique. Ceux qui compareront les ré-

ponses des Chirurgiens avec ces objections pourront remarquer que les Chirurgiens font en quelque sorte abstraction des qualités intrinséques de ces Statuts, pour s'attacher particulierement à leur existence, pour faire ce raisonnement. Voici des Statuts : quelle qu'en soit la forme & l'autorité, ils sont beaucoup plus anciens que l'année 1656. tems de l'union des Barbiers, donc avant 1656. nous nous sommes gouvernés selon des Statuts, selon une sorte de Code qui nous est propre. On peut bien juger que les Médecins examineront attentivement si cette maniere de raisonner embrasse tout l'Etat de la question.

Le 4^e^. Privilége sollicité par les Chirurgiens consisteroit à participer aux privileges de l'Université. Ce qui doit être néanmoins expliqué pour bien prendre le point de la controverse. Les Chirurgiens considerent *l'Université* de Paris

comme un Corps Ecclésiastique, composé des quatre facultés, & décoré de Privileges émanés du Pape. Ils ne prétendent point être de ce corps, ni faire une 5^e^. Faculté, ni être admis à la Faculté de Médecine. Ils prennent le terme d'*Université* dans un sens plus étendu, pour la collection de toutes les Ecoles de Paris, pour la totalité des *Etudes* de cette Capitale: c'étoit, disent-ils, ce qu'on appelloit autrefois en général *l'Etude de Paris, Studium Parisiense*. Or selon cette interprétation, ils croyent devoir participer aux droits de l'Université, c'est-à-dire faire un corps de faculté Laïque, avoir un College de Chirurgie, pouvoir donner les grades de Bachelier, de Licencié, de Professeur ou de M^e^. tout cela suivant leurs anciens Statuts, où l'on remarque les termes de Faculté, de College, de Bacalaureat, de Licence &c. Les Médecins n'ont pas examiné la distinction qu'on veut

établir entre l'*Université* considérée comme Societé Ecclésiastique ; & l'*Université* prise selon la généralité des Etudes de Paris : ils s'attachent à la discussion des termes de *Licence*, de *Bacalaureat*, de *College* &c. Selon eux, la *Licence d'opérer*, *Licentia operandi*, dont il est parlé dans les Statuts de S. Côme, ne signifie pas un grade Académique, mais simplement la permission d'opérer de la main. Le titre de *Bachelier* se donnoit autrefois à tous les Aspirans aux Arts même Mécaniques, & celui de *Licentié* à ceux qui étoient parvenus à la Maîtrise. Le terme de *College* n'indique qu'une *Communauté*, comme dans Horace, *Ambubaiarum Collegia*, *Pharmacopolæ*. Ils observent ensuite que les Chirurgiens ont véritablement appartenu à l'Université de Paris, mais sous la qualité & les devoirs d'Ecoliers ; qu'ils ont fait de tems en tems des efforts pour se libérer de cette dépendan-

ce ; qu'on les a toujours rappellés aux termes de leur état, & qu'ils doivent y être retenus par l'autorité d'un jugement ſolemnel.

V^e^ Privilege. Les Chirurgiens veulent obtenir la permiſſion de faire des Leçons Publiques de Chirurgie. C'eſt une ſuite de l'article précédent. Car s'il s'éleve dans Paris un College de cet art, & ſi l'on y confere les grades Académiques, il faudra bien que les Maîtres Chirurgiens ſoient Profeſſeurs. Mais les Médecins oppoſent à cela que les Chirurgiens n'ayant jamais eu que la qualité d'Ecoliers en l'Univerſité, ils ne peuvent enſeigner ni donner des dégrez. Que divers décrets de l'Univerſité, de la Faculté de Médecine, du Châtelet, du Parlement, ont défendu aux Chirurgiens de ſoutenir des Thèſes, & leur ont ſimplement permis de faire des Anatomies *ſans lecture* ; Que les Lettres de Henry III. en 1577. par

lesquelles il est permis aux Chirurgiens de *continuer leurs lectures*, furent accordées sur un faux exposé ; qu'elles n'ont jamais été ni vérifiées, ni exécutées. Que d'autres Arrêts, favorables en ce point aux Chirurgiens, étoient de simples Arrêts sur Requête. Nous ne pouvons suivre toute cette matiere qui est des plus polémiques dans les Mémoires respectifs. Passons au second Volume des Médecins.

C'est la continuation du premier, on se propose d'abord d'y faire voir, que les cinq Privileges seroient contraires au bien Public. Ensuite on prétend montrer qu'il est du bien public de remedier aux différens abus qui se sont glissés dans l'Exercice de la Médecine par les Chirurgiens ; dans l'impression des Livres, concernant les differentes parties de la Médecine; dans la composition & le débit des médicaments par les Chirurgiens ; dans la suppression de l'ancienne

Communauté des Barbiers Chirurgiens, qu'il est nécessaire de rétablir. Voilà tout le Plan de ce Mémoire. On commence par l'exposition du fait ; & ce morceau est curieux, parce qu'il contient des recherches sur l'origine des diverses fonctions de la Médecine ; sur quelques personnages illustres dans cette science ; sur les démêlés anciens de la Faculté de Médecine & de l'Université avec les Chirurgiens, &c.

Premiere partie. Il est question de prouver que les demandes des Chirurgiens sont contraires au bien Public : & l'on parcourt les cinq privilèges. Dans la discussion du premier, on dit que le premier Chirurgien du Roi ne peut entreprendre de gouverner seul toute la Chirurgie, sans exposer le Public à de grands dangers ; qu'un seul homme attaché par état à la Cour ne peut veiller sur un Art dont l'exercice est si répandu, si journalier ; qu'il n'y a pas le même in-

convénient à craindre de la part des Médecins , qui forment un corps très-considérable , un corps qui embrasse toutes les parties de *l'art de guérir* ; qu'il y a toute sorte d'avantages à n'entreprendre aucune des grandes opérations de Chirurgie sans la présence du Médecin; & qu'une pratique contraire est tout-à-fait pernicieuse ; qu'on a vû des Chirurgiens, d'ailleurs habiles , commettre des fautes grossieres dans le traitement des maladies ; que les Chirurgiens s'attribuant la Cure des maladies externes ne font pas assez d'attention que ces maladies ont le plus souvent des principes internes, qui exigent la Théorie & par conséquent la présence du Médecin ; qu'enfin toutes les loix tant domestiques qu'étrangeres s'accordent à recommander aux Chirurgiens d'appeller des Médecins dans toutes les grandes opérations.

On trouve également contraire

au bien public le second Privilège qui seroit de faire les réceptions, sans l'aveu de la Faculté. Car enfin, disent les Médecins, notre profession nous mettant dans la nécessité de recourir au ministere des Chirurgiens, il est très-important pour le succès de nos opérations que ces Chirurgiens soient examinés par nous ; qu'ils n'entrent dans l'exercice de leurs fonctions que quand nous les en aurons trouvé capables. Ce sont des Ministres sur qui nous nous reposons d'une partie très-essentielle de la Médecine ; il faut donc nous assurer de la bonté du choix & du dégré de confiance qu'on peut avoir dans la main & l'expérience de ces Ministres. Il se trouve ici quelques excursions sur les abus des Chirurgiens Privilegiés, des Lieutenans du premier Chirurgien &c. Ce sont comme des dépendances de la querelle principale, & les Chirurgiens n'oublient pas non plus cet

Article dans le détail de leur Mémoire.

Sur le 3e. Privilege qui consiste dans la confirmation des anciens Statuts par rapport surtout aux dégrés, aux Licences, la Faculté remarque que l'intérêt du Public est d'avoir des Chirurgiens non des Docteurs ; des hommes qui opérent surement & légerement, non des Académiciens qui écrivent avec délicatesse, ou des Professeurs consommés dans la Théorie. Ils prétendent que, si la Clef de la science est livrée aux Chirurgiens ; les éleves perdront leurs premieres années à étudier les humanités, la Philosophie, la Médecine spéculative, & que leur main n'acquerera pas d'assez bonne heure la legereté, la facilité qui fait le succès de cet Art. Tout ceci est discuté avec soin, parce qu'on prévoyoit sans doute que, dans toute la suite de la controverse, les Chirurgiens s'appliqueroient beaucoup à rele-

ver les avantages de la littérature par rapport à cet Art.

Les deux derniers privileges donnent occasion aux Médecins de faire encore des réflexions sur les inconvéniens qu'il y auroit pour le Public que les Chirurgiens fussent gens de Lettres ; qu'ils entrassent en part des droits & des honneurs de l'Université ; qu'ils fissent des leçons publiques. Tout le fort de cette attaque consiste à prétendre que la Chirurgie d'aujourd'hui doit être exercée par des hommes d'expérience, par des mains destinées dès l'enfance aux opérations : ce qui ne pourroit compatir avec les longues études, avec les occupations du Professorat, avec les exercices sçavans d'une Académie de Gens de Lettres. Le Mémoire critique quelque part, les essais de composition qui ont été publiés par des Chirurgiens modernes ; & il n'épargne pas le premier Volume de l'Académie de Chirurgie ; il cite

encore quelques méprises d'habiles Chirurgiens, laissés à eux-mêmes, & non dirigés par des Médecins. Le Mémoire des Chirurgiens prend avantage de ces reproches d'ignorance ou de méprise, pour en conclure qu'il faut donc permettre l'étude & la Théorie aux Chirurgiens; qu'il est bon de leur ouvrir l'entrée des Belles-Lettres, de leur faciliter l'intelligence des bons Livres. A cela les Médecins répondroient sans doute que les Chirurgiens trouveront suffisamment dans l'Ecole de Médecine, dont ils sont Disciples nés, de quoi s'instruire, sans porter leurs vûës à l'établissement d'une Ecole particuliere, & à des dégrés qui ne leur sont pas nécessaires. Nous ne prétendons ni adopter, ni rejetter cette réponse, qui doit être pesée à un Tribunal bien supérieur au nôtre. En qualité de Gens de Lettres, & dans un Journal fait pour l'Histoire des Sciences & des beaux

Arts ; il nous conviendroit de ſouhaiter que ceux qui exercent les Arts Libéraux fuſſent tous Lettrés. Cela étendroit d'autant plus la ſphere des belles connoiſſances, & nos Mémoires apparemment s'enrichiroient des productions de ces Artiſtes, qui ſeroient tous, en même-tems, Ecrivains polis, gens de goût, & hommes d'eſprit. Mais ceci eſt un ſouhait inſpiré par l'amour de la Littérature, & nous ſentons que dans un Procès comme celui-ci, il faut d'autres motifs pour déterminer la Juſtice. Nous ne croyons pas au reſte que ces déſirs généraux puiſſent faire ombrage à MM. les Médecins, dont le mérite littéraire eſt ſi ancien, ſi reconnu & ſi utile au public.

Nous ne dirons de la ſeconde Partie de ce Volume que la diviſion qui en a été donnée ci-deſſus. On a pour objet bien des réformes, dont les Chirurgiens, à ce qu'il paroît, feroient toute la dé-

pense. Cela entre par maniere d'incident dans la procédure ; mais il n'est pas possible que le ministere Public n'y donne presque autant d'attention qu'au fond de la controverse.

ARTICLE LXXXVIII.

HISTOIRE DU THEATRE François Tome 8e. A Paris, chez P. G. le Mercier, Imprimeur Libraire, rue Saint Jacques au Livre d'Or, & Saillant Libraire ruë Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége, 1746. Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE grand Corneille n'avoit pas été content de la représentation de *Pertharite*. Le Public avoit eu raison de ne pas goûter cette piéce ; les grands sentimens y sont poussés trop loin, & l'Héroïsme en est trop farouche. Corneille fut

un peu trop piqué de la chûte de cette malheureuſe Tragédie. Il dit qu'il commençoit à vieillir, qu'il n'étoit plus à la mode, & prit congé du Public. Il laiſſoit à ſes contemporains de beaux exemples du grand & du ſublime; ils n'oſerent l'imiter: ils prirent une autre route: le Théâtre étoit tout fait; ils en bâtirent un autre à leur façon.

La Galanterie étoit devenuë à la mode. Les Poëtes ſaiſirent cette circonſtance, & pour rendre le ſpectacle plus riant aux yeux du Public, ils tranſporterent l'amour ſur le Théâtre, & le rendirent le maître dominant de la ſcène.

Thalie ſe meſura ſur *Melpomene:* la paſſion de l'amour fit le fond de toutes les piéces Comiques. Ce n'étoient encore que des Comédies Eſpagnoles habillées à la Françoiſe. Déguiſemens, erreurs de noms, Lettres interceptées, Portraits perdus, avantures nocturnes, c'eſt tout ce qui dominoit dans le genre

Comique. Point de mœurs, point de caractéres : on alloit chercher bien loin des ſujets de rire, où ils n'étoient pas, & l'on ne s'aviſoit point de les prendre dans le cœur humain, où ils étoient. *Moliere* parut : Plaute & Térence ſortirent de leurs tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. On vit alors le genre humain démaſqué ; le Marquis fut le premier à rire de lui-même ; le Docte extravagant, le faux Dévot, le Miſantrope, l'Avare, le Médecin, le Malade, trouverent leur Portrait ; ils s'y reconnurent, & la Comédie devint l'Ecole du monde.

On voit enfin dans ce 8e Volume reſſuſciter Corneille, auſſi grand qu'il étoit ; naître Moliere, porter la Comédie auſſi loin que les Grecs & les Romains, & laiſſer ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

On y trouve les Tragédies, & les Comédies qui parurent depuis 1654. juſqu'à la fin de 1660. Nos

Hiſtoriens en donnent des extraits capables de ſatisfaire les Connoiſſeurs. L'Hiſtorique de ces piéces, les Anecdotes du Théâtre, le Portrait des Auteurs, & des Acteurs qui s'y diſtinguerent par leurs talens, tous ces articles ſont recueillis avec ſoin, & ne peuvent manquer de faire plaiſir aux Amateurs des Spectacles.

La premiere piéce qui ſe préſente ſous l'année 1654, eſt le *Pédant joué*, de *Cirano Bergerac*. On en a dit trop de bien & trop de mal. Nos Auteurs en parlent avec goût & ſans partialité. Ils y trouvent de grands défauts, un plan irrégulier, des ſcènes découſuës, un dénouement ridicule, un ſtile chargé de pointes, de jeux de mots, & de quolibets : mais un fond de comique d'un goût vraiment original, des ſituations plaiſantes, des Caracteres burleſques, que nos plus grands Maîtres n'ont pas dédaigné d'emprunter. *Mathieu Gareau* eſt

le premier payſan que l'on ait hazardé de mettre ſur le Théâtre avec le jargon de ſon Village. Cette Invention n'a point déplû, & *Cirano* n'a pas manqué d'Imitateurs, quand on a voulu divertir le Parterre. Le *Pedant joué* n'eſt pas une belle Comédie, mais tout autre que *Cirano* ne l'eût pas ſi bien faite.

Nous ne dirons rien de la Comédie qui ſuit : elle n'eſt pas digne de ſon Auteur : elle ne ſoutient pas la réputation du célébre la *Fontaine.* Il faut que les graces de l'Apologue ne ſoient pas amies des Muſes de la Comédie. Cet Auteur qui joua ſi bien les hommes avec la Mouche & la Fourmi, échoua avec les Acteurs à figure humaine. Plus on a de génie pour un certain genre, moins on en doit eſſayer d'autres. La Fontaine a fait pluſieurs Comédies, qui l'auroient jamais tiré de l'oubli, s'il n'avoit immortaliſé ſon nom par ſes Fables.

Nos Auteurs ont fait un choix de tout ce qu'il y a de plus curieux à ſçavoir ſur le caractére, & ſur les ouvrages de M. de la Fontaine. Jamais homme ne paya moins de ſa perſonne. Sa Phiſionomie ne diſoit mot. Il avoit un air peſant, les yeux morts, nulle converſation, nulle contenance. Preſque toujours diſtrait, il n'étoit au fait de rien de ce que diſoient les autres, & rêvoit à toute autre choſe, ſans qu'il eût pû dire à quoi il rêvoit. Simple, naïf, il paroiſſoit n'avoir point d'eſprit, quand il converſoit avec les hommes, & il en avoit plus que les hommes les plus ingénieux quand il faiſoit parler les bêtes.

Indifférent ſurtout, il n'aimoit rien, il ne haiſſoit rien, il ſe laiſſa marier, il ne ſe maria point. Il ſe peint d'après lui-même dans ſes Fables, & dans les réfléxions qui lui échapent à tout moment.

Ces vers nous marquent com-

bien il étoit éloigné de l'esprit d' intérêt.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame:
O tems, ô mœurs! j'ai beau crier:
Tout le monde se fait payer.

Il fit des écrits très-licentieux, & ne fut point libertin. Il nous dit fort-naïvement:

..... Je ne veux être cause
D'aucun abus: que plûtôt mes écrits
Manquent de sel, & ne soient d'aucun prix.

On voit un homme dont l'esprit étoit nourri de Rabelais, de Marot, de Bocace, & le cœur enchanté des maximes de Platon, & de Plutarque. Il en a semé toutes ses Fables. Il apprenoit le mal, & n'étoit pas méchant.

Il eut pour la Religion la même indolence que pour le reste. Il tomba dans une grande maladie. Racine & Despréaux allerent pour le voir. Il dormoit, sa Garde

ne voulut pas le réveiller. *Nous venions*, lui dirent-ils, *pour l'exhorter à penſer à ſa conſcience : il a de grandes fautes à ſe reprocher. Quoi! lui! Meſſieurs*, répondit-elle, *il eſt ſimple comme un enfant. S'il a fait des fautes, c'eſt donc par bêtiſe, plûtôt que par malice.*

Nos Hiſtoriens ne font pas mention d'une Anecdote qui peint bien le caractére de notre Poëte : c'eſt que ſon Confeſſeur l'exhortant à des prieres, & à des aumônes, *pour des aumônes*, dit la Fontaine, *je n'en puis faire je n'ai rien : mais on fait une nouvelle Edition de mes contes : le Libraire doit m'en donner cent Exemplaires. Je vous les donne : vous les ferez vendre pour les Pauvres. Dom-Jerôme*, célébre Prédicateur, a raconté ce fait, & aſſure que le Confeſſeur auſſi ſimple que ſon Pénitent, étoit venu le conſulter, pour ſçavoir, s'il pouvoit recevoir cette ſomme. La Fontaine mourut

à

à Paris en 1695, âgé de 75 ans. Il reconnut ſes égaremens, & en fit amende honorable devant les Députés de l'Académie Françoiſe. Il étoit revêtu des armes de la Pénitence, quand il tomba malade, & mourut dans les ſentimens les plus édifiants. *Ne jugeons jamais des hommes avant leur mort*, dit un Auteur de ce tems-là: La Fontaine eſt mort en Saint, & l'hipocrite C..... en reprouvé. Il eſt à remarquer, que Deſpréaux n'a rien dit de la Fontaine dans ſon Art poëtique. C'eſt un ſilence que la poſtérité ne lui pardonnera pas.

Les Illuſtres Ennemis, l'Ecolier de Salamanque, & les généreux Ennemis, ſont trois Piéces différentes compoſées ſur un même ſujet, tiré du Théâtre Eſpagnol, par trois différents Auteurs. *Scarron* fût prévenu par le jeune *Corneille*, & pillé par l'Abbé de *Bois-robert*, à qui il avoit lû ſon ouvrage à méſure qu'il le compo-

ſoit. La belle humeur de Scarron ne pût tenir contre cette ſupercherie. Il fit grand bruit, publia des vers ſanglans contre Bois-robert, & le traita ſelon ſon mérite. Corneille laiſſa ſes Rivaux ſe battre, & remporta la Victoire.

L'Abbé de Bois-robert ne ſe laſſe point d'ennuyer le Public, & de piller ſes contemporains. Il donne en 1655. *Les apparences trompeuſes*, c'eſt la Piéce des *Innocens coupables*, que M. *Broſſe* fit imprimer en 1645 : même Plan, mêmes incidens, même denoûment. Bois-robert narroit aſſez bien : mais il ne tiroit rien de ſa tête : il prenoit de côté & d'autre ; c'étoient des ouvrages à la Moſaïque, composés de pluſieurs Piéces de rapport, méchaniquement couſuës ſur un fond tantôt François & tantôt Eſpagnol.

La Tragicomédie de *Théodore* eſt encore dans ce goût là: le Sieur de *Somaize*, Auteur peu renommé,

en fit la Critique : il la dédia à Boisrobert même qu'il n'épargne pas, & à qui il dit de dures vérités.

Le Gardien de ſoi-même, & le *Géolier de ſoi-même*, ſont deux Comédies. La premiere eſt de Scarron : La ſeconde du jeune Corneille. Quelque beau jeu que ce ſujet donnât à la Muſe Burleſque de Scarron, il le rendit mal. Nul comique dans ſes rôles, & ſes perſonnages Héroïques ſont ennuyeux à l'excès. Corneille l'a traité d'une façon bien ſupérieure, & ſon *Géolier* ſe répreſente encore aujourd'hui ſous le titre de *Jodelet Prince*. C'eſt dans cette Comédie qu'on entendit pour la premiere fois ce vers depuis devenu ſi fameux.

OCTAVE.

Il vous ſouvient de plus, que le Roi votre
Pere.....,

JODELET.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en
ſouvient guere.

Ce vers malignement appliqué fit tomber de nos jours une Tragédie qui méritoit un meilleur sort.

On vit paroître peu de tems après un Poëme Dramatique d'une Ordonnance nouvelle, intitulé, *Comédie sans Comédie.* Il étoit de *Quinault.* Les quatre genres de Théâtre, *la Pastorale*, la Comédie, la Tragédie, & la Tragicomédie s'y trouvent réunis. Nous n'en ferons point l'extrait, il faut le lire chez nos Historiens. Ils en disent assez pour contenter les connoisseurs.

Ils nous donnent ici le Portrait du célébre *Baron.* Son nom de famille étoit *Boiron.* Loüis XIII. l'ayant appellé trois où quatre fois *Baron*, ce nom lui est resté. Son fils fut encore plus fameux que lui. C'est ainsi que Loret finit l'Epitaphe du pere.

Celui qui git sous ce tombeau
Fut ici bas un fort fort beau.

. . . .

Tantôt Gouverneur de Province,

Empereur, Marquis, Comte, Prince,
Bref, on l'a mille fois traité
D'excellence, & de Majesté;
Il eût très-souvent pour Amantes
Et des Reines, & des Infantes.
Mais las! après tout cet éclat,
Il est ici couché tout plat.

. . . .

Il n'est plus Prince, ni Monarque,
Et rien qu'un Baron seulement
Ne repose en ce monument.

Le jeune Corneille n'avoit encore fait que des Comédies. Son début dans le genre Tragique fut des plus heureux. L'Histoire du Théâtre n'a point d'exemple d'un succès pareil. Son *Timocrate* eut quatre-vingts représentations. Le Public ne se lassoit point de le revoir. Les Comédiens se lasserent de le joüer. Ils prierent les Spectateurs de ne plus le leur redemander. *Nous courrions risque*, dirent-ils, *d'oublier tous nos autres rôles. Trouvés bon que nous ne le représentions plus.* Il

y a beaucoup d'art, & des endroits intéreſſans dans cette Tragédie : il s'en faut bien cependant que ce ne ſoit un Chef-d'œuvre; la nouveauté du ſujet & la conduite de la piéce, en font tout le mérite.

Le jeune Corneille étoit laborieux : chaque année enfantoit une Tragédie. Nous en avons dans ce Volume quatre de ſa façon, *Bérénice*, la mort de l'*Empéreur Commode*, *Darius*, & *Stilicon*. Cette derniére eſt la meilleure de toutes. Le grand Corneille diſoit qu'il voudroit les avoir faites. S'il étoit jaloux de cet honneur, il n'y avoit peut-être que lui, qui fût aſſez généreux pour l'avoüer.

On nous trace ici un abrégé de la vie de M. Corneille de l'Iſle. Il faut lire tout ce morceau. Plus nous l'abrégeons, plus on y perdra. Racine étoit Directeur de l'Académie Françoiſe, quand le jeune Corneille y fut reçu. C'eſt ainſi qu'il s'adreſſe au nouvel Académi-

cien qui ſuccédoit au grand Corneille ſon frere. *Vous auriez pû bien mieux que moi, Monſieur, lui rendre les juſtes honneurs qu'il mérite, ſi vous n'euſſiez appréhendé qu'en faiſant l'éloge d'un frere avec qui vous aviez tant de conformité; il ne ſemblât, que vous fiſſiés votre propre éloge.*

M. de la Mothe-Houdart qui lui ſuccéda, ne le loue pas avec moins de nobleſſe. Il fait l'énumération de ſes ayeux Académiques. *C'eſt au frere*, dit-il, *c'eſt au Rival du grand Corneille que je ſuccede aujourd'hui. Né avec un goût univerſel, il connut également les beautés de l'une & de l'autre ſcène: la France le comptera toujours entre les Sophocles & les Ménandres; capable du grand, il mérita plus d'une fois la noble jalouſie de ſon frere; tendre & pathétique, il fit couler pour quelques-unes de ſes Héroïnes, des larmes que quarante ans de ſuccès n'ont pas encore épuiſées.*

Despréaux en jugeoit un peu trop cavalierement, quand il disoit, que les vers du jeune Corneille, comparés à ceux de son frere aîné, faisoient bien voir qu'il n'étoit qu'un cadet de Normandie. M. de Boze lui rend plus de justice ; *il y avoit entr'eux*, dit-il, *la plus parfaite union que l'on puisse imaginer : union, qui les a quelquefois confondus aux yeux de leurs contemporains, & qui imposera d'autant plus à la postérité, qu'elle aura de nouveaux sujets de s'y méprendre.*

Les quatre Tragédies de *l'Abbé Boyer, Démetrius, Clotilde, Fréderic, & Tigrane*, sont des plus médiocres : on leur donneroit la place qu'elles méritent, quand on les mettroit encore un peu plus bas. Celles de *Gilbert, Les amours de Diane & d'Endimion, Cresphonte, Arie, & Petus*, sont sans comparaison meilleures & mieux versifiées. Ceux qui veulent du noble &

du grand , y trouveront je ne ſçai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens.

La Tragédie *d'Oſtorius*, & ſon Auteur *l'Abbé de Pure*, ſont également connus par les *Satyres*, & par le *Dialogue de Deſpréaux ſur les Héros de Roman.* La Tragédie mérite d'être confinée dans les galeries de Pluton : mais Deſpréaux ſi accoutumé à foudroyer les mauvais Auteurs, a mal critiqué le Héros de la piéce, quand il demande dans ſon *Dialogue*, quel eſt donc cet *Oſtorius*, *ce grand mal bâti de Romain ? Je ne me ſouviens pas*, dit-il, *d'avoir jamais lû ce nom là dans l'Hiſtoire.* Il n'avoit donc pas lû les Annales de *Tacite.* Il y eſt cependant, diſent MM. PP. nous l'y avons trouvé, & l'Abbé de Pure eſt ici mal relevé.

Enfin la Muſe Tragique du Grand Corneille, après ſix ans d'éclipſe, reparoît, recommence à briller à nos yeux, & redonne un nou-

veau lustre à la Scène Françoise. M. *Fouquet* homme de beaucoup d'esprit, & grand Amateur des Lettres, le sollicita de reprendre le Cothurne : il négocia en Surintendant des Finances, & ses libéralités jointes au penchant naturel de cet illustre Poëte, le firent remonter sur le Parnasse : bien que chargé de dix lustres, on le vit rajeunir, & réveiller ce même feu, cette même audace,

Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre
Horace.

M. le Surintendant, pour lui faciliter ce retour, lui proposa trois sujets. Celui qu'il prit, fut *Œdipe*; c'étoit le plus beau, mais le plus difficile. Le Roi donna de grands éloges à la piéce ; & combla l'Auteur de ses libéralités. L'Abbé d'Aubignac en fit la critique digne de l'Auteur de la *Pratique du Théâtre*, mais indigne de lui, par les personalités insultantes qu'elle con-

tient. L'Episode des amours de *Théſée & de Dircé* dont Corneille ſe ſçavoit ſi bon gré, ne fut pas du goût du Public. Nous parlerons plus au long de l'*Œdipe*; quand nous viendrons à celui de M. de *Voltaire*, & que nous rapporterons les jugemens qu'on a portés ſur l'une & ſur l'autre de ces piéces.

Ce Volume finit par 3 Comédies de Moliere qui furent les premiers eſſais de cet Auteur inimitable. On remet l'Hiſtoire de ſes piéces, & l'Abregé de ſa vie au neuviéme Volume; nous dirons ici ſeulement un mot des *Précieuſes ridicules*, qui parurent en 1659. C'eſt un des Chef-d'œuvres de *Moliere*, & peut être l'époque du bon goût en France.

La paſſion du bel eſprit, maladie contagieuſe, dont on n'eſt pas encore tout-à-fait guéri, étoit alors à mode. Il régnoit dans les converſations un mêlange de politeſſe guin-

dée, un air faux, des ſentimens Romaneſques, un aſſortiment d'expreſſions biſarres, qui ne furent jamais faites pour aller enſemble. Les femmes idolâtres de toutes les modes, avoient encore enchéri ſur ce ridicule. Moliére le ſaiſit, & le préſenta dans le point le plus piquant: ſa Comédie produiſit une réforme preſque générale. On ſe vit, on rit, on ſe reconnut, & l'on applaudit en ſe corrigeant.

Ce ſuccès fut ſi général, que du milieu du Parterre on s'écria: *courage, Moliére, voilà la bonne Comédie.* Ce ne fut que par dégrés qu'il parvint à la faire goûter, & qu'il la réforma, diſent nos Auteurs. Il bannit, il eſt vrai, le Comique ſcandaleux, trop applaudi de ſon tems, il ne ſe permit pas les licences groſſiéres de ceux qui l'avoient précédé, mais il lui échappe de tems en tems quelques traits, qui ne ſont certainement propres, *ni à corriger la malignité de l'eſ-*

prit, ni à guérir la corruption du cœur. C'eſt une *réforme* que M. *Riccobòni* met ſur le compte de Moliére, & que nous ne paſſerons pas à celui même qui a ſi bien travaillé *pour la réformation du Théâtre.*

Nous ne nous arrêterons pas aux mauvaiſes Critiques qu'on fit des *Précieuſes ridicules.* Ce ſont de miſérables rapſodies qui ne valent pas la peine qu'on en parle. Moliére eut bien d'autres attaques à eſſuyer. Ce ne fut proprement qu'après ſa mort qu'on lui rendit juſtice.

Mille de ces beaux traits aujourd'hui ſi vantés
Furent des ſots eſprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes piéces,
En habit de Marquis, en robe de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon Chef-d'œuvre nouveau,

Et ſecoüoient la tête à l'endroit le plus
beau.

. . . .

Mais ſitôt que d'un trait de ſes fatales
mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa muſe éclipſée...

Il ſurpaſſa ceux qui l'avoient précédé, & laiſſa loin derriere lui tous ceux qui l'ont ſuivi. Quelle différence, dit un Auteur tout récent, entre le naturel de cet écrivain, & l'affectation des Modernes, entre ſa ſimplicité, & la manie du bel eſprit qui s'eſt emparé du Théâtre! Une Métaphyſique quinteſſenciée, une morale alambiquée régnent dans la plûpart de nos Comédies. Tout eſt rafiné, tout eſt Sophiſtiqué; dépenſes immenſes en eſprit, il en diſtile partout. Sentimens, caractéres, expreſſions, tout en eſt inondé; cet abus a tellement prévalu, qu'on voit aujourd'hui des

Auteurs qui, parce qu'ils ſont jeunes, voudroient nous faire croire que Moliére a vieilli. *La choſe eſt riſible*, dit un Auteur fort ſpirituel, *mais il manque des rieurs.* Ajoûtons, il manque un Moliére pour bien peindre ce ridicule : il n'y a guére que ſon pinceau qui pût y réuſſir.

ARTICLE LXXXIX.

HISTOIRE DU STADHOUDERAT, depuis ſon origine juſqu'à préſent. A la Haye M. DCC. XLVII.

QUand Salluſte fit l'Hiſtoire de la guerre de Catilina, ou S. Réal celle de la Conjuration de Veniſe, on ne ſe plaignit point que ces Auteurs euſſent renfermé leur travail dans une Sphere trop étroite. Au contraire ces deux morceaux ont paru des Chef-d'œuvres; ils ont été ſuffiſans pour faire dire

que Saluste & S. Réal étoient les hommes du monde qui avoient le plus de talens pour écrire l'Histoire. C'est qu'on connoît le génie par une narration de cent pages, comme le caractere des personnes par une demi-heure de conversation.

Nous jugerons donc des dispositions de M. l'Abbé de Renal par cette courte Histoire du Stadhouderat; & nous remarquons d'abord en quoi elle différe d'une Histoire des Stadhouders, qui pouroit aussi occuper quelque bonne plume. Il y a eu, depuis l'établissement de la république des Provinces-Unies, six Stadhouders tous de la Maison de Nassau. Chacun d'eux, à l'exception du dernier qui commence, régna durant plusieurs années ; & il s'est passé sous leur domination des évenemens très-célébres. S'il arrivoit donc que quelqu'un racontât ce qui concerne la vie & le gouvernement de ces Princes , ce seroit l'Histoire des Stadhouders. M. l'Ab-

bé de Renal se borne davantage; il nous apprend seulement à quelle occasion chaque Stadhouder fut créé; il place le Lecteur au point précis des circonstances qui accélérerent ces sortes de révolutions dans les Provinces-Unies. Cela le met simplement dans l'obligation d'indiquer les diverses situations de cette République; les intérêts qui la firent agir; les démêlez qu'elle eut avec ses voisins; & l'on conçoit que les caractéres particuliers de ces Stadhouders ont dû aussi entrer dans son plan. On verra bientôt que c'est un des plus grands ornemens de cette Histoire.

Le Stadhouderat est une dignité établie, comme la République même de Hollande, sur les débris de la puissance Espagnole. Guillaume I. Prince d'Orange se ligua avec les Seigneurs d'Egmont & de Horn contre le Roi Philippe II. Il eut le bonheur de ne pas tomber sous les coups du terrible Duc d'Albe. La

mort de ses deux Collegues de Rébellion, le plaça à la tête des Flamands, & enfin à force de temporiser, de sçavoir lier sa partie, de rassembler des secours de toutes parts, il fut élû en 1579. Stadhouder, Capitaine & Amiral Général. M. l'Abbé de Renal peint jusqu'à deux fois ce Fondateur du Stadhouderat. La premiere fois c'est le Portrait de Guillaume tiré en grand & à bien des égards en beau. Le second tableau représente plus particulierement sa maniere de parvenir & de gouverner. » Guillaume » I. comptoit des Héros parmi ses » Ancêtres, & il les surpassa tous. » Sans azile, il eut la hardiesse de » s'exposer au ressentiment d'un » Prince violent & soupçonneux » (Philippe II.) qu'on caractérisoit » par le nom odieux de *Démon du* » *Midy*. Sans force, il eut le cou» rage d'attaquer la puissance la » plus formidable qui fut alors en » Europe. Sans expérience, il eut

» l'habileté de triompher des plus
» grands généraux qu'ait peut-
» être produit l'Eſpagne. Sans
» conſeil, il eut l'adreſſe d'amuſer
» quelquefois la nation la plus po-
» litique,& de ne s'en laiſſer jamais
» ſurprendre. Sans tréſors, il eut le
» ſecret de mieux payer ſes Soldats
» que les Maîtres du nouveau mon-
» de,& d'attirer par là ſouvent dans
» ſon camp leurs propres Troupes.
» Sans autorité,il eut le bonheur de
» regner preſque deſpotiquement
» ſur des cœurs altiers, qui prodi-
» guoient leur tranquilité, leur for-
» tune, leur ſang pour éteindre la
» Tyrannie. Après tout, le Chef-
» d'œuvre du Prince Guillaume eſt
» d'avoir ſçû perſuader aux peuples
» qu'il n'étoit occupé que de leur
» liberté, tandis qu'il ne travail-
» loit qu'à devenir leur maître.
» Toutes ſes démarches, quand on
» les ſuit avec attention, décelent
» viſiblement ſes projets, ſes vûes,
» ſa politique. C'eſt lui qui prépara

» de loin la révolution, en intro-
» duisant ou favorisant de nouvel-
» les opinions, qu'il sçavoit être dé-
» sagréables à la Cour de Madrid.
» C'est lui qui, sous de frivoles pré-
» textes, soufla le feu des guerres
» Civiles &c.

En général M. l'Abbé de Renal peint tout : son ouvrage est en caractéres. Ainsi Salluste ne mettoit personne sur la scène, sans le faire bien connoître. Il nous semble toutefois qu'il faudroit un plus grand corps d'Histoire pour tant de portraits ; comme il faut une longue galerie pour une nombreuse suite de Tableaux. Quelqu'un diroit peut-être aussi à cette occasion que la broderie dans un habit ne doit pas absorber l'étoffe, ni les ornemens d'Architecture faire disparoître le bâtiment.

Le second Stadhouder Maurice n'avoit que 17. ans quand il parut à la tête des affaires. On nous dit que mediocre en tout le

reſte, il poſſeda la guerre en grand maître, & enſuite on le fait aller de pair avec Montecuculli pour la ſcience des marches & des campements; avec Vauban, pour le talent de fortifier; avec le Prince Eugene, pour l'adreſſe de faire ſubſiſter de nombreuſes Armées, dans des Pays ſtériles ou ruinés; avec Vendôme, pour tirer du ſoldat dans l'occaſion plus qu'on n'a droit d'en attendre; avec Condé, pour le coup d'œil qui décide du ſuccès des Batailles; avec Charles XII. pour ſçavoir rendre les Troupes preſque inſenſibles à la faim, au froid, à la fatigue; avec Turenne, pour le ſecret de menager la vie des hommes. De plus on décrit les reſſorts qu'il fit jouer pour détruire le grand Penſionnaire Barneveld, pour tirer parti de la ſecte des Gomariſtes. Voilà ſans doute un des Portraits les plus achevés, les plus magnifiques qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire. On lit

cela avec beaucoup de plaiſir ; mais critiquerons-nous trop en demandant ſi tous ces grands traits s'accordent bien avec un mérite abſolument reſſerré dans la ſcience militaire ? Et cette ſcience même, portée à la perfection, telle qu'on la reconnoit dans Maurice, peut-elle ſe trouver dans un homme *médiocre en tout le reſte ?* Ne donnera-t'on qu'une ſorte d'eſprit à un Général qui ſera Montecuculli, Vauban, Eugene, Vendôme, Condé, Charles XII. & Turenne ? Et ce Général ſera-t'il ſimplement le plus *grand Officier d'Infanterie qui ait paru depuis les Romains ;* comme notre Auteur le dit du Prince Maurice, en citant le temoignage du Chevalier Folard ? Ce ſont là au reſte des doutes que nous propoſons, & que les Militaires ſont bien en état de réſoudre. Il eſt toujours vrai que le morceau qui nous donne occaſion de faire ces remarques eſt tracé de

main de Maître, en le considérant simplement du côté de l'expression, de l'ensemble des idées, & de la vivacité des images.

Voici encore le 3e Stadhouder; Fréderic Henri frere de Maurice, à qui l'on ne donne qu'*une passion & qu'un talent* : c'étoit celui de la guerre. Du reste, esprit moderé, presque sans ambition, plus jaloux de vivre tranquile que de monter au Trône par les hazards & les travaux. Il fit toutefois la guerre avec le plus grand succès ; & il ne lui manqua pour mettre le comble à sa gloire que de terminer sa vie dans les combats. Car ses dernieres années se ressentirent de l'affaissement de son esprit. Sous lui, M. l'Abbé de Renal indique le grand grogrès du Commerce des Provinces-Unies. C'est un morceau qui ne peut manquer dans l'Histoire générale ou partielle d'une République toute de Négocians.

Le 4^e Stadhouder Guillaume II. fils de Fréderic fut malheureux dans ſes projets. Il voulut conſerver les Troupes que la République avoit intérêt de congédier. Il prétendit ſubjuguer ſa patrie, & il en ſeroit venu à bout ſans la fermeté de Corneille Bicker, un de ces Républicains ſans reſpect humain, qui ſont toujours armés des exemples de l'ancienne Rome & du terme de *liberté*, pour remuer l'imagination de leurs concitoyens. Guillaume II, n'eut ni la conſtance de ſe voir traverſer, ni l'habileté de changer de vuës. Il tomba dans un mépris général qui le conduiſit promptement au tombeau.

Son fils Guillaume III. parvint au Stadhouderat, malgré ce qui avoit été ſtipulé avec Cromwel. Ici l'Auteur fait le paralléle de ce fameux Protecteur avec le grand Penſionnaire Jean de Wit. L'inclination de peindre s'eſt ſatisfaite en cet endroit. » Tout ſembloit égal

» en eux ; leur naiſſance qui étoit
» médiocre , leurs connoiſſances
» qui étoient étenduës , leur ſanté
» qui étoit inaltérable , leur tra-
» vail qui étoit continuel , leurs
» ſervices qui étoient innombra-
» bles , leur réputation qui étoit
» univerſelle , leur autorité qui
» étoit immenſe. Cependant ils ſe
» reſſembloient peu. Cromwel
» étoit arrivé aux honneurs par le
» ſang , la trahiſon , le parjure.
» Jean de Wit y étoit parvenu par
» des talens , des ſervices , de l'ex-
» périence. Le Protecteur étoit au-
» dacieux , remuant , né , ce ſem-
» ble , pour changer le monde : le
» grand Penſionnaire ennemi de
» l'oppreſſion , de la diſcorde , de
» la violence. Le premier rappor-
» toit à l'accroiſſement de ſa fortu-
» ne , ſes liaiſons , ſa patrie , ſa re-
» ligion. Le ſecond, ſans négliger ſes
» intérêts , honoroit ſes amis , ſon
» païs, ſon Dieu. L'un avoit une fier-
» té, une arrogance qui faiſoit tout

» ployer & qui résistoit à tout; l'au-
» tre une dignité, une autor té na-
» turelle qui pouvoit tout & à la-
» quelle rien ne résistoit. L'Anglois
» étoit également habile à pénétrer
» les desseins des autres, & à ca-
» cher les siens; d'autant plus im-
» pénétrable qu'il affectoit en pu-
» blic la candeur & la liberté. Le
» Hollandois aussi adroit, sans être
» fourbe, cachoit sous un air aisé
» & naturel les vûes les plus éten-
» dues. Il ne manqua à la fortune
» du Protecteur qu'un fils capable
» de lui succeder; & à celle du
» grand Pensionnaire qu'une mort
» digne de lui. De ces deux rivaux,
» le mieux secondé devoit l'empor-
» ter, & Cromwel eut cet avan-
» tage ».

Ce Jean de Wit si honnête homme & si bon citoyen fut recompensé comme l'étoient autrefois les illustres Athéniens qui avoient gouverné; il fut massacré avec son frere, & cette mort établit puis-

ſamment le Stadhouderat du Prince d'Orange, qui devint auſſi Roi de la Grande Bretagne. *En uſurpant l'un, il conſerva l'autre, & il alloit ſe conſoler ſouvent à la Haye des chagrins qu'on lui donnoit à Londres.*

Après lui la dignité de Stadhouder de toutes les Provinces-Unies n'a été conferée qu'à celui qui vient d'en être revêtu, & qui s'appelle Guillaume Charles Friſon Prince de Naſſau.» On ſçait dit »l'Auteur, qu'un Stadhouder n'étoit » pas du goût des Magiſtrats Hol- » landois, & qu'ils ont cédé, mal- » gré eux, aux caprices de la multi- » tude. Ce n'eſt pas l'eſprit qui » leur a manqué, c'eſt le cœur. » Ils avoient aſſez de lumieres » pour connoître l'intérêt public; ils » ont eu trop peu de fermeté pour » le procurer. Le goût du peuple » commence à régler les affaires » des Provinces-Unies, comme l'in- » ſolence des Janiſſaires dicte les

» résolutions du Divan. Une République de Négocians se conduit » comme un Empire purement » Militaire. Un vice si énorme » dans le gouvernement paroît fa» voriser l'opinion de l'homme du » monde qui a le plus approfondi » la constitution de cet état, c'est » le Cardinal Bentivoglio ». Et M. l'Abbé de Renal termine son ouvrage par les conjectures de ce Prélat, touchant les causes de destruction qui sont dans la République Hollandoise.

Finissons cet Extrait en disant qu'on y remarque des expressions qui ne se trouveront apparemment pas dans une nouvelle Edition : nous les indiquerions, si ces petits défauts pouvoient balancer les véritables & grandes beautés répandues dans cette Brochure. L'Auteur nous promet une Histoire des révolutions de Gênes ; c'est une entreprise beaucoup plus importante que celle-ci. Quelle occasion de

peindre dans tous les genres & ſelon toutes les manieres ! Et qui n'aimeroit déja à ſe repréſenter les Viſconti, les Adorne, les Doria, les Boucicaut, & ſurtout nos deux grands Rois Louis XII. & François I. ſans compter les événemens plus modernes : tout cela ſous l'élégant pinceau qui vient de nous préſenter le Stadhouderat de Hollande ?

ARTICLE XC.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

A *Collection* &c. C'eſt-à-dire *Recueil de Poëmes Originaux du Comte de Rocheſter, des Chevaliers Howard, & Hubbard, & de Meſſieurs Wolſeley, Prior, Dryden &c.* v. in-8°. par Souſcription.

Odes Angloiſes ſur divers ſujets Allégoriques par M. Collins. L'Auteur de ce Recueil paſſe pour très-ſçavant dans la langue Grecque, qualité qu'on remarque aujourd'hui comme une ſorte de Phénomene.

Recherches ſur le rapport qui ſe trouve entre les ouvrages des Poëtes Latins & les morceaux qui nous

restent des Anciens Artistes, par M. Spence *fol.* Le dessein de ce livre est fort beau. On y compare le progrès des Arts avec celui de la Poësie. Depuis *Ennius* jusqu'à *Juvenal*; c'est le Régne des Poëtes Latins; & c'est aussi dans cet espace de tems qu'on considere les Arts; la Sculpture, la Peinture, le talent des Monetaires &c. Il a fallu pour la comparaison citer beaucoup de morceaux des Auteurs, & beaucoup d'Antiques; ces citations donnent lieu d'expliquer tous ces monuments les uns par les autres. Et M. Spence employe pour tout cela l'art du dialogue dont un des principaux avantages est d'égayer la matiere, & de soulager l'attention des Lecteurs.

PROVINCES-UNIES.

DE LEYDE.

Chez Jean Van Kerhhem. *Les avantures de Jacques Auguste Com-*

te de Savigniona, Miniſtre d'Etat du Roi de Pologne Frideric Auguſte 2. *vol. grand in-8°. Holl.*

Chez Abraham Kallevier : *nouvelle Ecole, ou Bibliotheque des ſçavans*, Tome 1. 8°. Holl. C'eſt une eſpece de Journal.

De Rotterdam.

Chez Pierre Van Gilſt : *Enchiridion, ſeu Linguæ Latinæ Theſaurus* &c. Studio & opera Theodori à Gülpen.

Chez le même : *le commencement & la fin du monde ;* Poëme, par Jacob Kaſteleyn. 4°. *Holl.*

Chez Alardus Van Eyh : *Traité de diverſes expériences touchant l'Electricité* par William Watſon traduit de l'Anglois, 8° *Holl.*

FRANCE.

De Paris.

Le goût & le Caprice, Epitre à Madame du Bocage, qui a remporté le prix de Poëſie à l'Académie

de Rouen. Par M. *Fontaine*. Chez Prault Quai de Gêvres. *Brochure* 8°.

Il y a deux parties dans ce petit Poëme, la premiere pour *le Goût* & la seconde *pour le Caprice*. La premiere est une espece d'Histoire ou de Tradition *sur le Goût*, la seconde est une description des effets du *Caprice*. La premiere montre un Auteur instruit du progrès des Arts, & la seconde un bel esprit justement allarmé de la décadence dont ils sont menacés.

M. Fontaine décrit ainsi le régne du Goût dans l'ancienne Idylle.

Tempé retraite fortunée,
Beaux ombrages, Valons chéris
Qu'arrosent les eaux du Pénée;
Jadis sur vos gazons fleuris,
Quittant l'Héroïque trompette
Pour enfler les doux Chalumeaux,
Le Dieu du Gout prit la Houlette
Et vint conduire les Troupeaux.
Il chanta les plaisirs Champêtres,

Le Printems, les riches moissons,
Et Théocrite au pied des Hêtres
Du Dieu répéta les Chansons.
Par cette riante peinture
Le Gout ami de la Nature
Voulut dès-lors la faire aimer.

Il décrit ainsi le temple du Caprice.

Dans la région des vapeurs,
Et de la matiere subtile,
Est un Temple immortel azile
Du Dieu des brillantes erreurs.
Génie aveugle de la France,
Usurpant un culte étranger,
L'inconstant Caprice balance
Les esprits d'un peuple leger.
Les vents élevent un nuage,
Qui, varié dans sa couleur,
Porte sur sa molle épaisseur
Le Temple de ce Dieu volage.
Là rassemblés autour de lui
Les vertiges, la fantaisie,
La mode & la bizarrerie
A son Thrône servent d'apuy.
Les songes déployant leurs ailes

Dans les airs au gré de leurs jeux,
Du Temple miniſtres fidéles
Le cachent à nos foibles yeux.

La deſcription eſt ſoutenue, & comprend uneCritique aſſez légere de tous les petits amuſemens de Paris, du faux bel eſprit, des illuſions qui dominent dans les façons de penſer, dans les compoſitions littéraires, dans tout le détail des arts. L'Auteur eſt quelquefois diffus, il lui échappe quelques vers négligés, & ſon ſtile n'eſt pas toujours auſſi coulant qu'il pourroit être; mais on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait dans ce petit morceau beaucoup de génie, d'invention & de délicateſſe.

Oraiſon Funébre de la Reine de Pologne Ducheſſe de Lorraine, prononcée le 19. de Mai 1747. par M. l'Abbé Clément &c.

Chez la veuve Mazieres, & Jean-Baptiſte Garnier rue Saint Jacques. &c.

Sur ce texte des Proverbes, *Date*

ei de fructu manuum suarum, & laudent eam in portis opera ejus; l'Orateur rassemble tous les caractéres de la femme forte, & il les applique à la Reine de Pologne: ce morceau préliminaire est fort beau & présente, comme en abrégé, tout le discours. L'idée des deux parties qui le composent, est que la Reine fut grande par les qualités naturelles, & plus grande par les sentimens de la Religion. *Si je considere en elle les avantages de la Nature, je ne vois aucune grandeur humaine au-dessus d'elle; si j'examine en elle les sentimens que la Religion lui avoit inspirez, je la vois elle-même au-dessus de toutes les grandeurs.* Premiere partie. C'est l'éloge de l'Illustre Maison Opalinski dont étoit la Reine; & le développement du caractére de cette Princesse. La premiere sous-division est plus dans l'Historique, & la seconde analise décompose les qualités morales de la Reine;

celles de ſon eſprit qui étoient la grandeur des idées, la ſageſſe des Conſeils, la ſcience des mœurs & desCoutumes de chaque nation; celles de ſon cœur qui furent la tendreſſe, la généroſité, l'amitié, la reconnoiſſance; & de l'aſſemblage de tant de vertus ſe formoit un *Caractere de Majeſté* que l'Orateur expoſe ainſi : » La vraie Ma-
» jeſté, diſoit un ancien ſage (Ci-
» ceron) dépend eſſentiellement
» de l'exemption de toute paſſion
» dereglée. C'eſt un air de gravité
» ſans triſteſſe, de dignité ſans hau-
»teur : c'eſt une certaine égalité
» d'ame qui ſe manifeſte par une
» ſérénité conſtante ſur le front;
» une modeſte aſſurance dans le re-
»gard, une mâle fermeté dans le
» maintien; c'eſt un noble ſérieux
» qui ne bannit point les graces;
» qui ne proſcrit, ni les ris, ni les
» jeux, qui imprime le reſpect, ſans
» inſpirer de terreur, & donne de
» la confiance, ſans enhardir juſ-

» qu'à la familiarité. Elle ſe ſou-
» tient dans tous les âges, & ne ſe
» dément dans aucune circonſtan-
» ce. La crainte ne peut non plus
» l'abbattre, que la cupidité la
» troubler ; & comme elle s'eſt al-
» liée d'abord avec le vif enjoue-
» ment du premier âge, elle s'ac-
» corde encore avec les rides de la
» vieilleſſe. C'eſt le Portrait même
» de la Reine de Pologne que je
» viens de rendre &c.

La ſeconde partie, célébre les vertus Chrétiennes de la Reine, ſa piété, ſon eſprit de foi, ſa ſoumiſſion à l'Egliſe, ſon zéle, ſa modeſtie, ſa patience, ſa charité &c. Et tout cela eſt juſtifié, par les traits principaux de ſa vie, qui ne fut durant longtems qu'un tiſſu de gloire & d'humiliations, de proſperitez & de diſgraces, de craintes & de conſolations. Il faut lire tout ce détail, cet enchaînement d'éloges bien mérités & bien diſtribués. M. l'Abbé Clément parlant des révo-

lutions qui agitérent la Pologne au commencement de ce siécle fait ainsi le Portrait du Roi de Suede. » Charles XII. Héros trop mal con- » nu parmi nous, quoiqu'aucun » peut être n'ait mérité de l'être da- » vantage, grand par l'assemblage » de toutes les vertus guerrieres, » morales & politiques, aussi re- » doutable dans ses Conseils qu'à » la tête de ses armées, hardi par » raison & avec prudence, sage » sans lenteur & sans perplexité, » ami judicieux, délicat & cons- » tant, ennemi généreux & magna- » nime, ne connoissant d'autre in- » térêt que la gloire, il n'eût enfin » trouvé dans toutes les bouches » que des éloges, s'il eût été aussi » constamment heureux qu'il fut » toujours supérieur à ses pertes. »

On nous adresse la lettre suivante sur l'Article LX de nos Mémoires (2. vol. de Mai). *En la transcrivant ici, nous satisfaisons à*

la promesse tant de fois rëiterée d'insérer dans ce Journal les objections qu'on auroit à faire sur nos extraits ; & nous croyons en même tems donner une nouvelle preuve de notre entiere impartialité dans le Procès pendant entre MM. les Médecins & MM. les Chirurgiens.

M. R. P.

J'espere que vous ne me sçaurez point mauvais gré de quelques réflexions, ausquelles, quoïque je ne sois pas Médecin, il m'a paru que l'Article LX. du second vol. de votre Journal du mois de May dernier pourroit donner lieu. Cet article a pour objet Le *Mémoire pour le sieur François de la Peyronnie*, &c. . . . . .

Je vous assure, & la suite de cette Lettre pourra vous en convaincre, que l'esprit de critique n'entre pour rien dans ces observations; qu'elles ne partent point même d'aucunes préventions contre la cause des Chirurgiens. Les con-

testations qui se sont élevées entre eux & les Médecins, sont soumises à la décision d'un Tribunal suprême, qui est seul en état de les terminer à l'avantage du Public; ainsi l'on doit attendre cette décision avec respect, & dans la pleine disposition de trouver dans le réglement qui sera rendu, quel qu'il qu'il soit, la justice & la vérité. Je vous crois M. R. P. dans les mêmes sentimens, & rien n'est plus réel; j'en suis persuadé, que l'intention que vous annoncez dans ces termes. *Nous observerons une si parfaite impartialité, qu'aucune des parties ne s'offensera de ce que nous rapportons.* C'est un plan que vous avez suivi en effet assez exactement dans ce qui forme proprement votre extrait, c'est-à-dire dans le compte que vous avez rendu des moyens que présente le Mémoire dont il s'agit, mais en est-il de même du préambule, dont cet extrait est précedé?

Vous paroiſſez d'abord y décider que les conteſtations qui diviſent les parties ne ſont point de nature à contribuer à la perfection des deux Arts, ni à la conſervation de la ſanté & au ſoulagement des malades. Les Médecins ſoutiennent cependant que rien n'eſt plus oppoſé au progrès de la Médecine & même de la Chirurgie que les prétentions des Chirurgiens ; que la conſervation de la ſanté & le ſoulagement des malades exigent néceſſairement que la Faculté de Médecine ne perde rien de ſes anciens droits. Les Médecins ont ils tort ? ont-ils raiſon? c'eſt ce que je n'examine point, c'eſt ce dont il n'eſt point ici queſtion. Mais il ſuffit que tel ſoit leur ſiſtême, pour qu'on ne puiſſe, ſans prendre parti contre eux, ſuppoſer le contraire.

Il ſemble encore, M. R. P. qu'il ne ſeroit pas néceſſaire de préſenter comme une choſe ſi difficile, le maintien de la bonne in-

telligence entre les deux Profeſſions. Tout eſt ſujet à difficulté, lorſqu'il n'y a point de réglement qui preſcrive à chacun les véritables bornes de ſon état, ou lorſqu'on ſe refuſe à leur exécution. Mais tout devient aiſé en vertu d'une Loi ſage & éclairée dont l'autorité eſt en vigueur. D'ailleurs, en examinant les Mémoires des Médecins, on trouve qu'ils inſiſtent ſpécialement ſur l'union qui a regné entre les deux Corps depuis l'Arrêt de 1660 juſques dans ces derniers tems, où, ſelon eux, les Chirurgiens ont entrepris de renverſer un ordre naturel & légitime.

Mais ce qui pourroit paroître s'écarter encore plus d'une exacte neutralité, c'eſt la raiſon que vous apportez de la difficulté de cette heureuſe harmonie. La voici : *Deux Souverains dont les Etats ſe touchent, ſi de plus ils ont chacun quelque Province enclavée dans*

la domination du Prince voiſin, quelque pacifiques qu'ils ſoient, ont bien de la peine à vivre en bonne intelligence.

Ne ſeroit-ce pas là, M. R. P. prendre parti pour les Chirurgiens, & ſouhaiteroient-ils d'autres termes pour exprimer l'égalité & l'indépendance qu'ils ambitionnent & qu'on leur conteſte? Cette Province que vous attribuez à la Chirurgie dans l'enclave de la Medecine ne peut être autre choſe que *la Médecine externe ou Médecine Chirurgique.* Or c'eſt là préciſément le terrain contentieux. En un mot ſi la Faculté de Médecine eſt bien fondée dans des prétentions ſur leſquelles vous ne pouvez & ne voulez point prononcer, la théorie de la Chirurgie lui appartient, comme faiſant l'unique partie de la Médecine; & l'opération manuelle eſt l'unique partage des Chirurgiens. Elle a la ſupériorité, l'inſpection ſur la Chirurgie, dont elle ſeu-

le peut être qualifiée *Chef.* Les Chirurgiens n'ont jamais été que les Miniſtres des Médecins, & la partie de l'art de guérir, dont ces miniſtres ont été chargés ne leur a été confiée que pour l'exercer ſous les yeux & par les conſeils des Médecins, qui ont toujours conſervé la principale direction. Ce ſiſtême ne pourroit donc compatir avec l'idée de *deux ſouverains* égaux & indépendans. Agréez encore une fois ces réflexions, que je fais avec toute la candeur d'un ami. Je ſuis &c. Ce 24 Juillet 1747.

Montalant, Coignard, Guerin, & Rolin fils publient les Volumes XV. & XVI. de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane* &c. 4°. Ier vol. pp. 566. ſans le Diſcours & les Sommaires, qui en contiennent LX. Second vol. pages 548. & les Sommaires XXII. Le premier vol. s'étend depuis l'année 1398. juſqu'à l'an 1417. & le ſecond depuis 1415. juſqu'en 1450.

TABLE DES ARTICLES du mois de d'Août 1747.

Art. LXXXII. *Le Théâtre Anglois.* tome V. 1541
Art LXXXIII. *Traité du Navire &c.* par M. Bouguer. 1556
Art. LXXXIV. *Nouveau sistême sur la Transmission & les effets du Son* &c. 1388
Art. LXXXV *Réflexions sur l'origine, l'Histoire & la succession des anciens Peuples* &c. par M. Fourmont &c. 1602
Art. LXXXVI. *Les préjugés du Public* &c. 1622
Art. LXXXVII. *Deux Mémoires pour les Doyen & Docteurs Régens de la Faculté de Médecine de Paris,* &c. 1651
Art. LXXXVIII. *Histoire du Théâtre François* &c. t. VIII. 1673
Art. LXXXIX. *Histoire du Stadhouderat.* 1695

ART. XC. *Nouvelles Littéraires.* 1710

ERRATA

Pour le Mois de Juin 1747.

Pag. 1176 ligne 7. qui ont ſervis, *liſez* qui ont *ſervi.*

Page 1196. ligne 4. Seigneurs *liſez* Seigneur.

Pag. 1315. lig. 7. qui leur dit *liſez* & qui leur dit.

Pag. 1317. lig. 22. mais puniſſoit *liſez* mais on puniſſoit.

Pour le Mois de Juillet 1747.

Pag. 1393. lig. *penult.* qui fit, *liſez* qui fait.

Pag. 1405 *ſecond vers :* mens divinios *liſez* cui mens divinior.

Pag. 1427. lig. 1. c'étoit *liſez* c'eſt.

Pag. 1459. lig. 8. riſquer *liſez* riſque.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Septembre 1747.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1747.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	10.	v.
1724.	12.	v.			

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1747.

ARTICLE XCI.

Le Théâtre Anglois, Tome V. suite de l'Article LXXIII. au mois d'Août.

VENISE SAUVÉE, Tragédie, imitée de l'Anglois d'Otwai. A Paris chez Clousier rue S. Jacques.

TOUS les sujets Dramatiques ont commencé par être l'objet de l'Histoire. Il y avoit une relation vraie ou fabuleuse des malheurs d'Œdipe, des emportemens

de Phédre, des avantures d'Iphigénie, avant que les Maîtres du Cothurne miſſent ces événemens ſur la Scène.

Otwai Tragique Anglois, voulant y mettre auſſi la *Conjuration de Veniſe*, s'appuya ſans doute de *Nani* ou *de S. Réal*, ou de quelques traditions qui avoient conſervé la mémoire de cette entrepriſe. La queſtion eſt de ſçavoir s'il a ſçû rendre cela digne d'un parterre poli, délicat & connoiſſeur. M. de la Place vient de travailler ſur le même ſujet d'après Otwai, & la queſtion eſt encore de ſçavoir s'il a bien ſaiſi les beautés de ſon modéle, s'il a évité heureuſement ſes défauts.

On a comparé la *Veniſe Sauvée*, tant celle d'Otwai que celle de M. de la Place, avec le *Manlius* de M. de la Foſſe, ouvrage auſſi emprunté de la *Conjuration* de S. Réal ; & nous n'avons garde de blâmer ces ſortes de comparaiſons

ou de Critiques. Elles ſont bonnes pour faire connoître l'attention & la ſagacité de ceux qui ſe donnent à ce genre de travail ; elles peuvent ſervir à former le goût des jeunes gens ou des Lecteurs peu réflexifs. Cependant il nous ſemble en général, (& ceci doit s'appliquer à toute eſpece de productions littéraires) que le jugement d'un ouvrage doit dépendre, non du parallèle qu'on en peut faire avec d'autres qui lui reſſemblent, mais des qualités abſoluës qui s'y trouvent. C'eſt ainſi qu'on juge d'un tableau ſelon ſes beautés ou ſes défauts intrinſéques. C'eſt ainſi même que nous jugeons des hommes, ſuivant le dégré de leur mérite perſonnel. Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe former enſuite des contraſtes ; que Virgile par exemple n'ait pû être mis en oppoſition avec Homére ; ou Demoſthene avec Ciceron, Raphaël avec Michel-Ange ; ou, en genre d'Hé-

roïſme, Céſar avec Alexandre, Annibal avec Scipion &c.

Mais en faiſant ces comparaiſons, il ne faut jamais perdre de vûe le mérite réel, abſolu, iſolé, s'il eſt permis de parler ainſi. Et la raiſon en eſt ſenſible : c'eſt que chaque choſe, c'eſt-à-dire chaque ouvrage, chaque production de l'art, chaque eſpéce d'Héroïſme a ſon caractere particulier, qui dépend de l'harmonie de certaines qualités, de l'enſemble des proportions, quelquefois de la nature des circonſtances. Cela pouroit ſe juſtifier par une multitude d'éxemples, bornons-nous à celui de notre double *Veniſe Sauvée*.

On a donc comparé ces deux piéces avec le *Manlius* (Tragédie de M. de la Foſſe) qui parut il y a plus de cinquante ans, & qui fut très-applaudi. Mais il a fallu penſer auparavant que, ſi l'intrigue paroiſſoit à peu près la même, les perſonnages devoient être fort dif-

férens ; que Manlius étant un Romain, & Rome tenant toujours le premier rang dans nos idées, le Pedre ou le Renault de la *Venise Sauvée* perdroient beaucoup au contraste ; qu'ils perdroient également, & pour les mêmes raisons, si l'on s'avisoit d'opposer la conjuration de Venise, telle que nous l'avons dans S. Réal, avec la conjuration de Catilina, peinte par Saluste. Qu'étoit-ce en effet que le complot des Conjurés de Venise, vis-à-vis de celui de Catilina, de Cethegus, de Lentulus &c. Qu'étoit-ce que le Doge comparé avec Ciceron, ou le Sénateur *Priuli* contrastant avec Caton ? Nous passons mille autres traits semblables pour en venir à ce raisonnement. La supériorité du sujet dans Saluste n'empêche pas que la conjuration de S. Réal ne soit un très-beau morceau d'Histoire, qu'il ne puisse même aller de pair avec *la guerre de Catilina* ; disons donc

aussi que la dignité des personnages, dans la piéce de M. de la Fosse, ne peut empêcher que les deux *Venises Sauvées*, ne soient d'excellentes Tragédies, qu'elles ne l'emportent même sur celle de *Manlius*, si la médiocrité du sujet est compensée par des avantages supérieurs. Encore une fois c'est le cas de juger des choses selon qu'elles sont en elles-mêmes, selon l'effet qu'elles opérent sur des esprits attentifs. Et nous avons voulu faire ces réflexions, parce qu'il nous a semblé que dans la comparaison du *Manlius* de M. de la Fosse avec les *Venises Sauvées*, le fond de la Critique portoit principalement sur la différence des objets, qui sont plus nobles dans le *Manlius*, plus intéressans par eux-mêmes, plus capables de remuer l'ame du spectateur : qualités qui doivent paroître comme *étrangeres à la piéce*, considerée comme ouvrage Littéraire, & qui par conséquent ne

peuvent ſuffire pour un Jugement tel qu'eſt celui dont nous parlons.

On a comparé de plus l'une & l'autre *Veniſe Sauvée* avec la *Conjuration de S. Réal* ; & cela demandoit encore de l'attention pour ne pas confondre les méthodes. Celle de l'Hiſtorien étoit de raconter nettement & poliment. Celle de nos Auteurs Dramatiques a dû être de peindre tout par des actions. S. Réal a tout fait en donnant de l'ordre & de l'élégance à ſa narration ; Otwai & ſon imitateur ſe ſont engagés de plus à imaginer des ſituations, à ménager des intérêts, à faire naître la *compaſſion* & la *terreur* qui ſont les deux grands effets de la Tragédie.

Une comparaiſon qui a dû ſe faire, eſt celle de la piéce d'Otwai avec l'ouvrage de M. de la Place ; cela étoit naturel & néceſſaire ; plus naturel même & plus néceſſaire que la comparaiſon de nos *Œdipes* modernes avec l'an-

cien Œdipe de Sophocle. Car M. de la Place n'a pas seulement prétendu adopter le sujet qui avoit plû à Otwai, comme nos tragiques ont remis au Théâtre les avantures d'Œdipe, qui avoient attiré tant de Spectateurs à Sophocle. Notre Auteur de la *Venise Sauvée* a voulu travailler dans le goût Anglois, s'approprier le génie d'Otwai, faire revivre, pour ainsi dire, ce Dramatique, en le copiant autant qu'il pouroit. Faisons donc ici ce parallèle très-avantageux sans doute à M. de la Place, sans détruire cependant le mérite de son modéle. Voici à peu près & en gros le sujet de l'un & de l'autre.

Priuli Sénateur de Venise est inéxorable pour Jaffier son gendre, mari de Belvidera, parce qu'il prétend que cette alliance deshonore sa maison. Jaffier a pourtant du mérite, il a sauvé la vie à Belvidera, & cette noble Vénitienne est extrémement attachée à ce géné-

reux Epoux. Priuli ne leur faisant aucune part de ses richesses, ils sont réduits enfin à une sorte d'indigence honteuse. On confisque même les effets de leur maison. Dans ces tristes circonstances, Pédre ami de Jaffier lui découvre une conjuration prête à éclater contre Venise ; occasion par conséquent de vengeance & d'une meilleure fortune pour les Citoyens opprimés par le Sénat. Il sera question dans cette émeute générale de massacrer les Nobles, sans en excepter Priuli pere de Belvidera.

Jaffier honoré de cette confidence entre dans le complot, promet d'être fidéle & discret. Renault vieux Capitaine, & chef de toute l'entreprise, est bien-tôt instruit de la démarche de Pédre, il s'en défie, il soupçonne la constance de Jaffier. Celui-ci, pour se lier davantage, livre aux Conjurés le gage le plus précieux qu'il ait au monde ; c'est Belvidera son épouse, il la

confie à Renault, lui permettant de la poignarder, si lui (Jaffier) manque au secret.

Renault cependant est un traître lui-même, mais d'une autre espece. Il est épris de Belvidera, & il le lui témoigne. Belvidera vertueuse & fidelle échappe à ce corrupteur, elle le décele à son mari, qui, outré de dépit, révele la conjuration à son épouse. Ce premier pas une fois fait, un second suit de près. Belvidera & Jaffier vont découvrir la même chose au Doge & aux Sénateurs; ils demandent toutefois la vie des principaux Conjurés, & le Sénat promet cette grace. Bientôt le Chef de la conspiration & ses Complices sont arrêtés. Renault, Pedre & les autres sont chargés de fers : on leur offre l'amnistie s'ils veulent avouer leur crime, ils le refusent, ils aiment mieux mourir. Jaffier sent alors toute son infidélité; il s'accuse, il se

condamne aux pieds de Pèdre son ami : il déplore la foiblesse qu'il a eue pour Belvidera; celle-ci entreprend d'obtenir encore la grace des coupables ; elle va implorer la miséricorde de son pere ; mais dans cet intervalle Pedre est conduit au supplice. Sur le chemin, il rencontre Jaffier , qui ne pouvant plus soutenir le poids de ses remords , prend enfin la résolution d'épargner à Pedre son ami l'ignominie de l'échaffaut ; il le poignarde , & il se tuë ensuite lui-même.

Pour rendre compte d'abord du travail de M. de la Place , non comme Auteur de la *Venise Sauvée* , mais comme Auteur du *Theâtre Anglois* , nous devons remarquer qu'il a fait sur la piéce d'Otwai comme sur celles de Shakespeare , des traductions , & des Analyses. Il a même traduit ici en vers deux des plus belles Scenes de la fin. Ensuite il a sagement retranché quelques licences Cyniques; quelques bouffonneries très-

plates & très ridicules, surtout le détail d'un rôle d'*Aquilina* qui dépare beaucoup la piéce d'Otwai. Du reste il a conservé les beautés de son Auteur, il a écrit avec soin, avec feu; on voit bien que son attelier a été long-tems dressé vis-à-vis de ce morceau, parce qu'il vouloit en tirer une copie fidelle.

Or cette copie, dont il faut parler présentement, est en bien des endroits plus parfaite que l'original.

Acte I. Scene III. d'Otwai) Jaffier dit à Pierre (qui est le *Pedre* de M. de la Place): *Comment ce maigre Phantôme que l'on appelle honneur a-t'il pû s'introduire dans le monde?...*

Et Pierre lui répond.

Je crois qu'il doit son origine à la lâcheté ingénieuse des premiers Tyrans.

M. de la Place réforme ainsi ce sentiment. (Acte I. Scene III).

JAFFIER.

Ce qu'on appelle honneur eſt-il une
vertu ?
Le crois-tu fait pour tous, & néceſſaire
au monde ?

PEDRE.

Sans doute! C'eſt ſur lui que ſon repos ſe
fonde.
C'eſt lui qui des humains entretenant
l'accord,
Doit mettre le plus foible à l'abri du
plus fort ;
Dont la voix ſur les cœurs exerçant ſa
puiſſance,
Maſque nos paſſions, ou reſtraint leur
licence,
Fait un Héros d'un lâche : arme, ou re-
tient ſon bras,
Donne la vie aux Loix, & régle les Etats.

Il y a de part & d'autre, dans la même Scène, une expoſition des motifs qui ſoulevent Pedre contre le Sénat, c'eſt l'orgueil des Sénateurs, le peu de cas qu'ils font des

ſervices qu'on a rendus à la patrie ; leurs vexations, l'impunité dont ils jouiſſent après leurs crimes ; enfin l'injure toute récente qu'on vient de faire à Jaffier en ſaiſiſſant ſes biens, ſa maiſon ; en réduiſant ſon épouſe à l'indigence. Otwai ajoute quelque choſe de plus, c'eſt que Pedre a été *condamné*, dans un Procès qu'il avoit avec un Sénateur pour quelque intrigue de galanterie. Une ſi mauvaiſe raiſon ne laiſſe pas de le toucher beaucoup. M. de la Place ſupprime cette particularité, & il n'a pas tout-à-fait tort ; mais la cauſe de Pedre déja très-foible de motifs a pourtant beſoin d'être étayée. C'eſt une eſpéce d'honnête homme, un bon ami, un brave, un cœur généreux ; & il ſe détermine à faire périr une puiſſante République pour des griefs qui ſe rencontrent par tout. Car où ne trouve-t-on pas des riches orgueilleux, des gens de bien opprimés, des injuſtices autoriſées,

des ſervices mal récompenſés? &c.

Nous croyons en général qu'il auroit fallu donner plus de fond, plus de grandeur à cette conjuration. L'Eſpagne y entre quelque part, plus même dans la Tragédie d'Otwai que dans celle de M. de la Place, mais toujours foiblement, & comme par avanture. On ne voit point là d'intrigue ourdie en grand, & conduite de même: d'où il arrive que les Conjurés ſont à proprement parler une troupe de ſéditieux; leur Chef Renaud n'eſt guere qu'un Cartouche renforcé, qui tient ſes conſeils avec des gens perdus de débauches, accablés de dettes, & prévenus de crimes. Cependant le Spectateur doit s'intéreſſer pour quelques-uns d'entr'eux; pour Pedre ſurtout & pour Jaffier; leur cataſtrophe doit tirer des larmes: étoit-il donc impoſſible de rendre leur entrepriſe, ſinon vertueuſe, au moins parée de quelques dehors de vertu, de raiſon & de juſtice?

Or en disant cela, nous ne croyons pas contredire les remarques que nous faisions plus haut sur les caracteres propres de ce sujet, mis en opposition par quelques Critiques avec la Tragédie de *Manlius*. Car quoique la différence doive toujours être très-grande entre la cause d'un illustre Romain devenu l'ennemi de sa patrie, & celle d'une troupe de Conjurés prêts à subjuguer Venise, il faut reconnoître toutefois qu'une des attentions de ceux qui ont mis la *Conjuration de Venise* sur le Théâtre a dû être d'élever la matiere autant qu'ils pourroient; de présenter des personnages, qui, sans être Romains, eussent néanmoins de la dignité dans leur état, de la noblesse dans leurs sentimens, de l'intéressant dans toute leur fortune & leur action. C'est ce qui manque peut-être dans notre double *Venise Sauvée*.

Les rôles de Jaffier & de Belvi-

dera sont à peu près nuancés de même par Otwai & par M. de la Place, excepté que celui-ci est toujours plus décent & plus noble. Belvidera est vertueuse & fidelle, digne en un mot de la tendresse de son époux ; mais cette tendresse de Jaffier est excessive ; elle le rend mol, lâche, discoureur, imprudent, indiscret, mauvais ami, mauvais Politique. On ne sçait comment Pedre, qui devoit le bien connoître, lui confie le secret de la Conjuration ; comment il ne soupçonne pas que Belvidera sera bientôt instruite de tout le complot. Etoit-il encore impossible d'affermir un peu ce caractére de Jaffier en le rendant moins esclave de sa femme ? Et n'imagineroit-on pas bien quelqu'autre grand intérêt qui détermineroit ce Conjuré à découvrir toute l'intrigue au Sénat ? Il y a longtems qu'on le dit : les langueurs de l'amour dégradent notre Théâtre ; la mo-

leſſe des ſentimens prend la place de la terreur ; & la Métaphyſique ridicule de deux gens qui ſoupirent anéantit l'art d'Euripide & de Sophocle.

(*Acte II. Scene III. d'Otwai & II. de M. de la Place.*) C'eſt le bel endroit où Pedre fait à Jaffier la confidence du complot. M. de la Place orne ici ſon modéle.

Dans Otwai Jaffier dit...

Te faut-il des ſermens ? N'as-tu pas toujours lû dans mon cœur ? ne le connois-tu pas à fond..... Te faut-il d'autres garants de ma fermeté , &c.

Notre Dramatique François lui fait dire...

Te faut-il des ſermens, Ami, pour me connoître?
Pourroient-ils me lier, ſi je n'étois qu'un traître ?
Quel autre, mieux que toi, répondroit de mon cœur ?
Le vis-tu chanceler au chemin de l'honneur ?

Et puis-je le quitter, lorſque Pedre me guide?

Pedre répond :

Ami, ſans être traître, on peut être timide.
Pour fonder un Empire il faut bien des vertus,
Mais pour le renverſer il en faut encor plus.

On peut douter cependant que ce dernier vers renferme une penſée vraye, ſurtout à la ſuite du précédent, où le terme de *Vertus* ſignifie des qualités entierement louables, des diſpoſitions fondées ſur la Juſtice, & produiſant des actions de ſageſſe : ce qui ne peut guéres compatir avec le Vers ſuivant : *Mais pour le renverſer il en faut encor plus.*

(*Même Acte Scene V. d'Otwai.*) Le Marquis de Bedmar Ambaſſadeur d'Eſpagne paroît ſur la Scène, & y fait une très-petite figure. Ce-

pendant sa présence lie la conjuration aux intérêts de l'Espagne, à peu près comme dans la Narration de S. Real, & c'étoit par là qu'il falloit annoblir le Sujet. M. de la Place ne produit point ce Personnage, il a très-bien fait, le trouvant si inférieur à l'idée que nous avons du Ministre d'un grand Roi.

On a reproché à nos deux Auteurs l'endroit où Jaffier fait passer sa femme Belvidera entre les mains de Renault, afin que ce fût un gage de la fidélité du mari. Cette critique nous a paru sensée. Jaffier, passionné comme il est, n'a pas dû consentir à une cession comme celle-là ; bien moins a-t-il dû donner un poignard pour tuer cette épouse chérie, au cas qu'il révélât le secret. De plus, quel homme étoit-ce que Renault, pour être le dépositaire d'un tel bien ? Il arrive que Belvidera est insultée, & cela ne surprend point, puisqu'on l'avoit mise en si mauvaise

vaiſe compagnie. Suppoſé donc que Jaffier fît la faute de livrer cet ôtage, ce devoit être entre les mains de Bedmar, par exemple, qui étoit le véritable & premier Chef de la Conjuration.

(*Acte III. Scène VI. d'Otwai.*) Jaffier & Renault ſe trouvent enſemble après le mauvais compliment que celui-ci a fait à Belvidera. Si ce Jaffier avoit été auſſi brave qu'il étoit enthouſiaſte dans les accès de ſon amour, Renault eût paſſé mal ſon tems. Mais Jaffier ſe contente de lui faire quelques reproches, & d'un ton encore aſſez timide. Il dit en un endroit....

Embraſſons-nous ... Eh bien, l'un de nous deux n'eſt-il point tenté de couper la gorge à l'autre? Renaud répond : *Tu noſerois;* l'autre réplique : *Si, mon ami..... tais-toi; le monde eſt pervers, il faut le réformer, n'en parlons pas davantage.* On voit là une eſpéce

de Gascon qui a envie de faire beaucoup de bruit, & qui élude la difficulté par des *bavarderies*, quand il voit qu'on lui tient tête.

M. de la Place évite ce dialogue de Jaffier avec Renault. Il ne fait dire que deux ou trois *à parte* au premier, tandis que l'autre raisonne longtems avec Pedre, qui le gronde ensuite un peu de son incartade à l'égard de Belvidera. Tout cela est bien vérsifié, mais trop foible de choses; & ce n'est pas tout à-fait la faute de M. de la Place. Otwai ne pouvoit être réformé dans cet endroit, qu'en changeant presque toute l'intrigue de la Piéce.

(*Même Acte Scène VII. d'Otwai.*) Il y a du pathétique dans l'endroit où Pierre (Pedre) défend son ami Jaffier contre les soupçons de Renault & les autres Conjurés. Comme tous ces gens-là demandent la mort de Jaffier & qu'ils mettent l'épée à la main

pour cette exécution, Pierre leur dit...

Achevez, achevez de tirer vos épées du foureau. La mienne attend le plus hardi de vous..... Quoi.... Vous craignez la mort, & vous me menacez?

RENAULT.

Nous craignons moins la mort que tu ne crains d'être fidéle à tes sermens.

PIERRE.

Mauvaise ruse; bravade aussi méprisable que les soupçons. Va je connois la source indigne de tes craintes. Si l'épouse de Jaffier n'eût pas détesté tes feux, la probité de mon ami ne te seroit point suspecte... Rougis de ton forfait & garde-toi d'irriter ma colere....

Nous retranchons ici les menaces que fait Pierre d'aller découvrir tout le complot au Sénat, si l'on ne cesse d'inquiéter Jaffier. Cela nous paroît hors de toute vraisemblance. Car dequoi seroit-

il queſtion ? De violer tous les ſermens, & de faire périr tous les Conjurés, pour empêcher que Jaffier ne fût en butte à la perſécution. Conçoit-on bien qu'un brave homme en vienne à cette extrémité ? Dans une affaire comme celle-là, chacun des Complices n'a-t'il pas droit aux ſentimens & à la fidélité de Pierre, preſque autant qu'en avoit Jaffier ?

M. de la Place ne tombe point dans ce défaut. Il fait dire ces beaux vers à Pedre :

Amis, comptez ſur moi, je tiendrai ma
promeſſe,
Jaffier m'eſt cher ſans doute, & ma tendre amitié
Peut bien de ſes défauts me cacher la
moitié :
Mais dût on des vertus voir en lui l'aſſemblage,
Je le mépriſerois s'il étoit ſans courage ;
Ou, ſi je ſoupçonnois que la voix des
remords

Pût d'un cœur auſſi ferme affoiblir les
transports.
Attendez tout, amis, du zéle qui m'enflâme;
Pour la derniere fois, je vais ſonder ſon
ame;
Tout mon ami qu'il eſt, confiez-moi ſon
ſort:
Conſtant, je le défens; S'il balance, il eſt
mort.
Si vous me connoiſſez, c'eſt aſſez vous en
dire...
C'eſt à toi maintenant, Renault de nous
inſtruire
De l'ordre, du ſignal &c.

(*Acte IV. Scène I. d'Otwai*)

Nous croyons que c'eſt la plus belle Scene de toute cette Tragédie. La ſituation eſt frappante : Belvidera entraîne ſon mari au Sénat pour y révéler la conjuration. Jaffier combattu par ſes premiers engagemens réſiſte un peu ; mais Belvidera eſt d'une éloquence admirable. Elle préſente la patrie en

cendres ; les femmes & les enfans, victimes de la fureur des Conjurés ; elle-même expoſée aux inſultes de quelque raviſſeur. Nous voudrions pouvoir tranſcrire tout ce morceau qui nous a paru ſupérieur à la copie qu'en tire M. de la Place ; mais celui-ci rachete cela par mille autres beautés répandues dans tout le cours de ſa piéce. Nous regrettons toutefois un mot qu'il ſupprime dans la Scene du *Doge* interrogeant Jaffier.

Le Doge dans Otwai dit : *qui es-tu ?* Et Jaffier répond : *un lâche.*

Cela peint d'un trait le remords qui commence déja à renaître dans ſon ame. Cela prépare à propos tous les reproches que l'amitié & la probité vont bientôt lui inſpirer. Du reſte dans l'une & l'autre de ces Tragédies, le Doge de Veniſe eſt un perſonnage médiocre. Il ne joue gueres là que le rôle d'un grand Prevôt, ou d'un Lieutenant Criminel.

Nous ne ſçavons quel tems Ot-

wai donne aux Satellites du Doge pour arrêter les 22 Conjurés : car c'eſt une des Scènes que M. de la Place réduit à une courte Analyſe; mais il nous ſemble que celui-ci n'en donne pas aſſés, puiſque le Doge ne dit que douze vers tandis que la recherche eſt ſuppoſée ſe faire dans tous les quartiers de Veniſe. Ceci toutefois ne peut paſſer que pour une légere inattention.

Deux très-belles Scenes de M. de la Place ſont la VII. du IV^e^ Acte, & la IV^e^ du V^e^ où Jaffier s'avoue coupable, traître, indigne de vivre ; tout cela ſous les yeux de ſon ami Pédre, chargé de chaînes, & prêt de ſubir le dernier ſupplice. Il faudroit étendre beaucoup cet Extrait, ſi nous voulions inſiſter ſur les ſentimens de ces deux amis. Jaffier, par exemple dit à Pedre.

Tu t'attendris ... Serois-je moins haï ?

Pedre répond :

Puis-je te croire encor ?

JAFFIER.

Non, car je t'ai trahi ;
Vois ſeulement mes pleurs.

Que de choſes cela exprime en quatre mots !

Otwai a été ici un bon modéle ; les entretiens de Pierre avec Jaffier ſont preſque auſſi-bien dans ſa piéce que dans celle de M. de la Place. Mais le V. Acte de l'Auteur Anglois eſt coupé par tant de changemens de Théâtre, que M. de la Place a de grands avantages ſur lui dans le dénouement de cette Tragédie.

L'un & l'autre ne s'accordent pas ſur la cataſtrophe de Belvidera. M. de la Place la fait aller au Sénat pour y demander la grace des Conjurés ; dans cet intervalle elle ſe donne la mort, & l'on vient en apprendre la nouvelle à Jaffier avant qu'il ſe tuë lui-même. On pourroit demander pourquoi cette femme ſe poignarde ainſi, apparemment que le Sénat lui a refuſé

la grace, mais cela n'eſt exprimé nulle-part. Otwai ne place la mort de Belvidera qu'après celle de Jaffier & de Pedre ; ce qui peut paroître plus naturel. Quoiqu'il en ſoit de ces légeres differences entre le Dramatique Anglois, & ſon imitateur, reconnoiſſons encore que l'un & l'autre ſe reſſemblent par de grandes beautés, & qu'ils ſont très excuſables dans les défauts qu'on leur reproche. Ajoutons, pour honorer l'un & l'autre, ce mot qui comprend tout notre jugement : *Et vitulâ tu dignus & hic* .... Virgil. Ecl. 3.

ARTICLE XCII.

ACTA SOCIETATIS REGIÆ Scientiarum Upsaliensis. Ad annum 1741. Stokolmiæ Typis & sumtibus Laurentii Salvii anno 1746.

Mémoires de la Société Royale des Sciences d'Upsal, pour l'an 1741. A Stokolm chez Laurent Salvius 1746. in-4° p. 121.

L'Ouvrage que nous annonçons est une nouvelle preuve de l'ardeur de l'Académie d'Upsal pour la perfection des Sciences & des Arts. La Suede, si célébre par la valeur de ses Troupes & l'habileté de ses généraux, nous fait esperer des Héros pacifiques en tout genre de littérature. Ce grand Royaume a toujours eu de fameux Astronomes, que la beauté du Ciel & la longueur des nuits invitoient à observer les Astres : mais on ne s'y

eſt pas borné à l'étude du Ciel : on s'y applique auſſi à l'étude de toute la nature.

Il n'eſt aucune région qui ne fourniſſe à la curioſité attentive du Botaniſte, du Phyſicien, du Naturaliſte, & généralement de tous les hommes intelligens, des objets dignes de leurs méditations. Comme il n'y a aucune contrée, qui ne produiſe les alimens néceſſaires à ceux qui la cultivent, pour conſerver la vie, il n'y a auſſi aucune contrée qui n'offre des merveilles ſingulieres à l'application de l'eſprit. C'eſt en quelque ſorte la vie de l'ame.

L'Académie d'Upſal qui embraſſe toutes les eſpeces de littérature, commence le ſecond Tome de ſes Mémoires par un eſſai des obſervations de M. Herbert Ruben ſur le Texte des Homélies de S. Macaire l'Egyptien, & ſur les traductions qu'on en a faites. Le ſçavant Académicien a goûté dès

ſa jeuneſſe les ouvrages du Saint ; & il les a lûs & les lit encore preſque continuellement pour s'édifier. A peine a-t'il fini qu'il lui prend envie de recommencer. Ce n'eſt pas là un petit éloge du livre. Il y en a, mais il y en a peu, dont on en puiſſe dire autant. Si l'on ne mettoit dans les Bibliothéques que de pareils livres, elles ne ſeroient ni ſi nombreuſes, ni ſi incommodes.

M. Ruben s'eſt toujours ſervi de l'Edition Grecque de Guillaume Morel, Libraire très-connu des ſçavans, & très-ſçavant lui-même, digne en un mot d'être placé à côté des Etiennes pour ſa ſcience, & pour n'avoir laiſſé rien ſortir de ſa preſſe, qui ne fût très-élégant & très-correct. Ces tems furent bien glorieux à la Librairie Françoiſe. Quoique l'Edition de Morel ait été faite avec un très-grand ſoin, cependant, comme c'eſt la premiere qui ait paru des Œuvres de S. Macaire, & qu'elle a été faite ſur un

ſeul manuſcrit de la Bibliothéque du Roi, il n'a pas été poſſible, qu'il n'y ſoit reſté pluſieurs endroits qui ont beſoin d'être corrigés. M. Jean Heyvood Docte Anglois & très-verſé dans la lecture des Peres, a rétabli pluſieurs paſſages avec le ſecours d'un manuſcrit de la Bibliothéque de Bodley. Ces corrections ſe trouvent dans les notes qu'il a ajoutées à une traduction Angloiſe, imprimée à Londres en 1721.

M. Ruben vit avec plaiſir le travail du ſçavant Anglois: cependant il ne juge pas que l'ouvrage ſoit à ſa derniere perfection: il y a encore des textes qui ont beſoin d'être réformés ou expliqués. C'eſt ce que s'eſt propoſé l'Académicien d'Upſal, & les paſſages qu'il produit & qu'il confronte avec les traductions Latine & Angloiſe, montrent combien il eſt habile dans ce genre de Critique. Tout cet arti-

cle ſera lû volontiers par tous ceux qui aiment à lire les Peres Grecs dans la langue où ils ont écrit. Malheureuſement ces Lecteurs ſont en petit nombre. On ſe contente des traductions fidelles ou non. Ceux mêmes qui ſont plus particulierement intéreſſés à prendre exactement le ſens des Peres, s'ils ne veulent s'expoſer à de fâcheuſes humiliations, en courent les riſques ſans inquiétude. Si la langue Grecque qui, après la ruine de Conſtantinople, fut recueillie ſi gracieuſement, & ſi honorablement traitée en France où elle apporta ces tréſors de la Grece, dont les Infidéles ne ſont point avides, venoit à perdre tout crédit parmi nous, elle trouveroit un aſyle dans la Suéde.

La vénération qui eſt dûe aux Livres ſaints, a engagé & engage encore les plus ſçavans hommes à rechercher le vrai ſens de tous les mots qu'on y rencontre. On s'eſt

exercé ſur les animaux, ſur les pierres précieuſes, ſur les fruits, ſur les plantes, & on a répandu ſur ces divers ſujets une abondante érudition. C'eſt par le même zéle & dans la même vûe que M. Celſius s'eſt propoſé d'expliquer ce que c'eſt que l'*Achu* ou *Achi* ou *Achei*, dont il eſt parlé plus d'une fois dans l'Ecriture.

Parmi les Gens de lettres comme dans toutes les autres conditions de la vie, il y a des hommes qui aiment a s'épargner la peine d'une longue & ennuyeuſe recherche, & qui tâchent d'imaginer quelque expédient pour trancher le nœud, quand il eſt trop difficile à délier : ainſi les uns ont dit que *Achu* étoit un terme générique qui comprenoit les herbes, les plantes & tout ce qui croît ordinairement ſur le bord des rivieres & des étangs: les autres ont prétendu que ce mot ſignifioit ou l'herbe des prés ou les prés mêmes, ou les ma-

rais. S. Jérôme assure que Achu est un mot Egyptien, & que c'est ainsi que les Egyptiens appellent toutes les herbes qui croissent dans les endroits marécageux, mais il est plus probable que ce terme est hébreu. L'Auteur après avoir examiné les divers sentimens, est persuadé que cet *Achu* est le *Juncus* ou le Scirpus, ou l'Ulva des Latins, espece de jonc qui croît le long des rivieres & dans les marais & dont les Vaches se nourrissent volontiers. C'étoit parmi ces sortes de joncs que paissoient sur les bords du Nil les Vaches que Pharaon vit en songe.

Selon toute apparence il y aura plus d'un Lecteur qui dira dédaigneusement, *minutie*, *inutilité*. Nous répondrons d'abord ce qu'on a déja répondu, que dans les choses les moins nécessaires & les moins importantes, il vaut encore mieux sçavoir exactement la vérité que d'être dans l'erreur : mais

nous ajouterons que les plus fameux critiques ont ſouvent exercé leur Doctrine ſur des mots dont on pouvoit ignorer la ſignification ſans aucun inconvénient : on a vanté la ſagacité de ces Sçavants & on leur en a fait un mérite. Pourquoi donc déſaprouver qu'on s'efforce de fixer le ſens d'un terme de l'Ecriture, que l'on interprête diverſement? On doit préſumer que tout homme qui s'applique ſérieuſement à deviner la ſignification d'un mot d'ailleurs peu important, ne néglige pas ces paſſages dont l'intelligence intéreſſe beaucoup la Religion.

M. Charles Linnœus Profeſſeur de Botanique a ſouvent obſervé en liſant Ray, Tournefort & les autres célébres Botaniſtes, que faute d'avoir marqué dans les deſcriptions & dans les figures des Plantes, qui ont pluſieurs eſpéces ſous un même genre, la différence propre de chaque eſpéce ; on a char-

gé la Botanique d'un grand nombre de noms inutiles & qui rendent plus difficile la connoiſſance d'une ſcience ſi néceſſaire. Pour remédier à cet abus du moins en quelque choſe, & engager les autres par ſon exemple à en faire autant, chacun à l'égard des Plantes qu'il a ſous les yeux, le ſçavant Profeſſeur décrit ici avec la plus grande exactitude la Plante nommée *Lobelia* ; la racine, la tige, les feuilles, les fleurs, les fruits, rien n'eſt omis. M. J. F. Gronovius avoit communiqué à l'Auteur une de ces Plantes qui croiſſent dans l'Amérique Septentrionale; la graine qu'on a ſemée dans le jardin d'Upſal, a produit des Plantes parfaitement ſemblables à celles qu'on décrit ici & dont on a gravé la figure dans une planche particuliere. Cette figure rend la déſcription ſi ſenſible qu'on ne ſçauroit deſirer rien de plus ſur ce ſujet.

M. W. Wargentin avoit promis dans une dissertation sur les Satellites de Jupiter, de faciliter le calcul de leurs Eclipses par des Tables courtes & exactes qu'il en dresseroit. Cet Astronome dégage sa parole, ce n'est pas qu'il n'eût connoissance de l'Ouvrage de M. Cassini le fils, dont les Tables sont plus correctes que celles qu'on avoit auparavant ; mais comme tous les Arts se perfectionnent de plus en plus par une application constante, M. Wargentin espere ajouter quelque chose à cette partie de l'Astronomie. D'ailleurs le livre de M. Cassini le fils n'est pas entre les mains de tous ceux qui en auroient besoin : il étoit donc à propos d'y substituer un autre secours.

Le docte Académicien, méditant quelle forme il donneroit à ses nouvelles Tables, se détermina pour le Plan que feu M. Cassini, *le Prince des Astronomes de*

ſon temps, avoit imaginé & qu'il appliqua au premier Satellite de Jupiter. Pound a ajouté quelque choſe à cette méthode. M. Wargentin ne s'eſt attaché à aucun ſyſtême particulier, mais ſeulement aux obſervations Aſtronomiques, tant à celles qui ont été imprimées qu'à celles qui ne ſont que Manuſcrites & qui lui ont été communiquées. Ce n'eſt que depuis la 68e. année du ſiécle paſſé, qu'on a été attentif autant qu'il convenoit, aux révolutions des Satellites. Depuis ce temps-là on les a obſervées ſoigneuſement, ſur-tout à Paris : mais la plûpart de ces obſervations n'ont point encore été renduës publiques : c'eſt ce qui cauſe des interruptions de quelques années dans les Tables de M. Wargentin. Il ne prétend pas avoir découvert toutes les inégalités des mouvements de ces planettes ſubalternes, puiſqu'on n'a point encore une Théorie parfaite

du Soleil & de la Lune après tant de ſiécles d'obſervations : mais il eſpere, & ſon eſpérance eſt aſſûrément bien fondée, qu'on lui ſçaura gré de ce qu'il a découvert. Il marque en détail ce qu'il a fait pour perfectionner cette partie de l'Aſtronomie. Tous les Amateurs liront avec plaiſir cette diſſertation & avec eſtime pour l'Auteur.

On trouve enſuite dans les Mémoires que nous annonçons, une Liſte des poiſſons qui ſe peſchent ſur les côtes de Flandre, dreſſée par M. J. François Gronovius, & un Catalogue de dix genres de Plantes, qu'on doit à M. Charles Linnæus Médecin & Profeſſeur de Botanique dans l'univerſité d'Upſal.

M. Klingenſtiern donne une méthode de trouver le plus grand terme d'un Multinome élevé à quelque Expoſant ou quelque Puiſſance que l'on voudra. Il y a ici bien de la forte Géométrie, mais elle ſera d'autant plus de plaiſir aux ex-

cellens Géometres. Quoiqu'on témoigne aujourd'hui beaucoup d'ardeur pour les Mathematiques ; cet ordre de Géometres ne ſe multiplie pas ſenſiblement. M. Jean Bernoully avoit enſeigné dans le quatriéme Tome de ſes Ouvrages à trouver le plus grand terme d'un Binome élevé à quelque Puiſſance que ce ſoit : le Géomètre Suedois par une noble émulation a marché plus avant & a enrichi ſon Art par une nouvelle découverte. On ne s'attend pas de voir ici la ſuite de ces opérations : elles ſont trop ſérieuſes & trop appliquantes pour des Lecteurs qui cherchent à s'amuſer. La Diſſertation qui ſuit ſemble devoir être du goût de tout le monde. Elle eſt encore de M. Linnœus.

On étudie depuis long-tems les Inſectes,& c'eſt un ſujet qui ne s'épuiſera pas Si l'on diſcontinue quelque iour de s'en occuper avec autant d'ardeur qu'on fait à préſent, ce ne ſera pas parce qu'on aura

tout découvert & qu'il n'y aura plus rien à dire, c'eſt que les mêmes ſciences ne ſont pas toujours en honneur. Elles ſont ſujettes aux viciſſitudes de la mode: mais après avoir ceſſé d'être à la mode, elles y reviennent. La durée de ces révolutions eſt encore plus difficile à déterminer que celles du Soleil & des Etoiles fixes.

On ſçait qu'il y a dans le Nord un animal qu'on appelle *Réne* ou *Rangier*, qui ne ſçauroit vivre que dans les Pays froids. C'eſt une eſpéce de Cerf qu'on apprivoiſe aiſément, & dont on tire de grands ſervices. Il eſt bête de ſomme; on l'attele aux traîneaux qu'il tire avec beaucoup de viteſſe ſur les neiges. Enfin on ſe nourrit de ſa chair & l'on vend ſa peau. L'auteur dans un voyage qu'il fit en Laponie, remarqua dès le lendemain de ſon arrivée que ces animaux dont il y en avoit un troupeau d'environ mille, étoient exceſ-

ſivement tourmentés par des ennemis inviſibles, ou du moins qu'il n'appercevoit pas encore. Ces Rénes levoient la tête, ouvroient de grands yeux, dreſſoient les oreilles, battoient la terre du pied, & faiſoient tout ce que les Quadrupédes ont coutume de faire quand ils ſont dans une violente agitation, elle ceſſoit pendant un intervalle aſſez court, & recommençoit enſuite avec autant de force qu'auparavant. Le curieux Académicien demanda auſſi-tôt aux Lappons qui avoient ſoin du troupeau, quelle étoit la cauſe de ces mouvements preſque convulſifs dont il avoit été temoin. Il lui fut répondu que c'étoit des mouches très-importunes & qui fatiguoient preſque continuellement ces pauvres animaux. On lui mit entre les mains trois ou quatre de ces inſectes qu'il diſſéqua ſur le champ, au grand étonnement des Lappons, qui s'aſſemblerent en grand nom-

bre

bre pour voir cette opération, & qui admirerent tout autrement le papier, l'encre & la maniere d'écrire de l'Anatomiſte, que ſa ſcience & ſon Art. On trouve ici une deſcription très-exacte & très-détaillée de toutes les parties de ces mouches.

M. Linnœus continuant ces obſervations, s'apperçut bientôt que ces inſectes ſe creuſoient un logement dans le dos des Rénes, où ils depoſoient leurs œufs, & vivoient avec toute leur famille aux dépens du malheureux animal. Ils ſont tellement attachés à celui qu'ils ont choiſi qu'ils ne l'abandonnent jamais, ils l'accompagnent dans les plus longs voyages & malgré la rigueur des ſaiſons. Quelquefois ces mouches ſont ſi laſſes qu'elles tombent ſur la neige, mais après s'être repoſées moins d'une minute, elles rejoignent les Rénes où elles ont établi leur domicile.

C'eſt un ſpectacle amuſant de

voir l'embarras des Lapons, pour conduire les Rénes aux paturages. Les Lapons ont envie de mener leur troupeau ſous le vent, parce qu'ils s'imaginent que les Rénes en recevront moins d'incommodité, & les Rénes qui connoiſſent que les mouches les ſuivront d'autant plus facilement, le vent étant favorable, s'opiniâtrent à vouloir paître en s'avançant vers le côté d'où le vent ſouffle, parce que les Mouches qui les infeſtent, auront d'autant plus de peine à les accompagner, ce qui ne ſera pas un petit ſoulagement. Mais comme les Lapons ſçavent par expérience que les Rénes qui paiſſent en marchant contre le vent ne font que ſauter & courir, ſans qu'il ſoit poſſible d'être toujours à leur côté, perſiſtent à les forcer de prendre la route qu'on leur marque. La conteſtation ne dure pas peu. Les Rénes font ſix ou même neuf fois le tour de la cabane du Lappon, avant que

celui-ci aidé de ses chiens fasse marcher à son gré le troupeau.

Le sçavant Académicien ne dit que ce qu'il a vû de ses propres yeux. Il propose aussi quelques remedes, pour assurer la vie des Rénes, qui est abregée par la persécution continuelle de ces insectes : mais il n'insiste pas beaucoup sur cet article, à cause des inconvéniens qu'il prévoit. Les Lappons dont toute la richesse consiste dans leurs troupeaux de Rénes, sont obligés tous les ans de quitter leur demeure pour aller à huit ou dix lieuës plus loin dans les montagnes, afin de préserver leurs animaux, lesquels sans cette précaution s'affoibliroient excessivement & ne pourroient presque pas se soutenir.

Le Recueil finit par une courte description de la très-ancienne Ville de Lidecoping, qui n'a pas seulement le mérite de l'ancienneté : mais qui est encore recommanda-

ble par d'autres endroits, la situation, le commerce, le nombre des Habitans. L'Auteur qui ne se nomme pas, promet la suite de cette Description. Ces Ouvrages sont toujours lûs avec plaisir & du Citoyen & de l'Etranger. Les Citoyens comparent volontiers ce qu'ils lisent avec ce qu'ils voient, & les Etrangers ont du moins la satisfaction de lire ce qu'ils ne peuvent voir.

ARTICLE XCIII.

*LES PREJUGE'S DU Public. Tome 2. suite de l'*ART. LXXXVI. *au mois d'Août.*

CHAP. XXIX. Il n'est peut-être que trop vrai, comme notre Auteur paroît le soupçonner, que la liberté, avec laquelle les Etrangers, comme les Anglois & les Hollandois, jettent sur le papier tout ce qui leur vient dans

l'eſprit, eſt une des choſes, qui contribuent davantage à engager les François à leur donner la préférence ſur leurs Compatriotes. Cependant, ajoute-t'il, s'il n'eſt ni prudent, ni permis en conſcience de dire tout ce que l'on ſçait, encore moins ce que l'on penſe, à plus forte raiſon ne doit-il pas l'être de l'imprimer. D'ailleurs cette liberté, que prennent certaines Nations, leur donne-t'elle plus de génie, plus de ſolidité, plus de fond, plus de jugement? Eſt-ce la matiere, que l'on traite, qui fait bien écrire & penſer juſte? & en écrirons-nous plus mal, penſerons-nous moins bien, parce qu'il nous eſt défendu d'agiter certaines queſtions, d'attaquer certains principes?

La préférence, que nous donnons à ces Etrangers, n'eſt aſſûrément pas fondée ſur ce qu'ils ont plus de génie que nous : nous avons commencé plûtôt qu'eux

à en faire paroître dans nos livres, & ce n'eſt qu'en nous imitant, qu'ils ſont devenus nos Rivaux. D'ailleurs pour regarder la gêne, où l'on nous retient en ce point, comme un défaut dans le Gouvernement, il faudroit, dit M. Deneſle, prouver 1°. que l'excellence du génie des Ecrivains d'une nation derive par une ſuite naturelle de celle du gouvernement; 2°. que ſi ce n'eſt point être libre, que d'avoir défenſe de rien écrire, qui ſoit contraire à la Religion, au bon ordre, ni à la police d'un pays, il s'enſuit qu'on eſt eſclave par tout, où il n'eſt pas permis d'empoiſonner. Et qu'on ne diſe point que la comparaiſon n'eſt pas juſte, puiſqu'il ne s'agit que de la façon de penſer, & du tour d'imagination, qui ne ſont point du reſſort des Loix, car cela n'eſt vrai, que quand on ne produit point au dehors ſes opinions & ſes ſentimens. Les ſuites natu-

relles de la liberté d'écrire tout ce qu'on veut, & les désordres qu'elle a souvent produits, sont ici exposés avec une force, qui fait sentir la nécessité de la réprimer.

Chap. XXX. Elle n'est même que trop sensible aujourd'hui parmi nous cette nécessité, puisque malgré les digues, que les Loix opposent à cette liberté, elle est devenuë effrenée à un point, que notre Auteur ne craint point d'avancer » que l'incrédulité, le Pir-
» rhonisme & l'Athéisme sont
» comme les ingrédiens nécessai-
» res, qui entrent dans la com-
» position de ce qu'on appelle un
» Sçavant, un Philosophe, si on
» en croit un certain Public. Il demande ensuite pourquoi certains Sçavants sont accusés d'irréligion, & il répond que le penchant à l'Ironie & à la Satyre, si commun en France, est une des principales sources de la corruption des

mœurs & de l'incrédulité, qui fait tous les jours de si grands progrès, & cela par le cours, que l'on donne aux écrits furtifs, qui ne prêchent que le libertinage & le Pirrhonisme, & par l'accueil, que l'on fait aux prétendus esprits forts & aux Apôtres de l'Athéisme. Sans entrer sur cela dans des discussions, qu'on ne liroit point, M. Denesle oppose à ce débordement, des vérités sensibles & capables de faire une grande impression sur quiconque veut encore réfléchir. Les seuls portraits, qu'il fait des différens caractéres de ces Dogmatisans, qui sont aujourd'hui si fort à la mode, suffiroient pour leur ôter tout crédit parmi ceux, qui n'ont pas encore étouffé dans eux tout sentiment de Religion. Car, comme il dit fort bien, » le » peu de probité, les mauvaises » mœurs, la folle conduite de ceux » qui combattent la Religion, » ajoutent une preuve de plus à sa

» véracité, & à sa nécessité ». Que sera-ce, si on fait attention que la plûpart de ces Docteurs nient & avancent tout sans principe ?

Chap. XXXI. Il n'y a pas jusqu'aux Femmes, qui ne se mettent sur les rangs : car » quoiqu'elles » semblent plutôt faites pour la superstition, que pour l'incrédulité, » lorsque cependant elles sont » aguéries par les leçons & l'exemple de quelques beaux esprits » Philosophes, qui leur apprennent » à mépriser *les horreurs du tombeau, & les terreurs de l'autre vie*, » semblables à de généreuses Amazones elles se fourent hardiment » dans la mêlée &c. » C'est que pour être Philosophe à la mode, » il n'est pas nécessaire de raisonner, ni d'écrire ; on peut même » au besoin s'épargner la peine de » lire.

Chap. XXXII. Comme il y auroit de l'injustice à confondre les vrais Philosophes & les vrais Théo-

logiens avec ces foibles Sectateurs de la Philoſophie du tems, il ne faut pas accuſer tous les beaux eſprits de corruption, parce que pluſieurs ſont corrompus. Ceux-ci ne ſont jamais propres qu'à corrompre les autres : car » que Catulle diſe tant qu'il voudra, qu'il » doit peu importer au Public, » que les vers d'un Poëte ſoient » chaſtes, pourvû que le Poëte le ſoit » lui-même, il pourroit avec bien » plus de raiſon renverſer la phraſe, » puiſqu'il importe peu à la ſocieté » qu'un Poëte ſoit chaſte, pourvû » que ſes vers le ſoient. » D'ailleurs la débauche de Catulle n'eſt-elle pas connuë ? Et vouloir établir qu'un Ecrivain puiſſe être chaſte & prêcher la corruption, c'eſt vouloir prouver dit notre Auteur, qu'un Philoſophe puiſſe être honnête homme, & enſeigner que la probité, la juſtice, & l'humanité ſont des chimeres.

Chap. XXXIII. Dans le chapitre ſuivant l'Auteur examine ſi les

Romans tendres ſont moins pernicieux, que les écrits obſcènes, & il fait voir qu'ils ſont encore plus dangereux pour les conſéquences, parce qu'on eſt moins en garde contre eux, parce qu'ils attachent beaucoup plus, & qu'on ne s'apperçoit d'avoir avalé le poiſon, que lorſqu'il a gagné le cœur.

Chap. XXXIV. Son zèle ne s'en tient pas là pour détourner les jeunes gens de tout ce qui eſt capable de corrompre le cœur, il prouve fort bien que la licence & l'obſcénité, font un très-grand tort à la réputation des beaux eſprits & des habiles Artiſtes. » On ne doit » point être étonné, dit-il, que ceux » qui n'avoient de talens, que pour » les ſottiſes, en ayent écrit, il eſt » triſte cependant qu'on ne puiſſe » ſe rendre illuſtre, qu'à force d'in- » famie. Mais quel beſoin avoit de » cette ſorte de gloire un la Fon- » taine, qui a fait des fables, dont » une douzaine ſuffiſoit pour l'im-

» mortaliser ? Qu'en avoit besoin
» Rousseau &c.

Chap XXXV. XXXVI. Selon notre Auteur, l'habitude au désordre, le penchant à la médisance, la complaisance & la vanité ont produit tous les ouvrages, où régne la licence. Les grands & les riches se sont accomodés de la flatterie grossiere, tant qu'il n'y a eu que des ignorans, comme ils se contentoient de maisons, d'ameublemens, d'habits & de plaisirs simples & naturels, tant que le luxe a été sans goût, & que la volupté n'a point été réduite en art : ce sont les beaux esprits, qui les ont accoutumés à la flatterie délicate. Les uns & les autres y trouverent leur compte. Il a été un tems, où les beaux esprits étoient parvenus par là à se faire rechercher, & où un méchant Rimeur étoit en familiarité avec les Princes.

Chap. XXXVII. Les choses ont

bien changé ; mais n'y a-t'il pas au moins beaucoup d'exagération à dire que les gens à talents en général ſont tombés dans l'aviliſſement, quoique ceux d'aujourd'hui ne ſoient inférieurs en rien à ceux qui les ont précédés, & que nous l'emporterons même ſur eux, ſi le ridicule, l'effronterie, la groſſiereté & les turlupinades ne reviennent point à la mode ? Nous convenons avec l'Auteur qu'un talent, lorſqu'ils étoient rares, étoit une forte recommandation auprès des Grands, un billet d'entrée pour toutes les maiſons diſtinguées, & que cela n'eſt plus au point, où il étoit ; mais peut-on dire qu'un homme à talents eſt avili, parce que ſon talent ne lui procure pas tous les honneurs, & tous les profits, qu'ils lui auroient produits il y a cent cinquante ans ? Il faut donc reſtraindre la propoſition de notre Auteur à ces fades Adulateurs, qui n'apportent aucun choix,

aucun diſcernement dans la diſtribution de leurs lauriers, & aux dédicaces de livres, qui étoient autrefois payées bien cher, & dont toute la récompenſe eſt aujourd'hui qu'on veuille bien faire à l'Auteur l'honneur de les recevoir, & c'eſt peut-être ce que M. Deneſle a voulu dire.

Ch. XXXVIII. Ce qu'il ajoute dans le Chap. ſuivant, ſur les raiſons qui font qu'aujourd'hui bien des perſonnes dédaignent les éloges des beaux eſprits, ſur les qualités que la louange doit avoir, ſur le décri, où eſt tombé la ſincérité des Poëtes, nous a paru bien penſé & généralement aſſez vrai, ſi ce n'eſt qu'il nous ſemble qu'il ne ſe tranſporte pas aſſez aux ſiécles & aux Pays des Anciens, qu'il cenſure avec autant de rigueur, que s'ils étoient nés parmi nous.

Chap. XXXIX. Des Poëtes, M. Deneſle paſſe aux Hiſtoriens. Il n'eſt point douteux qu'un Hiſto-

rien, pour être reconnu fidéle, ne doive s'accorder sur les faits avec ceux, qui ont écrit dans le tems, où ils sont arrivés; ou du moins que ce qu'il rapporte d'essentiel & d'intéressant, ou soit avoué du plus grand nombre, ou n'en soit pas formellement démenti : ceci posé, que peut-on penser, dit notre Auteur, de Velleius Paterculus, qui ayant eu soin de nous apprendre qu'il étoit attaché à Tibere, a dit de ce Prince autant de bien, que les autres contemporains en ont dit de mal? On ne peut nier encore que Quinte-Curse n'ait été obligé, pour écrire l'Histoire d'Alexandre, de copier les Grecs, ce qui a donné à son ouvrage un air de Roman. » » car, selon M. Denesle, la pré» vention, la flaterie, le men» songe, le prodigieux, l'extra» vagant ont toujours, & telle» ment caractérisé cette nation, » que l'on ne sçait pas trop si l'on

» peut ajouter plus de foi à ses » Historiens, qu'à ses Poëtes. Ils se » sont mutuellement copiés. » Il y a cependant des exceptions à faire, & notre Auteur n'en fait aucune, mais en récompense on ne peut qu'applaudir à ce qu'il dit ici sur les devoirs d'un Historien, & sur les qualités, qu'il doit avoir, parmi lesquelles il ne met point, comme a fait Joseph, qu'il faudroit qu'il n'eût ni patrie ni religion. Il peut avoir l'une & l'autre » » quand la vérité lui est chere, » & qu'il n'écrit point par passion.

CHAP. XL. M. Denesle paroît encore plus prévenu contre les Orateurs, que contre les Historiens, car il les accuse d'avoir à la fois les défauts qu'on reproche aux uns & aux autres; de chercher bien davantage à faire briller leur esprit, que la vérité, & à regner sur l'esprit & le cœur par des figures, qu'à convaincre le jugement par des raisons; de s'ap-

pliquer plûtôt à rendre leurs ennemis odieux, qu'à prouver qu'ils ſont coupables. Par exemple, dit-il, connoitrions-nous bien Philippe de Macedoine, ſi on ne nous eût conſervé que les invectives de Demoſthenes contre lui; & que prouvent les injures éloquentes de Ciceron contre Céſar & Antoine? Nous pourrions, ce ſemble, répondre que les harangues de ces deux grands Orateurs n'ayant pas été contredites par les bons Hiſtoriens, nous n'avons point de preuves de la fauſſeté de ce qu'elles contiennent de plus fort: que ſi les faits ſont vrais, ſi le ſalut d'Athenes & de Rome demandoit qu'on demaſquât des hommes, qui vouloient renverſer ces deux Républiques; ſi l'Hiſtoire même nous repréſente Philippe comme un Prince ambitieux, qui vouloit par toutes ſortes de moyens aſſervir les Grecs, & qui en eſt venu à bout; Céſar comme un ambitieux, qui

vouloit renverſer la République Romaine, & qui y a réüſſi ; & Antoine comme un ſcélérat & un débauché, qui forma après la mort de Céſar le même deſſein ; Demoſthenes & Ciceron faiſoient le devoir de bons Citoyens en invectivant contr'eux, pour ſauver leur Patrie. S'ils ne les ont fait connoître que par leurs mauvais endroits, c'eſt qu'ils n'écrivoient pas leur Hiſtoire. Il peut y avoir eu du perſonnel de leur part : ils peuvent avoir exageré : mais c'eſt ce qu'il faut prouver : & quand cela ſeroit, s'ils n'ont point alteré les faits, ils ont atteint leur but, qui étoit de mettre en garde leurs Auditeurs contre les intrigues des ennemis de la Patrie. Que Ciceron ait eu ſes foibleſſes, qu'en plaidant contre Piſon & contre Clodius, il ait ſervi ſon reſſentiment, & vengé ſes propres injures ; qu'il ait eu beaucoup de vanité, qu'il ne ſe ſoit pas piqué d'être brave,

qu'il ſe ſoit laiſſé intimider en ſe voyant environné de gens armés, lorſqu'il vouloit défendre Milon, ce n'eſt point le défaut de l'Orateur, c'eſt celui de l'homme. Mais qui reconnoîtra ce grand Orateur, le plus zelé Citoyen & le plus honnête homme peut-être qu'ait eu la République Romaine, à » ces ha» rangues véhémentes, où il par» le avec tant de hauteur, lorſ» qu'il ſe croit ſûr de l'impunité; » à ces diſcours Philoſophiques, » où, ſous une apparence de mo» deſtie & de déſintéreſſement, » il cache un orgueil ridicule, une » morgue pédanteſque, une am» bition démeſurée, une politique » fauſſe & odieuſe? &c. Nous penſerions que M. Deneſſe nous donne ceci comme un de ces faux préjugés du Public ignorant, qui ont animé ſon zéle, car qui pourroit le ſoupçonner de n'avoir connu, ni Ciceron, ni ſes ouvrages? S'il avoit du moins laiſſé échaper quel-

ques traits pour faire voir qu'il rend justice au Libérateur de sa patrie & le seul qu'elle en ait nommé le Pere, tant qu'elle a été libre. Du reste ce Chapitre est semé de pensées très-judicieuses touchant les Orateurs.

Chap. XLI. Le suivant traite de l'amour désordonné des Ecrivains pour leurs ouvrages, & sur ses effets; sur ce qui occasionne souvent le succès & le revers des Auteurs, & sur les scènes qu'ils donnent au Public. Nous n'en choisirons qu'une entre plusieurs. » Un » écrit pernicieux, dit M. Denesle, » & digne de toute la séverité du » Magistrat, trompe sa vigilance, » & se répand dans le Public. Tout » le monde, comme c'est l'ordinai- » re, veut le lire, parce que per- » sonne ne devroit le lire. Les con- » noisseurs en stile, en tournure de » vers, en façon de penser, l'attri- » buent à *Philemon :* d'autres ne » lui croyent pas assez de talent,

» les ſentimens ſont partagés. Vous
» voudriez ſçavoir à quoi vous en
» tenir : vous le ſçaurez, & pour
» cela vous n'aurez que deux cho-
» ſe à faire : ce ſera de louer ou de
» critiquer devant lui avec excès
» l'écrit, dont il eſt queſtion. *Phi-*
» *lemon*, au riſque de ſe perdre, ne
» cédera pas à un autre la gloire
» de bel eſprit. Tant il eſt vrai
» que nous ſommes plus affamés
» de réputation que de vertu.

Mais quoique ces ſcènes intéreſſent peu le Public, & ne ſervent qu'à le divertir, notre Auteur remarque fort bien, qu'il y a certaines gens parmi ce qu'on appelle le beau monde, qui prennent parti dans ces guerres littéraires auſſi ſérieuſement, que s'il s'agiſſoit d'une affaire d'Etat, & que les Femmes ſurtout contribuent infiniment à mettre un écrit à la mode, ſi l'Auteur a le bonheur de leur plaire, & que ce n'eſt, ni la ſcience, ni même le bel eſprit ; mais le

ſuperficiel & le clinquant du bel eſprit, qui aſſûrent leur ſuffrage, auſſi-bien que celui des *jolis-hommes.*

Chap. XLII. Un ſuccès trop prompt eſt ſouvent dangereux, parce qu'un Auteur, qui ſe fait d'abord un grand nom, s'impoſe une charge bien difficile à porter longtems. Le Public attend de lui qu'il enchériſſe toujours, & ſi cela ne lui eſt pas poſſible : s'il a ſervi d'abord ce qu'il avoit de meilleur, le plus ſage eſt pour lui de s'en tenir à ce qu'il a donné.Cela eſt vrai ſelon lui dans l'éloquence, dans l'hiſtoire, la peinture, la ſculpture & la muſique, auſſi-bien que dans la poëſie : dès qu'un Auteur, ou un Artiſte ont atteint leur apogée, ils ne peuvent plus que décliner. Les ouvrages de commande, ceux qu'on a lontems annoncés, ou trop vantés par avance, réuſſiſſent rarement, par la raiſon que le François eſt impatient, qu'il veut

être ſurpris, & qu'il n'aime pas que l'on prévienne ſon ſuffrage : que pour bien faire, il faut travailler de génie, & que le génie ne ſe commande pas. » Racine & Deſpréaux » n'ont jamais pû venir à bout de » faire un Opéra, la Cour les en » avoit chargés : on vouloit mortifier Quinault, on l'a fait briller » d'un nouvel éclat.

Chap XLIII. Il eſt vrai que le Public eſt ſouvent capricieux, il eſt comme la fortune, qui ne peut être ſaiſie, que dans certains momens critiques. Mais la conſolation des bons Ecrivains eſt que » » tel Auteur, qui avoit été ignoré, » ou mépriſé dans ſon ſiécle, eſt » recherché avec avidité dans le » ſuivant, & que tel, qui a été le » miracle de ſon tems, eſt un ob- » jet de riſée dans le nôtre. Le » Miſantrope n'a-t'il pas été ſiflé » au premier Acte ? De bons Auteurs, pour ſe mettre en ſûreté contre l'inconſtance du Public, ont

appellé à la poſtérité, comme a fait Horace, elle l'a vengé des Zoïles de ſon tems. D'autres n'ont pas été auſſi heureux, la premiere Sentence a été confirmée.

Chap. XLIV. Horace avoüé de bonne foi que la pauvreté l'a rendu Poëte : à combien d'autres n'eſt-il pas néceſſaire qu'ils apprennent au Public qu'un intérêt ſordide leur tient lieu de l'aiguillon de la vaine gloire ? Nous ne croyons pourtant pas que ce ſoit cette vénalité de plumes, qui ait mis à la mode ces façons de parler, *Faire métier de bel eſprit ; lever Boutique de ſcience* : Ne ſont-elles pas plus anciennes ? Il eſt plus vrai que c'eſt elle, qui inonde le Public d'ouvrages, qui n'ont qu'un tems, & dont le débit eſt auſſi prompt, que le ſouvenir en paſſe vîte.

Chap. XLV. Faut-il que les beaux eſprits ſoient riches? Et leurs ouvrages y gagnent-ils ? Il eſt certain qu'il y a des ſçavans & des gens

gens à talents, dont la prospérité n'a fait qu'aiguiser le génie. Sans la faveur de Mécene, nous n'aurions apparemment pas l'Enéïde: mais ce n'est point-là la question. Mécene ne procura à Virgile que l'aisance. Il n'est pas moins vrai que si le sçavant & le bel esprit ne sont touchés que de l'utilité publique, & de l'amour de la belle gloire, il n'est pas à craindre que les honneurs & les richesses leur fassent abandonner le travail: » au con-» traire, dit notre Auteur, l'étude » leur deviendra d'autant plus in-» téressante, qu'ils pourront y vac-» quer avec plus d'agrément.

Chap. XLVI. Mais il n'est nullement douteux que l'indigence ne nuise beaucoup au génie & aux talents. D'autre part il n'y a que le peuple, & ceux qui pensent comme le peuple, qui croyent que l'argent donne de l'esprit. Mais il faut convenir avec M. Denesle que l'aisance donne une liberté, une assûrance,

qui font briller les talents de ceux qui en ont. C'est qu'elle les rend indépendants. La richesse ne produit pas le même effet, parce qu'elle entraîne avec elle des soins, qui ne mettent guere l'esprit plus à son aise, que ne fait l'indigence.

Chap. XLVII. Cependant pour prouver que l'aisance procure aux ouvrages mêmes des gens de lettres un accueil plus favorable, il faudroit faire voir que de deux ouvrages d'un mérite égal, celui d'un Auteur indigent sera le moins bien reçû du Public. Pour ce qui est de la faveur des Grands, la proposition est indubitable, quoiqu'on ait quelquefois vû le contraire, parce que les Grands ont leurs caprices aussi-bien que les autres. » La » postérité pardonnera-t'elle jamais au Cardinal de Richelieu » de s'être montré si libéral envers » Colletet, & si dur envers Mainard, qui lui étoit supérieur en » tout sens?

Chap. XLVIII. Notre Auteur ne peut ſurtout ſouffrir que les gens de lettres devenus riches, reprochent à leurs Confreres leur indigence, comme a fait Deſpréaux. Ils doivent être jugés comme les autres, ſur leurs écrits. Si tous les Auteurs en général ſont pour l'ordinaire contents d'eux-mêmes, cela les dédommage de la peine qu'ils ont priſe à compoſer. S'ils ont tort de s'aplaudir, qu'eſt-ce que cela fait au Public ? Pourquoi leur ôter la liberté d'écrire mal ? C'eſt leur plaiſir, & s'ils en ont autant à jetter des mots ſur le papier, qu'une infinité de gens en trouvent à battre jour & nuit des cartes, & à remuer des dez dans un cornet, l'occupation de ceux-ci eſt-elle plus ſage, & plus utile à la ſociété ?

Chap. XLIX. C'eſt ſouvent le hazard, & plus ſouvent encore la néceſſité, dit M. Deneſle, qui fait éclorre les Auteurs. De là ſont ſortis tous les plus excellens & les

plus mauvais écrits. C'eſt un métier, & il eſt bon que chacun en faſſe un. Tant-pis pour celui, qui fait mal le ſien, mais il vaut encore mieux qu'il écrive pour ſon plaiſir, ou pour ſon beſcin, que de ne rien faire. Notre Auteur ne peut ſouffrir qu'on s'éloigne en écrivant de la bien-ſéance de ſon état, ni qu'on néglige les devoirs de ſa profeſſion, pour écrire ſur des ſujets, qui y ſont étrangers; ni que les Grands veuillent entrer en lice avec les ſçavans & les beaux eſprits, & prétendent que leur grandeur ſerve de poids dans la balance, comme il arrive preſque toujours, & qu'elle leur tienne même lieu d'un mérite, qu'ils n'ont pas. » On ſçait, dit-il, ce qu'il en » a coûté à Corneille, pour n'avoir » pas voulu céder à un Miniſtre la » gloire aſſez frivole d'une piece » aſſez foible. » Notre Auteur, qui a eu ſoin d'avertir qu'il parle ici du Cid, attribuë apparemment

le grand ſuccès, qu'a eu cette piéce, à un de ces préjugés, ſur leſquels il a cru devoir faire mainbaſſe.

Chap. L. La digreſſion, qu'il fait dans le Chapitre ſuivant, pour montrer que les paſſions ſont favorables aux talents, & où il expoſe fort bien leurs merveilleux effets, mérite d'être lûë. » Il ne » devroit, dit-il, y avoir que les » paſſions ſages, qui fuſſent favo- » rables au génie des Ecrivains, » mais les paſſions folles & odieu- » ſes produiſent malheureuſement » le même effet... Nous devons, » ajoute-t'il, à la diſgrace d'Ovide » les maximes d'une morale utile, » vraie & ſenſée... les plaiſirs, & » la diſſipation, qu'ils traînent à » leur ſuite, n'avoient fait d'Ovi- » de qu'un courtiſan délicat, qu'un » *homme à bonnes fortunes*, qu'un » bel eſprit plus frivole que ſolide, » plus amuſant qu'utile. Mais l'ad- » verſité, Mere de la ſageſſe, la

» ſolitude & la réflexion vont en
» faire un Poëte ſententieux, un
» Philoſophe &c. Il paſſe enſuite aux
autres beaux eſprits de ſon tems,
qu'il nous paroît juger avec la derniere rigueur, Virgile ſur tout:
» La délicateſſe en amour, dit-il,
» n'étoit pas de ſon genre : mais
» cela excepté, en quoi n'excelleroit-il pas, s'il avoit un peu moins
» de ruſticité.

Chap. LI. Pourquoi n'y a-t-il pas un art, ni une ſcience, qui n'ait une ſorte de note infamante? C'eſt qu'il n'en eſt point, qui n'ait ſes charlatans, & que le Public ne va point chercher les plus ſages pour juger les autres, mais les plus foux, & que ſouvent même il prend l'abus vicieux, que l'on fait d'une ſcience, ou d'un art, pour une de ſes proprietés. Cela n'eſt pourtant pas auſſi général, que notre Auteur ſemble le croire. Mais il fait ſouvent comme ceux qui pour corriger un défaut, tels

que ſont les préjugés du Public, en font une peinture, dont les traits ſont un peu outrés, ou n'en copient que les excès. Il remarque cependant très-bien l'injuſtice de ceux, qui font retomber ſur les Arts & les ſciences, les fautes perſonnelles des ſçavans & des artiſtes, les ridicules, qu'ils ſe ſont donnés, & l'abus qu'ils ont fait de leur talens.

Chap. LII. M. Deneſle prétend que parmi les gens de lettres, ceux à qui l'on doit plus d'égards, & pour qui ſouvent on en a moins, ſont ceux, qui ſont prépoſés à l'éducation des jeunes gens. Il entre ſur cela dans un détail, qui regarde ſurtout ceux qui ſont chargés d'une éducation particuliere. Mais ſi ces Meſſieurs reconnoiſſent ici la triſte ſituation, où pluſieurs ſe trouvent, il ne tiendra auſſi qu'à ceux qui entrent dans cette pénible & ingrate carriere, de profiter des avis, qu'on leur donne

pour remplir de telle ſorte les obligations de leur emploi, que s'ils ne parviennent pas à ſe faire rendre juſtice, ils obligent les perſonnes raiſonnables à convenir qu'elle leur eſt dûë. Notre Auteur s'éleve ſurtout contre l'éducation trop courte, & l'indépendance prématurée, qui perdent, dit-il, la » plûpart des jeunes gens, & ſont » en eux la ſource de ces déſordres, » qui embarraſſent les familles & » le Public.

Chap. LIII. Son zéle contre les préjugés le porte enſuite à examiner ſi les ſciences & les arts doivent être interdits à toutes les Femmes, & pourquoi en général elles ſont mépriſées, quand elles s'y appliquent. Beaucoup de gens ſont aujourd'hui bien revenus de ce préjugé, & notre Auteur, en convenant que quelques Femmes ſçavantes y ont donné lieu, obſerve très-bien, que ſi l'abus, qu'elles ont fait des ſciences, étoit une

raison pour les en exclure, il faudroit aussi en exclure les Hommes. Il répond, ce semble, très-solidement à toutes les objections, qu'on pourroit lui faire; il tombe d'accord qu'il est du bien des societés que les Femmes du commun ne s'appliquent pas à la Philosophie & aux belles Lettres au préjudice des soins, qu'elles doivent à leurs enfans & à leur ménage; » mais »une femme libre, dit-il, a autant de » droit de s'appliquer aux sciences » qu'un homme; & pourquoi par » là se rendroit-elle plus ridicule, » que celle qui passe la plus longue » vie à placer une mouche, ou un » Ruban &c... Si les femmes, dit- » il encore, s'appliquoient à quel- » que chose de solide & de noble, » qui leur donnât de l'élevation » & de la grandeur, croit-on qu'el- » les en deviendroient plus vi- » cieuses? » Il est certain que bien des femmes n'ont l'esprit foible & frivole, que parce qu'elles ne s'oc-

cupent que de fadaises, ce qui est si vrai, que les femmes, dont tout le tems est rempli par des occupations sérieuses, pensent aussi juste & aussi sensément que la plûpart des hommes. Que seroit-ce si leur esprit étoit plus cultivé & plus orné ?

Chap. L I V. Les dernieres réflexions de M. Denesle sont bien Philosophiques.»Un sçavant devenu célébre, dit-il, en est-il plus » heureux ? Cette fumée de gloire » le dédommage-t'elle d'une partie » des soins, qu'il se donne pour l'ac- » quérir? Surquoi est-elle appuyée? » Sur l'opinion, c'est-à-dire, sur » ce qu'il y a de plus vain, de plus » incertain, de plus bizarre.... » Ce grand Ecrivain aux portes de » la mort, pensera-t'il autrement » de ce qui l'a si fort occupé pour » acquérir ce qui va lui échaper, » que comme nous pensons des » jeux de notre enfance dans l'âge » raisonnable ? Tout dépend donc

du motif, qui nous engage à travailler, & de l'usage, que nous faisons de nos talents. Aussi l'Auteur déclare-t-il en finissant, qu'il n'a point eu dessein de les anéantir par ses réfléxions; mais de montrer qu'il faudroit en faire une meilleure application.

ARTICLE XCIV.

LE LIBERTINAGE combattu par le témoignage des Auteurs Prophanes. Par un Benedictin de la Congrégation de S. Vannes. A Charleville, chez Pierre Théſin 1747, 4 vol. in 12.

PEndant que les Incrédules employent toutes sortes d'armes pour attaquer la Religion, il est juste de se servir de toutes sortes de voies pour la défendre. Le vertueux Auteur de cet Ouvrage en a pris une *aussi solide qu'édifiante*:

ce ſont les termes de l'Approbateur. Il entreprend de faire voir que pluſieurs points de notre croiance, attaqués avec tant de fureur par les incrédules de nos jours, ont été crus & enſeignés par les beaux eſprits d'Athénes & de Rome, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, & Philoſophes. Notre Auteur prétend que ces vaſtes génies, dont le nom a paſſé avec tant de fracas à la poſtérité, ont eu de Dieu & de ſes attributs les idées les plus juſtes, & ont donné ſur la pratique des vertus les maximes les plus pures. Pour le prouver, il falloit citer les témoignages des Auteurs de l'antiquité profane, & ces témoignages rempliſſent les quatre volumes. On voit dans cet Ouvrage Lucréce plaider la cauſe de la Divinité & de la Providence; Ariſtote regardé de tout tems comme Materialiſte enſeigner l'immatérialité, & l'immortalité de l'ame; Ciceron louer le pardon des inju-

res, Horace & Ovide prêcher la continence, & l'amour de la pureté. Si, comme du tems du Docteur ſubtil, & d'Albert dit le Grand par ſes contemporains, il étoit encore d'uſage d'orner les Sermons & les diſcours Théologiques de témoignages des Auteurs Prophanes; cet Ouvrage ſeroit un riche fonds, & avec l'Art du rempliſſage, Art fort condamné & trop pratiqué, on feroit un diſcours à peu de frais.

L'Ouvrage eſt précédé d'une aſſez longue Préface, où l'Auteur, après avoir étalé les difficultés de ſon entrepriſe, difficultés qui heureuſement ne l'ont point arrêté, il répond à pluſieurs objections qu'on lui avoit faites contre le deſſein de ſon Livre. La principale de ces objections eſt que les Libertins n'ajouteront pas plus de foi au témoignage des Auteurs Prophanes, qu'à celui des Auteurs Chrétiens. Notre Auteur, après

avoir prouvé que tous les hommes ſe conduiſent par l'autorité, & que l'autorité de tant de grands hommes eſt reſpectable, conclut que rien n'eſt plus fort & plus perſuaſif que le témoignage unanime de tant de grands Génies, & qu'il faut renoncer à la *pudeur* & au *bon ſens* pour ſe refuſer à ſon évidence. Il ajoute une réfléxion qui fait ſentir l'utilité de ſon Ouvrage, & dont il eſt difficile de n'être pas touché en le liſant. Les vertus & les actions héroïques que nous admirons dans les Payens doivent nous cauſer une confuſion ſalutaire. Ils ont tant fait pour une gloire qui paſſe : nous faiſons ſi peu pour une récompenſe qui durera toujours.

Il reſte à donner une idée du Plan & du ſtile de l'Auteur : je choiſis le Chapitre de la Providence, & parce que c'eſt un des points qui intéreſſe le plus la Religion ; & parce que la perſuaſion d'une

Providence eſt le principe le plus conſolant pour l'homme. L'Auteur diviſe le Chapitre de la Providence en trois Articles. Dans le premier, il démontre la Providence par les Poëtes, dans le ſecond par les Philoſophes, dans le troiſiéme par les Hiſtoriens. Les Poëtes qu'il cite ſont Sophocle, Euripide, Orphée, Muſée, Lycophron, Eſchyle, Ariſtophane, Virgile, Horace, Ovide, Senéque, & Claudien. Voici comme il traduit ces vers ſi connus de Claudien.

> Sæpè mihi dubiam traxit ſententia mentem
> Curarent ſuperi terras, an nullus ineſſet
> Rector, & incerto fluerent mortalia caſu
>
> . . . .

» J'ai long-tems douté, s'il y
» avoit des Dieux qui priſſent ſoin
» du monde, & ſi tout ce qui ſe
» fait ici-bas n'eſt point un effet

» du hazard. Car lorſque d'un côté
» je voiois l'harmonie & le con-
» cert qui regnent dans chaque
» partie de l'Univers, les limites
» de la mer, le cours des années,
» la ſucceſſion du jour & de la nuit
» ſi inviolablement obſervée, j'a-
» voüe que je n'avois point de pei-
» ne à me perſuader qu'il y a un
» Dieu, qui par ſa toute-puiſſance
» diſpoſe & régle auſſi toutes cho-
» ſes; qui par une Loi auſſi ancien-
» ne que le monde; fait mouvoir les
» aſtres, produire des fruits pro-
» pres à chaque différente ſaiſon:
» qui n'a accordé à la lune qu'u-
» ne lumiére empruntée, tandis
» que le Soleil en a une qui lui
» eſt propre: qui a donné des ri-
» vages aux fleuves & qui enfin a
» voulu que la terre demeurât ſuſ-
» penduë au milieu du monde.

» D'un autre côté, quand je
» voiois tout bouleverſé & enve-
» loppé de nuages épais parmi les
» hommes; les méchans, par

» exemple, dans la prosperité, & » dans la joie, tandis que les » gens de bien étoient persécutés; » je m'appercevois alors que ma » Religion s'affoiblissoit de nou- » veau chez moi, jusqu'à m'aban- » donner à l'abattement, & je » me sentois comme forcé d'attri- » buer tout ce qui se passe dans la » nature, à une cause destituée de » raison, ou au hazard: & en con- » séquence j'inclinois fort à révo- » quer en doute l'existence des » Dieux, ou à la nier tout-à-fait: » ou du moins, supposé qu'il y » y ait des Dieux, à croire qu'ils » ne nous connoissent point, & » & qu'ils ne se mêlent en aucu- » ne sorte de ce qui nous concer- » ne.

» Mais enfin les châtiments » que les Dieux viennent d'exer- » cer contre les méchants, dans » la personne d'un nommé Ruf- » fin, m'ont affranchi de mes in- » quiétudes, & m'obligent de re-

» noncer à mes premiers sentimens, » je veux dire à ces soupçons im» pies & si injurieux à la Divinité. » Car, après tout, je vois bien » maintenant que la prosperité des » méchans a ses bornes, & que » Dieu ne permet qu'ils s'élevent » jusqu'à un certain point, qu'a» fin de rendre ensuite leur chûte » plus sensible & plus funeste.

Les témoignages des Historiens Grecs & Latins au sujet de la Providence, sont au moins aussi clairs que ceux des Poëtes; je ne citerai que celui de Xenophon qui dit que Dieu est si puissant que « dans » le même instant il voit tout, il » entend tout, se trouve par-tout, » & prend soin de tout.

L'Article qui regarde les Philosophes est fort long; l'Auteur les fait passer tous en revuë : il cite leurs témoignages, examine leurs raisonnemens, & fait voir que ces grands hommes, qui avoient des opinions si différentes sur tant

d'autres matieres, ont tous crû & prouvé l'existence d'une Providence qui régle & gouverne tout dans cet Univers.

Il seroit en vérité fort surprenant que des Philosophes qui raisonnent & qui pensent n'eussent pas connu & admis une Providence ; l'existence de la Divinité n'est pas plus claire & plus démontrée que l'existence de la Providence. Un Dieu aveugle, indifférent, insensible, n'est pas le vrai Dieu : la Providence est la perfection la plus essentielle à la Divinité. Il est vrai que l'adversité des Justes & la prosperité des méchans ont fait blasphemer quelquefois la Providence, & que les Payens ne pouvoient concevoir, que sous l'empire d'un Dieu juste & bon la vertu ne fût pas toujours recompensée ; & le vice puni. Ce scandale a frappé les Chrétiens, comme les Payens, & il a, dès le commencement du Christianisme, en-

santé l'hérésie des deux Principes, ou le Manichéisme.

Mais ce scandale est-il bien fondé, & doit-il faire impression sur des personnes qui pensent? Non sans doute. La vertu doit être recompensée : cela est évident : mais doit-elle l'être toujours & nécessairement par des biens qui passent, qui troublent, qui corrompent ? Ces avantages temporels qui nous enchantent, sont souvent des châtimens ; la perte de ces biens ne laisse pas de nous désoler : mais Dieu regarde nos plaintes, comme nous regardons les pleurs d'un enfant qui se lamente, parce qu'on lui a ôté un serpent qui pouvoit le blesser, ou parce que le vent a abbatu un Château de cartes qui l'amusoit. D'ailleurs si les avantages temporels étoient nécessairement la récompense de l'homme vertueux, Dieu seroit-il touché de notre culte, & de nos hommages ? Nous l'aurions aimé,

comme on aime le plaisir, c'est-à-dire brutalement, & sans mérite.

Je finirai par une réfléxion, qui naît naturellement de la persuasion de la Providence c'est que cette persuasion doit être un Principe fecond de consolation dans les malheurs & les adversités. Dieu dirige tout, gouverne tout, préside à tout; le bien comme le mal, la pauvreté comme les richesses, la maladie comme la santé, tout est l'effet de sa volonté, ou il le permet, ou il l'ordonne. Il n'y a point de situation si affligeante, que ces pensées ne puissent adoucir. Hommes téméraires, qui niez la Providence, qui peut vous consoler dans vos adversités, & vos humiliations? Vous devez en sentir tout le poids, & toute l'amertume; vous êtes malheureux, & vous méritez de l'être.

ARTICLE XCV.

DISCOURS DE L'UTILITE' du Fragment de Manethon, ſur les Dynaſties des Rois d'Egypte, par M. l'Abbé Richer du Bouchet, Prevôt & Chanoine de N. D. de Provins. Brochure de 15 pages 4°. à Provins chez la veuve Michelin &c.

CEci n'eſt qu'une ébauche, que les premiers traits d'un grand ouvrage que M. l'Abbé Richer a préparé ſur le fragment de Manethon. Cet antique monument de Chronologie eſt fort peu intelligible dans le MS. de George Syncelle, & dans l'Edition qu'en a donné le P. Goar. M. Richer croit avoir débrouillé ce cahos, il nous dit dans cette annonce générale que le fragment de Manethon, compris dans le plus beau & le plus ancien Mſ.de la Bib.du Roi,

consiste en 12 *Tableaux Histori-ques , mais d'optique à facettes ; qu'il a employé vingt Dynasties simples à former le champ commun des dix tableaux ; qu'ils en con-tiennent tous les traits, qui sont les noms des Rois avec les années de leur régne ; que ces vingt Dynas-ties dispersées de côté & d'autre se rassemblent au moyen de dix Dy-nasties Anonimes qui font la fonc-tion de verres à facettes &c.*

Nous avouons ingenuement que tout ceci surpasse notre intelli-gence. 1°. Nous avons vû le MS. de George Syncelle qui n'est point le plus ancien MS. de la Bibliothé-que du Roi, comme M. l'Abbé Richer le prétend ici. Ce MS. est de l'an 1021 & chez le Roi il y a des morceaux du 7. du 8. du 9. siécle. 2°. George Syncelle parle avec beaucoup de mépris des Dy-nasties de Manethon qui étoit, se-lon lui, un Chronologiste Roma-nesque aussi bien que Berose,

Polyhiſtor, Abydenus & autres Ecrivains de cette force. 3°. Nous ne pouvons ſaiſir l'artifice prétendu du fragment de Manethon, qui ſeroit tel que 20. Dynaſties ſimples s'expliqueroient par 10. Dynaſties Anonimes, à peu près comme des verres à facette raſſemblent les objets. Il faut que M. l'Abbé Richer nous dévelope ſur cela ſa penſée, ſa Géometrie, en un mot ſa doctrine qui nous paroît profonde, étenduë, & par conſéquent toujours reſpectable. Mais il faut encore une fois des explications, des éclairciſſements; il faut raſſembler d'abord tous les morceaux de Manethon, tels qu'on les a dans l'Edition du P. Goar ou dans le MS. de la Bibliothéque du Roi. Enſuite les comparer entr'eux, ranger les Dynaſties ſimples, placer vis-à-vis les Anonimes; faire opérer celles-ci ſur celles-là; bien demontrer ſurtout que ces milliers d'années (5212.) que donne Manethon à

l'Empire des Egyptiens, n'ont rien de fabuleux; il faut avant tout cela bien établir la réputation de l'Auteur dont Syncelle, Vossius, M. Simon (*a*) & quelques autres ont si mal parlé. Nous reconnoissons volontiers que M. l'Abbé Richer est très-capable de nous donner des lumieres sur toute cette littérature ancienne, apparemment fort belle & fort utile, mais malheureusement peu à la mode aujourd'hui.

(*a*) Voyez une lettre de celui-ci à M. Justel. C'est une Critique suivie de Manethon & de sa Chronologie.

ARTICLE XCVI.

*RELATION DE LA FONTAINE bouillante de Dax: lûe à l'Académie de Bordeaux au mois de Janvier 1742. Par M. le M. de * Secondat.*

LA Fontaine chaude de la Ville de Dax eſt une des plus renommées de celles de la Province de Guyenne, elle eſt moins célébre par les ſingularités que la nature lui a données, que par celles qu'elle tient uniquement des diſcours populaires. Je raconterai ce que j'ai pû en apprendre par moi-même au mois d'Octobre 1741.

Au milieu de la Ville de Dax eſt un grand Baſſin à cinq faces très-irrégulieres, très-profond & d'une étenduë très-vaſte, toujours plein d'une eau preſque bouillante qui en ſort avec une abondance prodigieuſe par 5 ou 6 gros tuyaux, il

* Fils de l'illuſtre Auteur de la Grandeur, & de la décadence des Romains.

s'en forme un grand ruiſſeau qui va ſe jetter dans l'Adour aux bords duquel la Ville eſt ſituée. Environ à cinq cens pas plus bas & près des bords de la même riviere, ſont les bains deſtinés aux malades, ce ſont de grands trous pleins d'une eau bourbeuſe beaucoup moins chaude que celle de la Fontaine, & qui néanmoins ſelon toute apparence vient de la même ſource. La ſurface du Baſſin de notre Fontaine eſt toujours couverte d'une épaiſſe fumée qui ſe répand au loin, on y diſtingue auprès de l'un des angles un eſpace d'environ quatre toiſes de diametre duquel partent les tourbillons de fumée, l'eau ſemble bouillir en cet endroit; c'eſt la bouche de la ſource. On aſſure que c'eſt un gouffre duquel on ne ſçauroit trouver le fond, c'eſt même une tradition conſtante que Philippe V. lorſqu'il paſſa par cette Ville, allant prendre poſſeſſion de la Couronne d'Eſpagne, eut la cu-

riosité de la faire sonder, & que mille brasses de corde n'ayant pas suffi on renonça à l'entreprise.

Quoique j'eusse bien de la peine à me persuader ce qu'on me disoit, je ne laissai pas de chercher à m'assurer de ce qui en étoit, on lâcha l'écluse & tout le fond du Bassin resta à sec excepté la bouche de sa source. Je mis en travers un grand chevron, je pris un second chevron, à l'un de ses bouts j'attachai une poulie, sur cette poulie je passai une corde, à laquelle pendoit une masse de plomb, je mis ce second chevron en croix sur le premier & laissant descendre la masse de plomb le long de la poulie, je mesurai la profondeur du fond. Chaque fois que je changeois la situation du second chevron, je sondois un nouveau point du fond & les ayant ainsi parcourus presque tous avec une exactitude scrupuleuse, je trouvai que la profondeur de ce prétendu gouffre

n'alloit pas à quatre toises. En effet il est aisé de voir que ce n'est pas un gouffre , l'eau n'en sort point avec impétuosité ; mais il semble qu'elle s'éleve par un nombre infini de petits canaux.

Je mesurai la surface du fond de tout le Bassin qui se trouve de 4348 pieds quarrés , je fis fermer exactement tous les canaux & tous les trous par lesquels l'eau pouvoit s'échapper ; après qu'elle se fut élevée à une certaine hauteur , j'observai de combien de lignes elle s'élevoit au-dessus de cette hauteur dans un tems déterminé , je trouvai qu'elle monta de 19 lignes en 15 minutes. Ainsi le solide d'eau fourni par la source durant ce tems fut de 543 pieds cubiques , ce qui revient à près d'un tonneau & demi par minute.

Le dégré de chaleur de cette eau est selon le Thermometre de M. de Reaumur 49. à la surface de l'eau, 56. à la bouche de la source,

c'eſt le 127 & le 140 du Thermometre de Farenheith. La profondeur de l'eau dans le Baſſin eſt ordinairement de 2 pieds & demi. Lorſque l'on met des œufs dans ce Baſſin on a beau les y laiſſer longtems, ils ne peuvent y être cuits, ſeulement le blanc de l'œuf perd un peu de ſa tranſparence: on attribue cet effet à l'alun & au ſouffre que l'on ſuppoſe dans ces eaux, mais il y a beaucoup moins de myſtere. J'eſſayai de faire cuire des œufs dans de l'eau de fontaine ordinaire que j'entretins au 140[e] dégré au Thermometre de Farenheith, & je n'y réuſſis point, en effet on ſe ſert communément pour cette opération de l'eau bouillante, dont le dégré de chaleur marqué 212 à ce Thermometre excéde beaucoup le 140. On aſſure comme un fait conſtant que l'eau de cette ſource quoique très-chaude miſe ſur le feu en même-tems que de l'eau froide commune eſt beaucoup plus

longtems à bouillir, je fis l'expérience du contraire en présence d'un grand nombre de personnes qui en demeurerent fort étonnées.

Il croît au fond du Bassin & à la surface des murailles jusqu'à l'endroit où elles cessent d'être couvertes d'eau, une plante qui me parut singuliére, elle paroît un composé de petites vesicules de la grandeur & de la forme dont on dépeint les vesicules du poulmon des animaux, rondes, oblongues & un peu pointuës par une extrémité, cependant l'air que l'on souffle dans l'une ne passe point dans l'autre. Il y a plusieurs rangs de vesicules depuis la base de la plante jusqu'au haut; celles d'en bas sont trouées & semblent avoir un orifice vers la pierre à laquelle elles sont attachées, peut-être aussi cela ne vient-il que de ce qu'en détachant la plante on la déchire un peu. La surface de la plante présente la figure d'un rèseau, les

mailles en ſont formées par des crêtes de couleur verte hautes d'une ou deux lignes qui s'entrecoupent en tout ſens. Ces crêtes, lorſque la plante eſt deſſéchée, perdent beaucoup de leur épaiſſeur, & paroiſſent membraneuſes. Le fond & les murailles du Baſſin ſont entiérement tapiſſés de cette plante; mais il y en a différens amas qui ſont terminés par un tranchant comme le ſont les lobes du foye dans les animaux, enſorte que ces amas au lieu d'avoir une face ſupérieure, une face inférieure, & une ou pluſieurs faces latérales n'ont que deux faces, l'une inférieure & plate, & l'autre ſupérieure & courbe, les amas voiſins de la bouche de la ſource paroiſſent plus vigoureux & mieux nourris que les autres, ſoit parce que ces derniers ne ſont pas ſi anciens que les premiers, & ſuccédent à d'autres que l'on détruit lorſque l'on nétoye le Baſſin, ſoit parce

que cette espece de plante vegete mieux dans un dégré de chaleur plus fort ; quoiqu'il en soit, les amas voisins de la bouche de la source sont de couleur jaune tannée. Si on les coupe horisontalement & dans le milieu, au lieu de vesicules on voit comme une espece de moëlle d'un gris sale, & les cloisons des cellules ou vesicules supérieures & inférieures sont d'un vert plus foncé. Cette plante doit n'être point fort commune, puisqu'elle se plaît dans un dégré de chaleur aussi fort : elle périroit dans une eau temperée. Je l'ai trouvée depuis dans les sources les plus chaudes de Bagneres telles que la Fontaine de la Reine, le bain des pauvres, la source nouvelle ; mais surtout à l'endroit où une partie de l'eau de la Reine sort par un rocher de chez les Capucins. Je ne crois pas que personne en ait encore parlé. On la pourroit nommer *fucus thermalis substantiâ*

veſiculari ſuperficie reticulari.

L'eau de notre ſource eſt claire, transparente, & très-bonne quoiqu'elle ſoit très-chaude, elle n'exhale aucune odeur, on n'en employe pas d'autre pour pétrir le pain qui eſt très-bon. On l'employe auſſi à tous les uſages auſquels l'eau chaude peut ſervir; étant refroidie elle eſt à peu près de la même peſanteur ſpécifique que l'eau commune que l'on boit: mêlée avec différentes liqueurs; elle ne donne aucun indice de matieres métalliques ou minérales qui y ſoient contenuës, ſeulement elle précipite un peu la diſſolution d'argent, ce qui lui eſt commun avec preſque toutes les eaux. Ainſi elle paroît différer peu de l'eau commune, & ne promet pas beaucoup à l'analyſe chymique.

Après quelques tentatives inutiles que je ſupprime, j'en ai fait diſtiller 28 livres 6 gros 56 grains à une chaleur très-lente, ce qui a

paſſé dans les récipients ne differe en rien de l'eau commune. Après avoir enlevé environ la moitié de la liqueur, j'ai vû des lames d'une extrême fineſſe, brillantes, réfléchiſſant toutes les couleurs de l'arc en ciel, voltiger en mille façons dans la liqueur qui reſtoit. Après avoir voltigé long-tems, ces lames ſe briſoient & s'attachoient au fond & aux parois des Vaiſſeaux où elles perdoient leur éclat; & ne pouvoient plus en être ſéparées que ſous la forme d'une pouſſiere extrêmement fine & impalpable. Pour en conſerver quelques-unes, j'ai filtré la liqueur & j'en ai du moins ſauvé quelque débris. Ayant de nouveau mis en diſtillation la liqueur filtrée, les lames ſont devenuës plus rares, à leur place j'ai trouvé au fond des Vaiſſeaux des criſtaux d'une extrême petiteſſe, fort brillants, taillés à faces, la plûpart me paroiſſent avoir la forme d'une piramide quadrangu-

laire tronquée par le bout, d'autres d'un priſme, & d'autres encore plus petits ſont ſeulement taillés à facetes comme des diamants, ils ne ſe diſſolvent pas aiſément ſur l'eau, mis ſur la langue le goût qu'ils y laiſſent n'a rien de picquant. Ce que j'en ai retiré peſe 60 grains, je l'ai ſéparé en filtrant la liqueur dans laquelle il s'étoit criſtalliſé; les criſtaux ſont demeurés ſur le papier couverts d'une pouſſiere très-fine & très-blanche.

M. D. Médecin de la Ville de Dax, qui vient de publier un très-bon ouvrage ſur les proprietés de ces eaux, aſſure en avoir retiré du ſel Marin par l'évaporation ; les criſtaux dont je parle n'ont ni la figure, ni le goût du ſel marin, & ne pétillent point ſur le feu, ce qui eſt un caractére de ce ſel. J'aurois fort ſouhaité de me trouver d'accord en tout avec un Auteur ſi eſtimable.

Comme la liqueur qui me reſ-

toit étoit réduite à peu de chose, que la couleur en étoit devenuë rousse, le goût un peu salé, & l'odeur de graisse brûlée, j'ai desesperé d'en séparer rien de semblable aux matieres précédentes, j'ai fait dissoudre de nouveau dans cette liqueur, ce qui étoit attaché aux parois des Vaisseaux, je l'ai filtrée, il m'est resté une terre grise d'une finesse & d'une subtilité surprenante, j'ai fait évaporer à une chaleur très-lente dans un Vaisseau de grès d'Angleterre la liqueur qui avoit passé par le filtre, il s'en est encore séparé un peu de cette même terre, ce que j'en ai retiré à diférentes fois joint aux lames brillantes, dont j'ai parlé dans le commencement, pese environ 55 grains: elle fermente vivement avec les acides. Enfin ayant poussé l'évaporation jusques au bout, il m'est resté 69 grains d'une matiere saline grise, d'un goût salé piquant, sentant un peu la graisse brûlée,

s'humectant aiſément à l'air : elle ſe diſſout facilement toute entiere dans l'eau, elle paſſe par le filtre.

L'eau des bains deſtinés aux malades ſoumiſe aux mêmes opérations donne les mêmes produits, on employe ces bains ou bouës pour la guériſon de pluſieurs maladies, entr'autres pour les rhumatiſmes, on ne ſe baigne point dans la Fontaine bouillante à cauſe de ſon exceſſive chaleur. Voici pourtant une guériſon qui m'a été atteſtée par celui ſur qui elle a été operée.

M. O'Sullivan Prêtre Irlandois habitant à Bordeaux, d'un tempérament très-robuſte, âgé maintenant de 47 ans, fut tourmenté depuis la fin de Décembre 1745, juſqu'à la fin du mois de Mars ſuivant, d'un rhumatiſme cruel qui le rendoit perclus du côté droit depuis l'épaule juſqu'aux reins, il fut ſaigné pluſieurs fois & prit quantité de médicaments, mais il

ne sentit de soulagement que de la longueur du tems & de la douceur de la saison, il lui resta une grande foiblesse & insensibilité à la main droite, surtout aux deux derniers doigts, il ne pouvoit pas même signer son nom. On lui conseilla d'aller prendre les bains de Terris renommés pour les paralysies, il partit au mois de Septembre 1746. Arrivé à Dax qui n'en est qu'à deux lieuës, la curiosité le conduisit à la Fontaine bouillante, une espéce d'instinct lui inspira d'y plonger la main à plusieurs reprises, il sortit du revers de la seconde & de la troisiéme phalange des deux derniers doigts de petits grains ronds d'un sang noir & épais, & il sentit un peu de liberté dans le mouvement de sa main. Les jours suivans il retourna à la Fontaine le matin, l'après-midi & le soir, chaque fois qu'il plongeoit sa main il en sortoit des grains de sang des mêmes endroits, il but

abondamment de cette eau ſoit dans ſes repas, ſoit dans le cours de la journée, il tranſpira beaucoup, au bout de trois jours il eut recouvré aſſez de force pour écrire : il partit pour Terris, prit les bains & en même tems les eaux pendant neuf jours, il fut délivré du reſte de ſes douleurs de rhumatiſme à l'épaule, au dos, & aux rheins, mais ſa main fit peu de progrès. Revenu à Dax il continua pendant cinq jours le premier régime, au bout de ce tems le ſang qui ſortoit de ſes doigts étoit vermeil & coulant, & ſa main avoit recouvré ſa premiere force.

ARTICLE XCVII.

LES GLORIEUSES CAMPAGNES de Louis XV. représentées par des figures allegoriques avec une explication historique. Par M. Gosmond. A Paris chez l'Auteur, rue Ste. Anne, Butte S. Roch. Et le sieur Vanhec rue d'Enfer près S. Landry dans la Cité. Petit in f.

Nouveau Recueil des Troupes légéres de France levées depuis la présente Guerre, avec la datte de leur création, le nombre dont chaque Corps est composé, leur uniforme & leurs armes. Dessiné d'après nature, sous la direction des Officiers. Présenté à M. le Dauphin par son très-humble & très-obéissant Serviteur F. Chereau. Fol. à Paris chez l'Auteur ruë S. Jacques au grand S. Henri.

CE sont là deux Ouvrages du tems : ils parlent aux yeux,

ils amuſent : ils inſtruiſent ; nous les joignons pour abréger, en obſervant toutefois que le premier eſt plus conſiderable, & plus litteraire que l'autre.

Et d'abord le deſſein de repréſenter les campagnes du Roi par des figures Allegoriques, n'a pû être inſpiré que par le zéle, mais c'eſt la vérité qui conduit par-tout le génie & la main de l'Auteur. Les Romains frapperent des médailles pour Caligula comme pour Auguſte, ils prodiguerent les mêmes titres d'honneur à Neron & à Titus. Les Arts ſont plus fidéles parmi nous, & les grandes actions du Monarque de la France ne laiſſent au Pinceau, au Burin, à la Poëſie même que le ſoin de s'exprimer comme l'Hiſtoire.

On nous préſente donc ici en medaillons les Conquêtes de Louis XV. & cela forme trois diviſions ſuivant l'ordre des trois années 1744. 1745. 1746. Ce qui ſe paſſe

aujourd'hui nous annonce déja un vaste supplément pour l'année prochaine. M. Gosmond Auteur de cette entreprise, vraiment ingénieuse & bien exécutée, place à la tête de son Recueil le Médaillon du Roi. Il est d'une beauté frappante, & dans le vrai goût Antique; le revers exprime les attributs de ce Prince, sa justice, sa bonté, sa profonde sagesse & le talent d'allier les inclinations pacifiques avec toutes les vertus guerriéres.

L'année 1744. s'ouvre par la déclaration de guerre, publiée en France contre l'Angleterre & la Reine de Hongrie. Comme c'étoit le désir d'une paix solide & honorable qui déterminoit le Roi à prendre les armes, on a exprimé ces motifs dans le premier Médaillon »; on y voit la paix qui se réfu» gie dans les bras de Jupiter, » étant poursuivie par la Discorde » & par l'Envie. Jupiter s'arme de » la foudre pour venger la paix

» & la rétablir dans ses droits. C'est ce qu'énonce la Legende *amore pacis arma parat.*

M. Gosmond suit dans les autres Médaillons l'ordre des évenemens. Comme le Roi, depuis trois ans, a pris plus de Villes qu'il n'en auroit fallu chez les Romains pour donner des noms illustres à 50. Héros, il a été nécessaire de présenter souvent aux yeux du Lecteur, des figures de femmes prosternées aux pieds de S. M. & lui offrant des Clefs, des Couronnes murales, Symboles de ses nouvelles Conquêtes. L'Auteur a tâché néanmoins de mettre quelque varieté dans des sujets qui se ressemblent si fort; les Legendes ne sont jamais répétées, elles varient suivant la grandeur & la qualité des actions.

Dans certains sujets plus susceptibles d'imagination & de sentiment, M. Gosmond mérite des éloges particuliers : par exemple,

ſur l'action toute paternelle de S. M. qui daigna viſiter l'Hopital militaire après les ſiéges de Menin & d'Ypres, on trouve ici un médaillon » où le Roi paroît accom-» pagné d'Eſculape à qui il re-» commande les ſoldats bleſſés. » Ces Malades, par leurs attitu-» des, marquent combien ils ſont » pénétrés des bontés de leur Roi. » Dans le fond, on voit la libé-» ralité Royale qui répand les bien-» faits de S. M. ſur ſes fidéles & » généreux Guerriers : & la Le-» gende dit : *Rex miles militum » fovet vulnera.*

Le premier médaillon de l'année 1745, eſt encore remarquable. Il repréſente le départ du Roi & de Mgr. le Dauphin pour la campagne de Flandre. On voit S. M. en habit de guerre montrant à ſon fils le Temple de la gloire : autour de ce jeune Prince on remarque l'amour & l'hymen qui paroiſſent faire des efforts pour le

retenir, mais il part, il va combattre les ennemis de l'Etat, & cette Legende *tali tyrocinio Alexander uſus* montre que, comme Alexandre apprit le Grand Art de la guerre ſous Philippe, ainſi Mgr. le Dauphin marche à la Victoire ſur les traces de Louis XV. ſon Pere & ſon Roi.

M. Goſmond n'oublie pas dans ſes Médaillons le Turenne de nos jours M. le Maréchal Comte de Saxe. On le voit ſouvent ſous l'emblême d'Hercule, la maſſuë en main & la peau de Lion ſur le dos. Il faut parcourir tout ce Recueil pour ſçavoir eſtimer l'invention & l'intelligence de l'Auteur. Il n'eſt point de bon François qui ne voye avec plaiſir tout ce détail d'Heroïſme, & nous ne pouvons qu'exhorter M. Goſmond à nous donner inceſſamment la campagne de 1747. En travaillant pour la gloire & pour le bonheur de l'Etat, nos Guerriers travaillent en même

tems pour le premier Ouvrage dont nous venons de donner l'extrait. Diſons un mot du ſecond.

Parmi ces Militaires qui moiſſonnent tant de lauriers, on diſtingue ici ceux que nous appellons Troupes légéres, Troupes irréguliéres. On les préſente au Public dans des Eſtampes avec tout l'appareil de leur habillement, de leurs armes, & l'on déſigne le tems de leur création. Ils ſont tous de nouvelle datte ; les plus auciens ne remontent pas au-delà de 1743.

Or voilà toute la Liſte de ces Guerriers, d'une figure peut-être auſſi extraordinaire, mais plus intrepides que les Orientaux dont l'Armée d'Antoine étoit remplie.

Variis Antonius armis
Ægyptum, vireſque Orientis & ultima ſecum
Bactra vehit. Eneid. l. 8.

Volontaires de Saxe, Uhlans 1000.
Volontaires de Saxe, Dragons 500.
Chaſſeurs de Fiſcher, 500.

Arquebuſiers de Graſſin, Inf.	1500.
Arquebuſiers de Graſſin, Cav.	500.
Fuſiliers de Montagne,	1200
Fuſiliers de la Morliere,	1000.
La Morliere, Dragons,	500.
Cantabres Volontaires,	500.
Croates, Infanterie,	240.
Bretons Volontaires, Fuſiliers,	900.
Bretons Volontaires, Huſſarts,	300.

Ce Recueil d'Eſtampes eſt dédié à Mgr. le Dauphin, & le ſieur Chereau qui en eſt l'Auteur fait eſpérer un pareil Ouvrage ſur tous les Corps militaires qui compoſent la Maiſon du Roi. Le prix de celui-ci en blanc eſt de 2 liv. & colorié 3 liv.

ARTICLE

ARTICLE XCVII.

TRAITÉ DES RENONCULES, dans lequel, outre ce qui concerne ces Fleurs, on trouve des observations Physiques, plusieurs remarques utiles, soit pour l'Agriculture, soit pour le Jardinage. A Paris, rue S. Jacques, à la Vérité, chés Ph. N. Lottin, Imprimeur-Libraire, & Augustin-Martin Lottin fils, Lib. 1746, avec Approbation & Privilége du Roi.

CEt Ouvrage fera des amis aux Renoncules, & beaucoup d'honneur à celui qui nous en donne un Traité si rempli d'agrément. Connoissance des Fleurs, étude des Renoncules approfondie, observations curieuses sur la Physique, sur la Botanique, sur le Jardinage, sur l'Agriculture; on laisse courir sa plume sur cette varieté de sujets, & l'on n'en prend que la fleur.

C'eſt une Moſaïque littéraire qui inſtruit & qui amuſe. L'Auteur dans quelque terrain qu'il ſe proméne, nous y fait toujours voir la décoration du monde la plus riante. On s'y trouve tantôt dans des parterres de broderie, tantôt dans des parterres de compartiment : les fleurs y ſont ſemées à pleines mains, les Poëtes, les Orateurs, les Philoſophes même en fourniſſent de toutes les eſpeces : la nature n'eſt pas plus variée, ni plus ſymétriſée dans ſes ouvrages. Le P. d'Ardenne a tiré de tous les Auteurs qu'il a lûs, un ſuc exquis dont il compoſe & pare ſes Renoncules, d'une façon ſi charmante, qu'il faudroit n'avoir point de goût pour ne pas leur donner la ſupériorité qu'elles méritent ſur toutes leurs rivales.

L'ouvrage eſt diviſé en 3 parties. La premiere comprend l'hiſtoire des Renoncules. La ſeconde nous apprend leur culture, les

belles eſpéces qu'on en a , & que le dernier ſiécle n'avoit pas. La troiſiéme eſt ébauchée , & n'eſt pas encore en état de paroître.

La Renoncule n'eſt point une fleur nouvelle. Les *Bauhins* , les *Dodonés* , les *Camerarius* , & les *Geſners* ont connu cette belle plante : mais le reſte du monde en faiſoit peu de cas. La premiere époque de ſa gloire eſt celle du régne de *Mahomet IV*. Cette fleur plut à ce Prince , mais il ne voulut pas qu'elle plût à d'autres. Eſclave & empriſonnée dans les Jardins du Serrail , elle s'échapa enfin de l'enceinte de l'inacceſſible palais , & *Marſeille* devint un des premiers entrepôts de cette nouvelle richeſſe de nos Jardins. Elle paſſa de cette Ville en Provence , & par le ſoin des curieux dans les autres parties du Royaume , où avec tous les avantages de ſon Pays natal , elle acquit des beautés que l'Orient même ne connoiſſoit pas.

Peu d'Auteurs ont parlé des Renoncules. *Passæus* dans son *Hortus Floridus* n'en dit qu'un mot, & il le dit mal. Un Fleuriste décidé, un Fleuriste par goût, qui se connoît le mieux en œillets fins, & en belles anemones, du moins à ce qu'il prétend, ne nomme pas même une seule fois la Renoncule dans tout son livre. Le P. *d'Ardene* va nous dédommager du silence de ces Auteurs. Il entre dans le détail le plus exact.

Il les définit, il les divise, & décrit les parties dont cette fleur est composée. Il en distingue de trois espéces : de *simples*, de *semi-doubles*, & de *doubles* ; les remarques qu'il fait sur la beauté, ou sur l'espéce qu'on doit préférer, sont d'un connoisseur dont on n'appellera pas.

Les *simples* n'ont que cinq ou six feuilles. Les *doubles* en portent une quantité considérable. Les *semi-doubles* tiennent le milieu.

On préfére leur graine, pour semer, à celle des simples, qui est moins capable de produire d'agréables nouveautés.

La *Renoncule* est une plante composée de racines, de fleurs disposées en roses, & de semence. On examine tout très-méthodiquement.

Les Fleuristes les plus exacts dans leur langage, donnent le nom de *Griffe* à la racine des *Renoncules*, & celui de *Patte* à l'Anemone. Le *Calendrier des Jardiniers* traduit de l'Anglois de M. *Bradley* de la Societé roïale de Londres, s'exprime autrement; il ne doit pas être suivi. Cette *Griffe* est formée d'un amas de *doigts* qui tiennent ensemble par une extrémité qui leur est commune. Le nombre & la figure de ces *doigts* varient selon la vigueur & la diversité des espéces. Il sort de ces *doigts* des fibres très-déliées, qui comme autant de pourvoieurs,

courent le Païs, & en rapportent à la ſouche, la nourriture dont elle a beſoin.

On décrit enſuite la figure des feuilles de Renoncule. Il en eſt de grandes, il en eſt de petites, il en eſt d'entieres, il en eſt de découpées. Il n'eſt pas juſqu'à la couleur des feuilles, qui n'ait ſes différences; c'eſt un verd luſtré, ou mat, ſombre, ou clair. Les teintes ſont rarement les mêmes: malgré ces différens contours à *feuille d'Ache, de Coriandre, & de Rhuë*, les Renoncules ont toujours des traits parlans, & un certain air de famille qui les fait reconnoître. Les Fleuriſtes connoiſſeurs ne s'y méprennent pas: ils en démêlent les eſpéces à la vûë du ſeul Fanage, avec autant de certitude que d'habiles Jardiniers connoiſſent la qualité du fruit à l'air d'un Arbre, à la couleur de ſon bois, & à la tournure de ſes branches.

Toute la doctrine des Renoncu-

les, par rapport au *Bouton*, au *Calice*, au *Pistile*, aux *Petales*, aux *Étamines*, est ici fort bien développée. L'Auteur entre dans ce petit attelier, & nous explique parfaitement bien tout cet attirail merveilleux, qui ébauche, forme, & perfectionne cette fleur, ouvrage inimitable de la nature.

Le P. d'Ardene fait ici l'éloge, & le Parallele des Renoncules. Elles ne pouvoient avoir un peintre plus expert, le portrait est un peu Poëtique, mais il n'en est pas moins vrai, & n'en est que plus beau.

Il fait sentir toutes les beautés de la *double* Renoncule. Il en étale tous les appas. Ses regards ne tombent sur rien que de beau. *Quel Volume! Quel Port! Quelle opulence de feuilles! Quelle vivacité de couleurs!* » Peut-on avoir des » yeux, dit le P. d'Ardene, & ne » pas voir la supériorité qu'elle » a sur les autres? Au reste, il

ne prétend pas dégrader les *semi-doubles*, ni tiranniser les goûts. Si les hommes, dit-il agréablement, sont rarement d'accord sur les divers genres de beauté, dont l'espece humaine est dotée, il n'est pas étonnant qu'ils ne s'accordent point sur le mérite plus ou moins grand d'une fleur.

L'Auteur passe à la seconde partie. Il y traite de la culture des Renoncules : il les suit dans tous les âges, & dans toutes les situations : il nous apprend ce qui leur convient, ce qui les incommode : la qualité de la terre qu'il faut leur choisir, les soins qu'il faut leur rendre, les ennemis & les accidens dont il faut les garantir. Pressons ce détail.

Le choix de la terre est une des premieres attentions qu'exigent les Renoncules. On faits ici d'excellentes observations sur les qualités, sur le tempérament & le génie de chaque terre. Tout ce

que *Varron*, *Columelle*, *Pallade*, ont dit du mélange & de la combinaison des terres Primordiales, est rapporté avec goût & avec sobrieté. Le meilleur fond en général est celui où les plantes poussent avec abondance, avec vigueur, avec célérité. C'est-là qu'il est bon d'établir les Renoncules. C'est de ce terrain qu'il faut puiser pour y planter vos griffes, ou y semer vos graines.

Comme on les plante en Automne, qu'elles durent l'hyver, & qu'elles finissent avant les chaleurs de l'Eté, il leur faut ordinairement un fond plus léger qu'à d'autres plantes. Il y a de grands inconvéniens à planter tard. Les Renoncules livrées à la terre, tandis qu'elle est stupide & comme sans vie, y sont elles-mêmes presque mortes, elles y séjournent trop de tems, avant que de respirer l'air, & par là s'y étouffent, & y périssent souvent.

Ménagez-leur un emplacement un peu ſolitaire : elles aiment à être ſeules , & craignent d'être maîtriſées. Eles ſe portent beaucoup mieux , quand elles ſont iſolées, & figurent avec plus de bienſéance & de dignité : elles profitent plus en pleine terre, que dans des vaſes. Les exhalaiſons & les vapeurs, que le ſoleil attire, les fumées chaudes , que les feux ſouterains font monter durant l'hyver le plus engourdi , n'atteignent point aux vaſes & ſoulagent les plantes qui tiennent à la terre. Quelque bien conditionnés que ſoient les pots , les proviſions ſont courtes; elles ſont plus abondantes en plein champ , les Griffes des Renoncules y vont chercher quantité d'eſprits Sulphureux , Salins , Nitreux , qui après avoir été ſublimés aux fourneaux cachés dans les entrailles de la terre , les alimentent , & leur donnent un tout autre embonpoint , qu'aux plantes

culs-de-jatte, ou empottées.

Gardez vous, à force de rafiner ſur la compoſition de votre terre, d'en deſtiner une trop graſſe à vos Renoncules : elles ſont plus délicates, que gourmandes. Le fumier neuf leur eſt ſurtout pernicieux. Notre Auteur apporte un exemple qui confirme ſon précepte.

Un Fleuriſte de Provence amorcé par le produit de ſes Renoncules, voulut en accélérer la croiſſance, trop lente au gré de ſes déſirs ; il tenta divers moyens : il garnit ſes pots de crotte de brebis : il y mêla de la colombine. Qu'en arriva-t'il ? Ses plantes réchauffées firent d'abord des merveilles : notre Fleuriſte triomphoit, & calculoit déja la ſomme qui devoit lui en revenir. Eſpérance frivole ! Les têtes des Renoncules s'étoient trop preſſées : les racines fondirent, & il n'en reſta que des brins avortés, des griffes ridées, ſans force & ſans vigueur.

L'Auteur ne veut point qu'on s'arrête à l'influence chimérique des lunaiſons : il réfute *Ferrari* & tous les Partiſans de l'ancienne tradition. Il prétend que la lune ne ſe mêle point du Jardinage, & il ſoutient avec le *Seigneur du Pradel,*

Que l'homme étant par trop Lunier,
De fruits ne remplit ſon panier.

Il a beau proteſter contre ces vieilles pratiques. C'eſt une rêverie dont nos Jardiniers charlatans ne reviendront pas aiſément. Il accumule témoignage ſur témoignage ; celui de la *Quintinie* eſt déciſif : il met les décours au *nombre des réprouvés.*

Le P. *Ferrari* veut qu'on faſſe tremper dans l'eau les Griffes des Renoncules, avant que de les planter : ceux qui veulent enchérir, les arroſent avec du vin. Il faut une main prudente pour ménager tou-

tes ces *Moüillures*. L'article des arrosemens est fort bien traité. Il améne celui de la végétation. C'est un grand morceau de Physique, qui vient s'offrir naturellement à la sagacité de notre Auteur, & qu'il développe en sage scrutateur de la nature. Il met au fait des différentes hypotéses: il réfute le sentiment des autres,& établit le sien. Il a raison de rejetter les *Ames Plastiques* de M. *Hartsoëker*, aussi-bien que le sentiment de ces Philosophes, qui de plusieurs opinions compilées, font comme en Architecture, un ordre composite qui veut tout dire & qui ne dit rien.

Il n'admet ni cribles dans les vaisseaux des plantes, ni *ajustage* dans les sucs calibrés par des *Filieres* prétenduës, avec tant d'Art, qu'ils ne se méprennent jamais dans la route qu'ils doivent enfiler. Les *goutes d'huile*, à la porte des plantes pour y attendre les sucs qui se présentent, sont encore plus

chimériques. Les Anatomiſtes des plantes les plus curieux n'ont rien vû de tout cela. Notre Auteur ne veut point qu'il ſe faſſe aucun triage des matériaux. Les racines des plantes, à qui les pores tiennent lieu de bouche, reçoivent ſans *choix particulier* les ſucs nourriciers dont elles ont beſoin; & comme les alimens que les animaux mangent, ſe changent dans leur corps en chyle, par l'action des fermens qui s'y trouvent; de même le ſuc de la terre s'affine pour être changé en la ſubſtance de la plante, à l'aide de ſes fermens, capables de tranſmuer en leur nature, la ſeve que la circulation y fait paſſer & ſéjourner. C'eſt par cette manœuvre que notre Philoſophe explique la végetation des Renoncules, & c'eſt la réïteration de cette méchanique, qui produit l'accroiſſement inégal & inſenſible de nos plantes,

Comme l'eau eſt le principal

agent de la végétation, qu'elle fournit aux végétaux toute leur nourriture, qu'elle eſt le véhicule des ſucs, des ſels, & de tous les corpuſcules qui deviennent la propre ſubſtance de la plante, on nous apprend ici quantité de curioſités ſur l'eau, & ſur la maniere dont il faut la diſpenſer aux Renoncules.

Le P. d'Ardéne a lû tout ce qu'il y a de plus recherché ſur cet *élément Catholique : Catholicum elementum, in quo omnia.* L'érudition y eſt prodiguée ſur la nature, ſur la couleur, ſur le goût, ſur l'odeur, & ſur les effets utiles ou dangereux de l'eau. La meilleure de toutes les eaux eſt tranſparente, légére, inſipide.

L'eau de neige l'emporte pour la bonté ſur l'eau de pluye. Toute bonne eau s'échauffe aiſément, & ſe refroidit de même, elle eſt fraiche en été, & quelque peu tiéde en hyver : elle mouſſe aiſément avec le ſavon. L'eau de puits eſt la plus

misérable des ressources pour les arrosemens, dit le Pere *Ferrari* dans son élégante *Flore* * ; *pertinaciter gelidus, non refovet ad alimentum, sed frigefacit ad exitium.*

Liger est ici relevé, & ne doit pas être imité, quand il dit que toutes les eaux profitent également aux plantes. Arrosez donc vos Renoncules avec la meilleure eau que vous pourrez. Le soir est le tems de la journée le plus propre à arroser. L'eau désaltére davantage alors, & l'on ne doit pas craindre que le soleil lui communique une dangereuse effervescence. Les plantes, selon les remarques de M. *Hales* traduit par M. de *Buffon*, *passant, surtout la nuit, de l'état de transpiration à celui d'une forte suction*, reçoivent un plus grand avantage des arrosemens, & en conservent le fruit avec plus de sûreté : mille atten-

* Flora lib. 3. cap. 2.

tions délicates en fait d'arrosement intéressent les Renoncules.

Quand elles commencent à pousser, un Fleuriste curieux ne sçauroit prendre trop de précautions pour les garantir des ennemis qui flétrissent leur beauté, attaquent leur santé, & menacent leur vie.

Le plus dangereux de tous est le froid, & si tout froid ne les tuë pas, tout froid un peu considérable les fatigue & les engourdit. On indique les moyens de prévenir ces désordres. Les gelées blanches commencent-elles à se faire sentir? Couvrez vos platebandes avec de forts paillassons. Les gelées redoublent-elles? Redoublez les couvertures.

Ne craignez point de trop couvrir vos Renoncules: vous manquerez plutôt en les couvrant trop peu. On rapporte ici toutes les manieres de les préserver du froid, & de les dégeler, quand elles en ont été surprises. On fait la des-

cription d'un amphitéatre, bien entendu, pour mettre les Fleurs à l'abri de l'injure des tems, & l'on marque ce que *Ferrari*, & d'autres Auteurs ont écrit de plus utile sur la construction des *Serres*. La peinture qu'on fait ici des Renoncules péries par le froid, est capable d'attendrir un Amateur.

On passe en revue les autres ennemis dont les Renoncules ont sujet de se défier. Les *Pucerons*, les *Chenilles*, les *Fourmis*, les *Limaçons*, les *Araignées*, causent les plus grands ravages. On distingue les *Pucerons* en deux escadrons, dont l'un est noir, & l'autre est verd, ils investissent la Renoncule, lui donnent un assaut général, & pompent ce que la séve a de plus fin, & de plus succulent : les vivres ainsi coupées, le bouton dépérit, se desséche, & ne fleurit plus.

La suie fine, le tabac pulvérisé jettés sur les endroits infectés, tuent, ou font déserter cette vile

engeance. Vous réuſſirez encore mieux, en y répandant une forte décoction d'abſinte, ou de centaurée, d'ellébore blanc, ou de colloquinte.

Deux autres adverſaires différens en eſpéce & en couleur traitent encore plus cruellement les Renoncules. Ce ſont les *Chenilles.* Elles attaquent la plante par ſes fondemens, & la cernent peu à peu par le *colet.* Creuſez au pied de la Renoncule, vous y trouverez le voleur, & vous l'écraſerez : que ſi la chenille eſt plus adroite à ſe cacher que vous à la découvrir dans ſes retraites, déroutez-la : changez de place le vaſe : vous éluderez ſes fineſſes, & elle ne l'attaquera plus.

Les *Fourmis* ne ſont pas moins redoutables aux Renoncules ; ce ſont des mineurs infatigables ; ils épuiſent les Fleurs, dévorent les boutons, froiſſent le feuillage, & éventent les racines par le vuide des mines, ou les affament par les

toutes multipliées qui leur coupent les vivres.

Le moyen de s'en défaire c'est de bouleverser la terre, & de renverser leur domicile ; elles périront sous les débris de leurs grottes. Un expédient encore plus assuré, c'est de mettre des bouteilles, où il y ait du miel & de l'eau mêlés ensemble, d'en frotter le goulot avec du miel pur, afin d'amorcer les fourmis ; elles entreront dans les bouteilles, & vous étoufferez les prisonnieres avec de l'eau chaude. Le P. *Ferrari* s'est fort étendu sur ce sujet, & l'élégance de ses expressions Latines invitent à le lire. *

Le pesant *Limaçon* gâte les Renoncules avec sa bave gluante, les picote, & les ronge sans égards. Sa marche argentée le trahit : mais son adresse à picorer, & sa diligence à se cacher, le font échapper aux visites du Jardinier le plus di-

* *Flora. Lib. 3. cap. 4.*

ligent. Notre Auteur lui conſeille de faire le guet à la lueur des lanternes ; il le relancera, & l'empalera à la ſortie de ſes creux inabordables.

L'*Araignée* vagabonde & entreprenante ſe fait une petite loge dans le centre de la Renoncule ; elle s'y met à l'affut des moucherons, qui ne ſe défiant point du piége, ſont accrochés, & s'y trouvent pris. Si vous êtes jaloux de la conſervation de vos Fleurs, rompez toutes ces toiles, vos Renoncules en ſont gênées, & leur nourriture en eſt interceptée. Ne reſpectez point la délicateſſe de l'ouvrage : l'ouvriere confuſe déménagera, tendra ſes filets ailleurs, & vos Renoncules s'en porteront beaucoup mieux.

Il n'eſt point de ſi petit ennemi qui ne cauſe de grands maux : un foible vermiſſeau blanc, délié, pas plus gros qu'une aiguille, fait des playes mortelles aux Renoncu-

les. Il s'attache d'abord au *colet*, déſunit les feuilles, déchire les racines, & pompe les ſucs vitaux qui y abordent pour s'en approprier la ſubſtance la plus délicate ; bientôt la plante s'en reſſent, & tombe dans une maigreur affreuſe : la contagion ſe multiplie, & ſa vie s'éteint.

Ne vous allarmez pas ; remédiez au déſordre naiſſant. Déchauſſez la Renoncule attaquée, obſervez la bleſſure & penſez-la délicatement. Si la playe eſt interne, nettoyez-la juſqu'au vif, ſaupoudrez-la de tabac bien fin, & le vers dénichera. Après cette opération, recouvrez de terre ſéche ce que vous avez découvert de la plante, & elle reprendra vigueur inſenſiblement.

L'Auteur laiſſe ces deſcriptions qu'il a ſçu rendre gracieuſes, toutes ſombres qu'elles ſont, & vient enfin ſe délaſſer agréablement à la vûe de ſes belles Renoncules. Il en

goute toute la douceur : ſon cœur nage dans la joye. » Quelle fineſſe » d'étoffe dans ces Fleurs ! s'écrie-» t-il, quel luſtre éclatant ! que de » ſymétrie dans la diſpoſition des » parties ! que de goût dans l'ajuſ-» tement ! que de ſomptuoſités ! » que de mérite dans le total ! n'y » touchez pas de la main : appro-» chez, prenez une baguette : » examinez tous ces charmes : » voyez ce groupe de Renoncules ; » comme elles ſe développent, ſe » défroncent en ſe dépliant, & » s'arrangent avec grace ! »

Peintres fameux, Sculpteurs célébres, vous pouvez rendre à la piété d'un fils affligé les traits d'un pere reſpectable. On vous défie de rendre jamais comme il faut les traits d'une belle Renoncule.

Brillantes Fleurs vous diſparoiſſez, mais vous ne nous dites pas adieu pour toujours. Votre beauté peut ſe faner, votre feuillage pâlir ; mais votre racine ſurvit à vo-

tre destruction, & reproduira des chef-d'œuvres pareils à ceux qui ont disparu.

Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître ;
Tristes réflexions, inutiles souhaits ;
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables Fleurs, c'est pour jamais.

C'en est assez pour juger de la beauté de ce Traité, qu'on ne peut quitter quand on a commencé de le lire.

ARTICLE

ARTICLE XCIX.

LETTRE AU P. B. J. sur quelques particularités de la vie de Madame la Duchesse de Montmorency, Epouse de Henry Duc de Montmorency ; décapité à Toulouse en 1632.

JE profite M. R. P. du séjour que je fais à Moulins, pour rassembler quelques particularités concernant la vie de Madame la Duchesse de Montmorency, Marie Félice des Ursins, dont la mémoire est ici en vénération. On a donné son Histoire au Public ; cet Ouvrage a même été dressé sur des relations assez fidéles, sur des témoignages dont on ne peut se défier : mais comme on s'y attache beaucoup plus à décrire les actions édifiantes de cette Dame, qu'à faire connoître toute la suite de ses sentimens, & de sa conduite dans

la Révolte du Duc ſon époux ; je me ſuis appliqué à pénétrer cet eſpéce de Myſtére : & je puis bien l'appeller ainſi, puiſque dans une vie du Duc de Montmorency, imprimée en 1699, on fait la Ducheſſe, ſon Epouſe, non ſeulement complice, mais cauſe principale de cette action ; au lieu que dans la vie de Madame de Montmorency, publiée en 1684, on marque poſitivement qu'elle s'y oppoſa de tout ſon pouvoir, qu'elle n'oublia rien pour en détourner ſon mari. Deux relations ſi différentes ſur un point qui a dû attirer toute l'attention des Auteurs, & compoſées l'une & l'autre peu de tems après la mort de Madame de Montmorency, m'ont paru une ſorte de phénoméne hiſtorique, & j'ai crû qu'il étoit bon d'aller encore aux ſources pour dévoiler la vérité. J'oſe vous aſſûrer que j'ai trouvé ici des Mémoires très ſûrs, très détaillés, très propres à donner une

entiere satisfaction sur le fait dont il s'agit.

Vous en jugerez vous même, M. R. P. & si vous trouvez mes découvertes utiles à l'Histoire du XVII. siécle, vous voudrez bien en faire part au Public par la voye de vos Mémoires Périodiques, qui sont un des meilleurs moyens que je connoisse pour discuter toutes sortes de matieres, anciennes ou modernes, historiques ou morales, édifiantes ou purement Littéraires.

Tout le monde sçait qu'en 1632, Henry duc de Montmorency, Maréchal de France, & Gouverneur de Languedoc, entra dans le démêlé de Gaston de France, Duc d'Orléans, avec la Cour; qu'il reçut ce Prince en Languedoc; qu'il arma pour ses intérêts; qu'il fut blessé & pris au Combat de Castelnaudary, & que, malgré tous les mouvements qu'on se donna pour obtenir sa grace, il eut

la tête tranchée à Toulouse.

On sçait encore qu'après cette exécution, la Duchesse de Montmorency reçut ordre de se retirer à Moulins; qu'elle y vêcut plusieurs années en Veuve inconsolable de la perte de son Epoux; qu'elle y pratiqua long-tems tous les exercices de la Piété & de la Charité Chrétienne, sans se consacrer à Dieu par la profession Religieuse; qu'elle fit alors beaucoup de bien aux Dames de la Visitation, leur bâtissant une Eglise, les assistant dans tous leurs besoins temporels; & qu'enfin elle embrassa leur Institut, où elle persevera jusqu'à sa mort en *1666*, étant alors Supérieure de cette Maison, & dans la *66*e année de son âge.

Tout ceci encore une fois est très connu, très célebre même, & l'on se souvient encore plus ici des vertus Chrétiennes & Religieuses de Madame de Montmorency, que de sa naissance & de ses malheurs;

Mais ce que bien des perſonnes trompées par l'Hiſtoire du Duc de Montmorency peuvent ignorer ; c'eſt l'oppoſition que cette Dame témoigna toujours pour l'entrepriſe téméraire de ſon Epoux. Il peut même arriver que pluſieurs de ceux qui auront lû la Vie de Madame de Montmorency, ne ſe ſeront pas aſſez convaincus de ſes diſpoſitions, toutes contraires à cette révolte, parce que l'Auteur n'eſt pas entré, ſur cela, dans un détail auſſi conſidérable qu'il devoit être.

Quoiqu'il en ſoit, voici M. R. P. ce que je vous communique à ce ſujet : plaçons-nous d'abord aux premiers moments du Traité malheureux que fit le Duc de Montmorency avec le Duc d'Orléans, Gaſton de France. Madame de Montmorency ne ſçavoit encore rien de ces engagemens, & quand elle en eut des ſoupçons, elle conjura le Duc ſon Epoux d'abandon-

ner cette Ligue, l'aſſûrant qu'elle ne le verroit point engagé dans une affaire ſi délicate *ſans mourir de douleur*. Ce ſont les termes mêmes dont elle ſe ſervit, & je vous en citerai d'autres que j'ai tirés pareillement de Mémoires très-authentiques; je me réſerve à vous expliquer plus bas quel eſt le mérite de ces Monumens, & quel fonds on doit faire ſur leur témoignage.

M. de Montmorency ne pouvant plus cacher ſes deſſeins à la Ducheſſe, lui montra la lettre qu'il avoit reçuë du Duc d'Orléans. Elle ne contenoit que ces mots: *j'ai recours à vous comme à mon dernier refuge, vous pouvez me ſauver ſans vous perdre, je viens me jetter entre vos bras.* M. de Montmorency expliqua enſuite les raiſons qui l'attachoient à Monſieur, les eſpérances qu'il avoit conçues de cette entrepriſe, & les divers moyens

qu'il comptoit mettre en œuvre pour la faire réussir ; à quoi la Duchesse ne répliqua que par ces paroles : *Hélas ! si j'ai tant craint quand je vous ai vû servir le Roi, que ne craindrai-je pas quand vous serez armé contre lui ?* Ceci se passa la veille même de l'entrée de Gaston dans la ville de Beziers, où M. de Montmorency se trouvoit pour lors avec son Epouse.

Le Prince rendit visite à la Duchesse qui étoit malade ; après les premiers complimens, il la remercia de ce qu'à sa considération M. de Montmorency lui donnoit un azile dans la Province de Languedoc.

Gaston parloit ainsi, ne doutant pas que la Duchesse n'eût approuvé l'entreprise, parcequ'elle étoit niéce de la Reine Mere, plus mécontente que personne du Cardinal de Richelieu, qui disposoit absolument des volontés du Roi. Mais la réponse de Madame de

Montmorency fit voir des ſentimens tout contraires. *Monſieur*, dit-elle à Gaſton, *ſi M. de Montmorenci avoit pû déférer aux conſeils d'une femme, il ne vous auroit jamais reçu dans ſon Gouvernement :* & cette déclaration ſi énergique, fit tant d'impreſſion ſur le Prince, qu'il diſoit encore long-tems après qu'elle lui *avoit frappé au cœur.*

Deux ans après la mort de M. de Montmorency, le Duc d'Orléans paſſa par Moulins, & ſe détermina, malgré bien des irréſolutions qui faiſoient le fond de ſon caractére, à voir la Ducheſſe. Il l'entretint aſſez long-tems, & au ſortir de l'entre-vûe, il dit en préſence de ſes Courtiſans : *cette Dame parla toujours en Sage, aujourd'hui elle parle en Sainte. Ses ennemis ſont ceux de qui elle n'a pas le mot à dire.* Enſuite il la juſtifia hautement du reproche que quelques perſonnes lui faiſoient,

d'être entrée dans l'affaire de Languedoc, & d'y avoir engagé son mari. Il répéta, dans cette occasion, les paroles qu'elle lui avoit dites à Beziers, & que j'ai rapportées plus haut; à quoi il ajouta : *je ne m'offensai point de cette déclaration, ne doutant point de son affection pour la Reine, ma mere, & pour moi, & étant aussi persuadé de sa vertu.*

Tout ceci, M. R. P. est contenu dans les Mémoires que je vous ai indiqués. Je n'en fais ici que l'abregé; & ces Mémoires ont été dressés par des gens qui ont interrogé les contemporains & les Officiers * de Madame de Montmorency. Il y a dans cette ville, soit chez les Dames de la Visitation, soit ailleurs, bien des personnes

* Les principaux qu'on trouve cités dans ces Mémoires, sont Madame de la Barge, Dame d'honneur de Madame de Montmorency, & M. Hurault son Secretaire.

qui ont vêcu avec ceux que cette Dame entretenoit des détails de sa vie. Cela forme une tradition encore très récente, & les écrits que je vous cite, que j'ai sous les yeux, en sont le résultat fidéle.

Or je vous demande si l'on doit croire, après cela, que Madame de Montmorency ait conseillé la révolte à son mari, qu'elle l'ait forcé, par ses importunités, d'y entrer: c'est toutefois ce qu'assure l'Histoire de ce Seigneur.

Je n'incidente point ici sur les autres mauvaises qualités de cet ouvrage; sur le style qui n'est rien moins qu'un modéle; sur les digressions qui reviennent sans cesse; sur les allusions gotiques aux faits de l'antiquité; sur le tour suranné de toute cette composition. Il me suffit, pour l'objet que j'ai en vûe, de vous faire observer que le troisiéme Livre de cet Anonime est rempli de faussetés, en ce qui concerne Madame de Montmorency.

Qu'y-a-t-il, par exemple, de plus calomnieux que les deux traits ſuivans ?

Page 372, l'Auteur dit que le Duc eut un grand démêlé avec ſa femme, & qu'après beaucoup de raiſons qu'il apporta pour ne point ſuivre les ſentimens de cette Dame, entierement déclarée pour la révolte, il ajouta d'une voix émûe : *hé bien ! Madame, vous le deſirez, je le ferai pour contenter votre ambition, mais ſouvenez-vous qu'il ne m'en coutera que la vie.*

Page 525, le même Ecrivain dit : *que la Ducheſſe de Montmorency doit verſer autant de larmes qu'il y aura de momens dans ſa vie, pour la déplorable perte qu'elle s'eſt attirée elle-même, par les conſeils qu'elle donna au Duc ſon mari.*

Si cette Hiſtoire imprimée en 1699, n'eſt pas une ſeconde édition, il faut que le trait qu'on vient de citer ſoit une mauvaiſe compi-

lation, une eſpéce de rapſodie de quelques bruits populaires, qui s'étoient répandus contre la Duchesse, auſſi-tôt après la cataſtrophe de Toulouſe; & je veux bien convenir qu'alors les ennemis de la Maiſon de Montmorency tâcherent d'envelopper l'Epouſe dans l'affaire de ſon mari, perſuadés qu'elle devoit avoir été du complot, parcequ'elle étoit niéce de la Reine Mere. Mais enfin ceux qui ont eu des liaiſons particuliéres avec la Ducheſſe, ceux qui l'entretinrent durant ſa longue ſolitude de Moulins, ont beauconp mieux penétré le fond des choſes: en un mot je ne fais pas difficulté de préférer les Mémoires dont je me ſers ici, à la relation de l'Hiſtorien anonime de M. de Montmorency; d'autant plus que cet Auteur ſe trompe ſur bien d'autres Articles qui regardent encore la Ducheſſe: je vais remarquer quelques-unes de ces erreurs.

Il dit 1°. que Madame de Montmorency étoit à Besiers lorsqu'elle apprit la mort de son mari : or il est certain qu'elle demeuroit pourlors dans sa maison de Pezens.

2°. Qu'elle se plaignit du Roi en ces termes : *après cela peut-on l'appeller Juste !* pour marquer son indignation de la Sentence de mort, qui avoit été prononcée & exécutée à Toulouse : ce trait est absolument faux ; il est marqué dans nos Mémoires qu'il ne lui échappa aucunes plaintes contre la personne du Roi.

3°. Que les parens de Madame de Montmorency l'avoient destinée à être Religieuse : les Ecrits que j'ai sous les yeux disent positivement le contraire. Je vous ennuyerois, M. R. P. si je voulois relever toutes les méprises de cet Auteur. Ceux qui jugeront à propos de le réimprimer dans la suite, pourront toujours le rectifier sur les points que je viens de mar-

quer, & ils n'auront, pour cela, qu'à lire l'article de vos Mémoires où vous insererez ma Lettre. Je ſuis, &c.

à Moulins, le 25 Avril 1747.

ARTICLE C.

RECHERCHES SUR LA langue Latine ; principalement par rapport au verbe, & à la maniere de le bien traduire, premier volume in-12, *pag. 546. A Paris chez Valleyre, rue & vis-à-vis S. Séverin à l'Annonciation, & chez N. le Clerc au Palais, au second Pilier de la grand'salle 1747.*

ON a vû des Orateurs, des Capitaines, des Politiques laisser à leurs enfans des instructions très-utiles pour marcher sur les traces de leurs peres.

Ces Mémoires secrets où l'on marquoit avec exactitude tous les écueils qu'il y avoit à éviter, & la maniere d'y réussir, n'étoient pas ce qu'il y avoit de moins précieux dans la succession. Des conseils fondés sur l'experience, &

dont la sincerité ne sçauroit être suspecte, ont tout ce qu'il faut pour persuader.

Le Livre que nous annonçons n'est pas dans un genre si propre à exciter ni la curiosité ni l'émulation; c'est un pere qui communique à son fils les recherches qu'il a faites sur la langue Latine. Il semble que c'en soit assez pour prévenir contre l'ouvrage. Cependant malgré toutes les préventions, il sera d'une grande utilité à un très-grand nombre de personnes, à qui il n'est pas permis de dédaigner la langue des Maîtres du monde, & qui sont même obligés, par état, d'en étudier toutes les beautés. Combien de Colléges où l'on forme la jeunesse aux Belles-Lettres, & où l'on fait profession d'enseigner la Latinité! C'en est plus qu'il ne faut pour épuiser plus d'une édition. Si l'on ajoute à la multitude des Professeurs de Grammaire, les Traducteurs des

Auteurs de l'ancienne Rome, qui ne ſçauroient traduire ni fidelement, ni peut-être élégamment, s'ils n'ont une connoiſſance très-exacte de la force des mots & du tour de la phraſe, ce ſont encore autant de Lecteurs, dont l'Auteur des Recherches eſt aſſuré. Je n'oſe pas mettre en ligne de compte ces hommes de Lettres qui vivent dans un commerce ſecret, avec tout ce que la Gréce & l'ancienne Italie ont eu de fameux Ecrivains. Il y en a peut-être plus qu'on ne penſe de ces Eſprits ſolides, qui ne ſe laiſſent point entrainer par le goût du tems: mais comme on n'oſe aſpirer publiquement à cette gloire, il eſt plus à propos de s'en taire.

L'Auteur n'a pas mis ſon nom à la tête du Livre, mais on le connoîtra ſans peine par ces paroles, qu'on lit dans la Lettre qu'il écrit à ſon fils, & qui tient lieu de Préface. (*Je me ſuis bien trouvé d'a-*

voir autrefois prouvé par l'Hiſtoire quelles furent les maximes de l'ancien uſage général des Fiefs en France, matiere par elle-même très-ſéche,) il n'eſt gueres poſſible que l'Auteur d'un pareil ouvrage de Juriſprudence puiſſe être inconnu.

Ce ne ſont pas ici les premieres recherches qui ayent été faites ſur la langue Latine. Pluſieurs Sçavans Humaniſtes ſe ſont exercés avec ſuccès en ce genre d'érudition, & le Public, dans le tems où ils écrivirent, eſtima leur travail & en connut le prix. Laurent Valle, Henri Etienne, Schioppius, le Pere Vavaſſeur, pluſieurs autres ſe ſont ſignalés dans cette carriere, & le Pere Turſelin en s'attachant aux Particules s'eſt acquis une grande réputation. Cette conſidération n'a pas dû empêcher l'Auteur des nouvelles Recherches de paroître à ſon tour ſur les rangs; ce qui lui eſt d'autant plus permis,

qu'il ſe propoſe principalement ce qui regarde le verbe, & la maniere de le bien traduire.

Ces diſcuſſions grammaticales ſont ſi épineuſes & ſi déſagréables qu'on a tâché d'égayer le Lecteur par les autorités qui ſont produites, & afin *que de tems à autre le champ épineux de la diſcuſſion de la ſignification du verbe ſe convertiſſe en une colline fleurie*, on a cité *les ſtrophes les plus brillantes de Santeuil... le plus grand* Poëte *ſans contredit de tous les Poëtes Latins qui ayent paru depuis mille ans.* On peut aſſurer l'Auteur que les vrais Critiques, qui joignent à la connoiſſance de la Grammaire le goût de la grande Poëſie, ce que les Grammairiens n'ont pas toujours, ne céderont pas à ſon autorité. Vida, Buchanan, Commire, Rapin, Wallius, pluſieurs autres ne perdront rien de leur réputation par cet Arrêt. Du reſte ſi l'on a cité Santeuil, ce n'eſt pas

qu'on juge ſon autorité en ce qui regarde la pureté de la diction, auſſi reſpectable que celle de Ciceron ni de Tite-Live. On s'explique ſur cet article comme il convient.

L'Auteur a été dans la néceſſité d'examiner bien des ouvrages qui concernent la Langue Latine, & il eſt bon de ſçavoir ce qu'il en penſe. Calepin en conſéquence des augmentations qu'on y a faites eſt nommé le Tréſor de la Langue Latine : mais ce Dictionnaire n'eſt pas plus ſûr quand il détermine la ſignification de chaque verbe que ne l'eſt le Novitius. L'Auteur avertit auſſi p. 123. que par la vérification qui a été faite des paſſages de Ciceron qui ſont cités dans l'Apparat, il n'y en a preſqu'aucun ſur lequel cet Apparat ne contienne quelque erreur, ſoit dans le numero, ſoit par le retranchement de ce qu'il y avoit de plus inſtructif dans le paſſage, ou enfin par quelqu'autre inexactitude.

On connoît par là qu'il ne faut pas tellement compter ſur les Dictionnaires, qu'on ſe diſpenſe de conſulter les ſources, ſi la choſe en vaut la peine. Quoiqu'il y ait des Dictionnaires très-eſtimables, & dont on ſe ſert plus volontiers que des autres, parce qu'effectivement ils méritent cette préférence, il n'eſt guéres poſſible qu'il n'y ait des mépriſes dans une ſi grande multitude de citations. L'humanité n'eſt pas capable d'une attention ſi conſtante. On ne doit pas ceſſer d'avoir recours à ces ſortes de Livres ſous prétexte qu'il n'en eſt aucun qui n'eût beſoin d'un *Errata* plus ou moins ample, non ſeulement pour corriger les fautes d'impreſſion, mais auſſi pour corriger celles qui regardent la ſignification des mots & la fidélité des citations.

Peut-être ſe rencontrera-t-il quelque Cenſeur fâcheux qui dira à quoi bon faire tant de recher-

ches inutiles dans un tems où l'on n'écrit plus en Latin ? C'eſt aſſez de pouvoir entendre les Auteurs qui ont écrit en cette Langue, & on peut y réuſſir ſans s'épuiſer par tant d'obſervations. Il eſt aiſé de répondre que ceux qui ſe ſeront préparés à la lecture des Anciens par l'étude de ces recherches & autres ſemblables, les liront avec beaucoup plus de plaiſir. De plus, les Traducteurs feront-ils jamais une traduction qui mérite d'être à côté d'un excellent Original, s'ils n'en connoiſſent parfaitement la Langue, & quelqu'étude qu'on en faſſe, la connoît-on jamais aſſez ?

On ne ſera pas ſurpris que nous n'entrions pas plus avant dans l'Ouvrage que nous annonçons. Ceux pour qui l'Auteur l'a composé, ne manqueront pas de le lire avec ſoin & d'en profiter ; il n'eſt nullement néceſſaire de les y exhorter,

ARTICLE CI.

RE'PONSE D'UN AUTEUR de ces Mémoires au Problême de Physique, proposé par M. de Fontenarville, dans le second vol. de May 1747. pag. 1144.

NOus avons proposé nous-mêmes plus de vingt fois ce Problême dans nos Mémoires, & nous croyons même en avoir tout autant de fois donné ou indiqué la résolution d'une maniere générale: pourquoi dans la terre on trouve non seulement dans les carrieres de Montmartre, mais dans toutes les carrieres du monde les corps pesants transposés au-dessus des corps les plus légers, & nommément les métaux, l'or, le plomb, le Mercure au-dessus des pierres, des terres &c. la terre au-dessus de l'eau & de l'air même? Est-ce que dans toutes les cavernes souterraines pleines d'air, la voute

de ces cavernes n'eſt pas plus peſante que l'air qui eſt au-deſſous ? Or la terre eſt dans tous les pays caverneuſe, & ſous une caverne on trouve ſouvent une autre caverne, plus grande même. Rien n'eſt moins conforme à l'obſervation que le mot de M. Derham, *que tout le corps de la terre eſt rangé de maniere que chaque partie occupe la place qui convient à ſa peſanteur ſpecifique.* Et M. de Fontenarville a grande raiſon *d'anathématiſer* comme il dit *les rêveries indécentes de Burnet* &c. qui doute que ces tranſpoſitions viennent de Dieu ? Le Docteur Woodward Anglois auſſi, mais plus religieux que Burnet, vouloit pourtant comme M. Derham que la peſanteur ſpécifique eût droit d'arranger les choſes dans la terre, ſur quoi Camerarius Allemand eut de grandes diſputes à ſoutenir avec lui. Dès ce tems-là nous fimes remarquer que la tranſpoſition étoit trop générale

nérale dans tout le corps de la terre, pour n'être pas l'effet d'un art ſupérieur, comme elle l'eſt dans nos corps, dans ceux des animaux & des plantes, en un mot dans tout ce qui s'appelle corps organiſés. Cette tranſpoſition ſçavante eſt le nœud même de l'organiſation & de la circulation de toutes choſes. C'eſt par là nommément que tous les corps ſont des machines admirables. M. de Fontenarville paroît croire ce phénomene *contraire aux expériences & aux loix des Méchaniques, ſuivant leſquelles tous les corps tendent vers le centre de gravité, en proportion du plus ou du moins de peſanteur ſpécifique.* Rien au contraire ne conſtate mieux cette loi : car tous ces corps qu'on trouve tranſpoſés ſous terre ne ceſſent point de tendre & manifeſtent leur tendance à tout moment, lors même qu'ils paroiſſent la contredire. Par exemple la plûpart des eaux qu'on voit ſous terre

ſont coulantes de caverne en caverne. Or elles ne coulent que parce que l'air ſeul qui eſt plus léger s'oppoſe comme ici ſur terre à leur écoulement. Si la terre qui eſt plus peſante s'y oppoſoit, cette eau ne couleroit pas : mais elle s'y trouve diſpoſée en pente & oblige l'eau de s'y conformer. Il n'y a que cette diſpoſition en pente & en cavernes qui ſoit, non pas contraire, mais ſupérieure aux loix de la Méchanique. Il en eſt tout ſimplement de la terre à cet égard comme d'une maiſon faite avec art. On y diſpoſe les murailles, les voutes, les corridors, les planchers, de maniere que tous les élémens & les corps y ſont tranſpoſés, & qu'on y trouve de l'air dans le plus bas, dans la cave, du vin; de l'eau dans le grenier, & de la terre, des pierres; du bois, du fer, de l'or même ſi on veut au donjon. Voilà dequoi l'art eſt capable, l'art même des hommes, & à plus forte raiſon l'art de

Dieu, qui du reste évidemment n'a pas voulu que le globe terrestre ne fût qu'un ramas spécifique & purement brut, méchanique & inutile, de pure terre toute placée immédiatement autour du centre, d'eau pure toute concentrique à cette terre, & d'air pur tout rassemblé concentriquement au-dessus de cette eau. Dieu a fait les loix de la méchanique, nulle-part il ne les a détruites. Tous les corps ont leur pesanteur spécifique. Mais Dieu a fait ces loix méchaniques librement, & ne s'y est point lui-même asservi. Il y a dérogé sçavamment, c'est par là qu'il a multiplié les corps comme à l'infini, & qu'il a donné à l'Univers sa beauté, & tant de sortes de beautés. *Souvent un beau désordre est un effet de l'Art*, chez les hommes, & toujours chez Dieu : ce que Burnet appelle désordre n'étant qu'un pur chef-d'œuvre de l'Art Divin.

ARTICLE CII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

PROVINCES-UNIES.

D'AMSTERDAM.

CHez Isaac Tirion : *Traité de Jurisprudence* &c. Traduit du Latin de M. Corneille Van Bynkershoëk 2. vol. Gr. 8° *Holl.*

Chez Jacques Van Heun: *Traité des blessures faites par les armes à feu.* Item *des effets du Tonnerre.* Par Jacques Van der Haar Chirurgien de l'Hôpital de Bois-le-Duc *grand 8° Holl.*

Plusieurs traités de la *révolution arrivée dans les Provinces-Unies* en 1747 par l'élevation du Prince d'Orange au Stadhouderat, de même que plusieurs piéces de vers à ce sujet.

FRANCE.

De Lyon.

Histoire abrégée de la Vie, des Vertus, & du Culte de S. Bonaventure &c. écrite par un Religieux Cordelier. *Chez la Veuve De la Roche & fils & les freres Duplain 8°. pp. 213, & se trouve à Paris chez Quillau fils rue S. Jacques.*

Ce Livre est dédié au Prévôt des Marchands & aux Echevins de la Ville de Lyon, parce que S. Bonaventure est un des Patrons de cette Ville. On trouve ensuite un avertissement des Libraires, pour annoncer qu'on a fait deux éditions de cet ouvrage, l'une in-8°. qui est chére, ayant coûté beaucoup de frais, & l'autre in-12 qui sera plus à la portée de tous les Acheteurs. Cela est suivi d'une Préface où l'Auteur remarque les sources où il a puisé; la distri-

bution de tout l'ouvrage, & l'attention qu'il a eu d'être laconique. *On rendra compte de ce Livre dans un Article de nos Mémoires; mais nous ne pouvons différer le juſte éloge que méritent les Imprimeurs qui le publient; c'eſt une des belles Entrepriſes de Typographie qui ayent été faites depuis longtems, & cela doit faire oublier tous les défauts qu'on reprochoit autrefois aux Editions de Lyon.*

De Poitiers.

Traité de l'Ortographe Françoiſe en forme de Dictionnaire. Nouvelle Edition conſidérablement augmentée. *Chez J. Felix Faulcon Place & vis-à-vis Notre-Dame la Grande, 8°. pages 618.* Ce Livre déja connu, eſtimé, & fort protégé par des Mécenes illuſtres, acquiert dans cette Edition un nouveau degré de mérite. On y a fait entrer un grand nombre de mots qui manquoient dans

les précédentes ; & le Libraire a donné des soins particuliers pour la correction de tout l'Ouvrage. *On le trouve aussi à Paris chez J. Martin Libraire, rue S. Jacques, à l'Etoile.*

De Paris.

Discours sur la gloire des Héros. Par M. Fleuri Prêtre. *Chez la Veuve David &c.* Brochure. Ce Discours a, comme les Sermons, un Exorde & deux parties. Dans l'Exorde on dit que tout le monde s'accorde à reconnoître, à célébrer la gloire des Héros ; que ce n'est là ni un préjugé de l'enfance, ni un sentiment dicté par la coutume, ni un fruit de l'éducation. On promet ensuite de montrer *ce que fait le Héros pour le monde, & ce que le monde fait pour le Héros : les services qu'il rend, & les services qu'il reçoit.* C'est toute la division. Dans la premiere partie on peint les qualités du héros, la grandeur

des ſentimens, l'étenduë des connoiſſances, la prudence dans les conſeils, l'intrépidité dans l'exécution, & cela eſt terminé par l'éloge du Roi, vrai modéle d'héroïſme. La ſeconde Partie eſt un détail des honneurs que tous les peuples ont rendus aux Héros. Les Grecs & les Romains fourniſſent ſur cela des exemples illuſtres; on fait voir que les Nations plus modernes ne décorent pas moins les grands hommes, & à cette occaſion l'Auteur expoſe avec aſſez de nobleſſe toutes les diſtinctions, qui ſont aujourd'hui la récompenſe des vertus héroïques. Ce diſcours eſt l'Ouvrage d'un homme d'eſprit, on lui ſouhaiteroit un peu plus d'exactitude dans les expreſſions, & de naturel dans le ſtile.

Piéces de Poëſie qui ont remporté le prix de l'Académie Françoiſe depuis 1671 juſqu'à 1747. Chez Coignard Imprimeur de l'A-

cadémie. *In-12. pages 338*. On voit ici d'un coup d'œil, tous les Poëmes qui ont été couronnés par l'Académie. Si ces Piéces n'étoient pas déja connuës, nous leur donnerions encore les éloges qu'elles méritent. L'Edition eſt gracieuſe, & ne peut manquer de faire plaiſir au Public.

C. Guillaume Libraire ſur le petit Pont débite un très-petit recüeil comprenant l'*Araignée*, la *Puce*, le *Perroquet*, l'éloge *des Normands*, l'éloge *de la Mouche*, & le tout ou preſque tout eſt intitulé *Etrennes aux Dames* : Ce ſont de petites deſcriptions ſur ces divers ſujets. Il s'y trouve quelques obſervations d'Hiſtoire naturelle, quelques traits tirés du *Theatrum vitæ humanæ*, avec des moralitez ironiques, qui peuvent amuſer quelques moments.

Jean de Nully, Libraire, Grand'-Salle du Palais, à l'Ecu de France

& à la palme, a achevé d'imprimer & vend le 3e Tome du *Traité des Teſtamens, Codiciles, Donations, à cauſe de mort, & autres diſpoſitions de derniere volonté.* Ouvrage de M. *Furgole* Avocat au Parlement de Toulouſe. Nous avons fait connoître les deux premiers tomes : dans celui-ci, les matieres ſont traitées avec la même étenduë, la même exactitude, la même diſcuſſion, & ſuivant la même méthode. Ce volume relié ſe vend 8 liv.

Diſſertation ſur les vertus & les uſages de l'eſſence Balſamique, Stomachique & Antivermineuſe. Par M. de Paſturel. Chez Meſnier rue S. Severin &c. *Brochure.*

Cet ouvrage imprimé en 1745. avoit échappé à nos Mémoires. La réputation qu'acquiert de jour en jour *l'Eſſence Balſamique* peut encore le faire regarder comme nouveau. L'objet de cette diſſertation eſt d'aſſurer le public que

ce remede est composé de ce qu'il y a de meilleur en fait de vulnéraires, de Cordiaux, d'incisifs, tant du régne Vegetal que Mineral, le tout préparé sans aucun Corrosif. 2°. D'exposer diverses maladies où l'on peut user de cette essence; le Catalogue en est nombreux: cependant l'Auteur proteste qu'il s'est *renfermé dans des bornes raisonnables*, & qu'il ne parle qu'après des expériences réiterées. 3°. D'enseigner l'usage de ce remede; c'est ce qu'il faut voir dans l'écrit même qui est clair & méthodique. 4°. D'instruire les soupçonneux ou les Critiques des bons effets de ce spécifique, en leur produisant des attestations fort circonstanciées. Nous pouvons ajouter à cette derniere partie les témoignages très récents de M Frecourt Chirurgien Major de l'Hôpital Militaire de Rocroi. Nous avons vû l'authentique de ces Lettres faisant foi que l'Essence Balsamique

de M. *Paſturel* avoit été employée avec un très-grand ſuccès contre les attaques d'apoplexie, les péripneumonies, & les fiévres malignes qui régnent depuis quelque-tems dans cet Hôpital de Roçroi.

En réfléchiſſant ſur tous les Symptomes de ces maladies, tels que les décrit M. Frecourt, il nous vient en penſée qu'à Rocroi l'on aura peut-être uſé de viandes infectées, c'eſt-à-dire de Bêtes mortes ou malades de la peſte qui régne en Flandre & qui a parcouru pluſieurs de nos Provinces. Ce ſont en effet toutes les mêmes indications qu'on a vû ſi ſouvent répétées dans nos Mémoires, en particulier dans le 1. vol. de mai. Or ce ſeroit aſſurément une expérience à faire que d'uſer de l'*Eſſence Balſamique* de M. de Paſturel, non-ſeulement à l'égard des hommes, mais auſſi pour ſauver la vie aux bêtes à corne dans le pays où l'on ſe plaint encore de la mortalité. Ce n'eſt qu'une ouver-

ture que nous donnons ici, mais la composition de ce remede, ses bons effets, la facilité de l'acquérir & ce que nous connoissons de la maladie des Bestiaux, nous autorisent à indiquer cette tentative.

M. de Pasturel demeure à Paris rue des Gravilliers, chez M. de Clermont, près la rue des Vertus. Les Bouteilles de l'Essence Balsamique sont de 6, de 12 & de 24 liv.

Lucii Cæcilii Lactantii Opera omnia, Editio novissima quæ omnium instar esse potest ad LXXX. & amplius MSS. Codices, editosque XL. collata & emendata, atque notis uberioribus illustrata, *cui manum primam adhibuit Joan. Bapt. le Brun Rothomagensis*, extremam imposuit Nicolaus Lenglet Dufresnoy, Presbyter ac Theologus Parisiensis. 4°. 2 vol. apud Joannem de Bure Bibliopolam ad ripam Augustinianorum M. DCC. XLVII. Nous parlerons avec plai-

fir & en détail de cette belle Edition de Lactance dans un Article de nos Mémoires ; & le Livre suivant, qui est aussi très-beau & très-curieux, nous occupera bientôt.

Traité de la Fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux, ou l'Art de la Corderie perfectionné. Par M. Duhamel du Monceau de l'Académie Royale des Sciences de la Société Royale de Londres, Inspecteur de la Marine dans tous les Ports & Havres de France. De l'Imprimerie Royale. 4°. pp. 464. sans la Préface & les Sommaires qui en comprennent XL.

Histoire Universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduit de l'Anglois, tom. VIII, contenant l'ancien état de l'Italie jusqu'à la fondation de Rome. Description de l'Italie. Son an-

cien état, & ſes premiers Habitans. Les Anciens Rois d'Etrurie, du Latium & d'Albe. L'Hiſtoire depuis Romulus juſqu'au Gouvernement Républicain. L'état de Rome ſous les Conſuls, juſqu'à ſa priſe par les Gaulois. Depuis ſa priſe, juſqu'à la premiere guerre Punique, juſqu'à la fin de la ſeconde, juſqu'à la deſtruction de Carthage, & la ſédition des Gracques, juſqu'à la Dictature perpétuelle de Sylla. *Enrichie des Figures & des Cartes néceſſaires. in 4°.* A Amſterdam & à Leipſic, & ſe trouve à Paris chez Montalant, qui a des corps complets de cet ouvrage, & donne ſéparément les volumes dont on a beſoin.

Conduite des Confeſſeurs dans le Tribunal de la Pénitence, ſelon les Inſtructions de S. Charles Borromée, & la Doctrine de S. François de Sales. Troiſiéme édition, revûe, corrigée, & conſidérable-

ment augmentée. *Chez Gabriel-Charles Berton, rue S. Victor, proche S. Nicolas du Chardonnet, au Bon Pasteur* in 12.

On trouve chez le même Libraire plusieurs éditions nouvelles de Livres de Piété, qui ont eu de la réputation, comme

Instructions de S. Charles Borromée aux Confesseurs de son Diocèse, &c.

Présence de Dieu, qui renferme tous les principes de la vie intérieure; par le Pere de Gonnelieu, de la C. de J.

Préparation au passage du tems à l'éternité, pour les malades; traduite de l'Espagnol du P. Eusebe Nieremberg de la C. de J.

Vérités & pratiques Chrétiennes, avec des exemples & des réflexions; par le P. de Mareuil de la C. de J.

Commencement & perfection de la Sagesse; la fuite du péché, & l'Amour de Dieu; traduits du Latin du P. *Comitin Jésuite;* par le P. de Mareuil, J.

Le Sieur Ch. Libraire à Paris, & très-zélé pour les belles Editions, nous écrit la Lettre ſuivante, en nous envoyant *le Theophraſte, le Phedre & le Terence de Glaſcou.* Ces trois Ouvrages ſont des années 1741, 1742, 1743.

» Je vous avois promis, M. R. P. » de vous communiquer le Théo- » phraſte, imprimé à Glaſcou, » dont on vous parle avec tant » d'éloges dans la Lettre *ſur la dé-* » *cadence de la langue Greque*, qui » vous a été adreſſée, & que vous » avez inſérée dans votre Journal » du mois de Février dernier. Celui » qui vous écrivoit alors n'avoit » apparemment pas vû cette Edi- » tion, puiſqu'il avance que le » Grec eſt à la tête, & le Latin de » Caſaubon enſuite. Vous voyez » que l'un eſt vis-à-vis de l'autre; » du reſte il loue avec raiſon le ca- » ractere Grec; il eſt des plus » magnifiques. Pour le papier, » je ne ſuis pas de ſon avis, il

» n'eſt aſſurément ni beau ni bon.
» Les éloges qu'il donne au papier
» du Théophraſte conviennent
» bien mieux à celui du Terence
» ſorti des mêmes Preſſes, & que
» je vous envoye, ainſi que le Phe-
» dre, afin que vous en jugiez &
» qu'en faiſant connoître ces trois
» Ouvrages, en leur donnant les
» juſtes éloges que mérite leur Im-
» primeur, vous l'engagiez à faire
» paſſer en France les autres Li-
» vres dont il a pû enrichir la Ré-
» publique des Lettres. Il y a toute
» apparence que les troubles d'E-
» coſſe nous ont juſqu'ici privé de
» cet avantage; je ſuis, &c. »

Voici encore une très-élegante Edition : c'eſt celle *de Juvenal & de Perſe*, que nous donne M. Phylippe le fils, Auteur déja très-connu par ce genre de travail.

Le texte a été revû avec ſoin; on a raſſemblé les vies de ces deux grands Poëtes; à la tête de Juvenal

on a mis la dissertation de Rigault, adressée, il y a plus de 130 ans, à M. de Thou: *on trouve ce Livre chez Grangé.*

Cours de Mathématique, qui contient toutes les parties de cette Science, mise à la portée des Commençans, par M. Chrétien Wolf, Professeur de Mathématique & de Philosophie dans l'Université de Hall, Membre des Académies Royales des Sciences de France, d'Angleterre & de Prusse. Traduit en François, & augmenté considérablement par D ***, de la Congrégation de S. Maur, en trois vol. *in*-8°. Tome premier, qui renferme l'Arithmétique, l'Algebre, la Géométrie, la Trigonométrie Rectiligne, la Mécanique, l'Hidrostatique, l'Airométrie & l'Hydraulique. Tome second, qui comprend l'Optique, la Catoptrique, la Dioptrique, la Perspective, la Géographie, la Chrono-

logie, la Gnomonique, l'Astronomie & la Navigation. Tome troisiéme, qui traite de la Fortification, de l'Attaque & de la Défense des Places, de l'Artillerie, des Feux d'Artifice, & de l'Architecture.

A Paris, Quay des Augustins, chez Charles-Antoine Jombert, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, au coin de la rue Gît-le-cœur, à l'Image Notre-Dame. 1747, avec Approbation & Privilége du Roi.

Théâtre de la Guerre, ou, Carte nouvelle du Duché de Brabant, partie de la Hollande, Duché de Gueldre, & du Comté de Zutphen, dressée sur les meilleures Cartes levées dans les Pays, singulierement sur celles de Medtman, Visscher, Homann, Friex, le P. le Clerc Jesuite, sur la grande Carte de Covens & Mortier, & autres Mémoires particuliers, & présentée au Roi.

Cette Carte diviſée en 24 feuilles, outre la forme d'un Livre portatif pour l'uſage de Mrs les Officiers des Troupes de Sa Majeſté que l'on a eus principalement en vûe, peut recevoir deux autres formes.

Premiere, toutes les feuilles jointes enſemble font une ſeule Carte.

Seconde, jointes 4 par 4, elles feront 6 Cartes de grandeur ordinaire d'Atlas. Chacune de ces feuilles contient plus qu'il ne faut d'étendue pour y voir tous les différens mouvemens des Armées, Batailles, Siéges, &c. On a mis en tête une petite Carte générale, diviſée pareillement en 24 carreaux, numérottés des mêmes chiffres qui ſe trouvent ſur les feuilles qui correſpondent à chaque quarré.

Se vend à Paris, avec privilége du Roi, chez d'Heulland, rue & près l'Hôtel Serpente, chez M.

Martin, Officier du Roi. Et l'on avertit le Public, que comme il se trouve des gens qui copient cet Ouvrage, l'Auteur a pris la résolution de signer les Exemplaires.

TABLE DES ARTICLES du mois de de Septembre 1747.

Art. XCI. *Le Théâtre Anglois*, *T. V.* Suite de l'article LXXIII. au mois d'Août, *Venise sauvée*, Tragédie de M. de la Place. 1733

Art. XCII. *Mémoires de la Société Royale des Sciences d'Upsal*, *pour l'année 1741.* 1762

Art. XCIII. *Les Préjugés du Public*, *T.* 2. Suite de l'article LXXXVI. du mois d'Août. 1780

Art. XCIV. *Le Libertinage combattu par le témoignage des Auteurs Profanes.* 1811

Art. XCV. *Discours de l'utilité du*

Fragment de Manethon, &c. par M. l'Abbé Richer. 1822

Art. XCVI. *Relation de la fontaine bouillante de Dax.* Par M. le M. de Secondat. 1826

Art. XCVII. *Les glorieuses Campagnes de Louis XV. &c.*

Nouveau Recueil des Troupes légeres, &c. 1841

Art. XCVIII. *Traité des Renoncules &c.* 1849

Art. XCIX. *Lettre au P. B. J. sur quelques particularités de la vie de Madame de Montmorency, &c.* 1873

Art. C. *Recherches sur la langue Latine, &c.* 1887

Art. CI. *Réponse d'un Auteur de ces Mémoires, au Problême de Physique, proposé au second volume de Mai 1747.* 1895

Art. CII. *Nouvelles Littéraires.* 1900

ERRATA

Pour le Mois d'Août 1747.

Page 1635, lig. 11, moins, *lis.* point. Lig. 20, les exprimer, *lis.* l'exprimer.

P. 1536, lig. 13, le Tai, *lis.* le Lai.

P. 1637, lig. 14, l. 14, sont elles, *lis.* font-elles.

P. 1645, l. 1, fort développé, *lis.* fort bien développé.

P. 1724, l. 23, l'unique, *retranchez ce mot.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1747.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4684